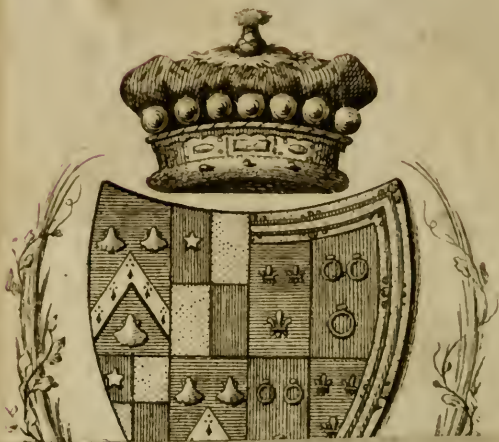


Charlotte Loftus.

Elizabeth Loftus.

8v 8⁰⁰



Francis Philip Nash.

See Rousseau Confessions Part I

Book V (June 1, p. 382 Paris 1725)

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

par l'abbé Prévost auteur
de l'histoire de France, par
le sieur de la Harpe (1757)
1757) Prévost 15187
Prévost correspondant au commerce par
cette édition

LE

PHILOSOPHE

ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecritte par lui-même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez J. RYCKHOFF, 1744.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 1

MECHANICS

LECTURE 1

MECHANICS

LECTURE 1

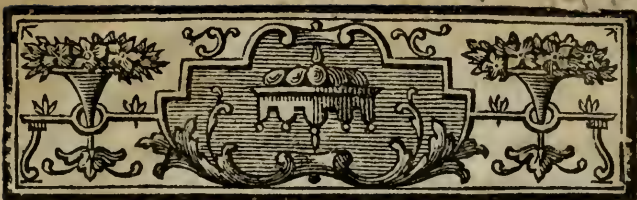
MECHANICS

LECTURE 1

MECHANICS

LECTURE 1

MECHANICS



PRÉFACE.

JE n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes, qui semblent craindre d'offenser le Public, ou du moins de l'importuner par une Préface; & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs allarmes & leurs difficultez. Car si leurs Ouvrages ne demandent point les éclatrcissemens préliminaires d'une Préface, qui les oblige de prendre le soin inutile d'en composer; & s'ils croient au contraire que leurs Lecteurs ayent besoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur est présenté, pourquoi craindre de leur déplaire, en leur offrant un secours, qu'ils ne scauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il est nécessaire? On sent, par exemple, qu'il manqueroit quelque chose à un Livre tel que celui que je donne au Public, s'il n'étoit pas précédé d'une Introduction qui puisse répandre quelque lumière sur des événemens obscurs, ou inconnus jusqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette

Tome I. A nature

nature peut être regardé comme un País nouvellement découvert ; & le deſſein de le lire , comme une eſpèce de Voyage que le Lecteur entreprend. Il ne ſuffit pas de lui en annoncer le nom , par un Titre , il faut qu'il en connoiſſe la ſituation & le chemin , pour y entrer avec aſſurance. Il faut même qu'il ſoit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable , pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes , qui diminueroient la ſatisfaction qu'il ſe promet ſur la route. Tel eſt le ſervice que je vais rendre à mes Lecteurs.

L'Histoire de M. Cléveland m'eſt venuë d'une bonne ſource. Je la tiens de ſon Fils , qui porte le même nom , & qui vit actuellement à Londres , dans une heureuſe vieilleſſe , après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie au ſervice de différens Princes Etrangers. Le bazarard me procura ſa connoiſſance. Il avoit lu mes Mémoires , & ce fut la plus forte raiſon qui le porta à me parler de ceux de ſon Pere. Je veux vous faire connoître , me dit-il un jour en me les preſentant , un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre , & qui a fait le même uſage que vous des aventures d'une vie fort malheureuſe. Il me confia le Manuſcrit , que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de M. Cleveland & les miennes , tant de reſſemblance dans notre manière de penſer & dans nos ſentimens , que je confeſſai au Fils , que je m'étois reconnu dans les traits de ſon pere , & que nos cœurs , ſi l'on me permet cette expreſſion , étoient de la même trempe & ſortis du même moule. Je lui deman-

dai

dai quelle raison il avoit de condamner aux ténèbres , un Ouvrage qui plairoit vraisemblablement au Public ? Il me répondit , que la seule raison qui l'empéchoit de le publier , étoit la difficulté de mettre le Manuscrit en ordre , & de donner un air d'Histoire & de Narration suivie à des événemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me serois chargé de ce soin sans balancer , si j'eusse sçu la Langue Angloise assez parfaitement pour me flâter de pouvoir atteindre aux agrémens du stile , mais comme il y a bien loin , de la simple intelligence d'une Langue , au talent de l'écrire avec politesse , je me bornai au dessein d'entreprendre en François ce que je ne me sentoiss point capable d'exécuter en Anglois. M. Cléveland ne marqua point d'éloignement pour cette proposition. Il me permit de prendre une copie de son Manuscrit ; & l'ayant aportée en France à mon retour , j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laissé de liberté , pour lui donner la forme sous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.

Le tems où vivoit M. Cléveland n'est pas si éloigné du nôtre qu'il ne puisse se trouver encore quantité de personnes qui l'ayent connu. La plus grande partie de son Histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente ; de sorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la Région des Fables. Cependant , il faut convenir qu'il s'y rencontre des aventures extraordinaires , & qui semblent demander d'être attestées. C'est ce que j'ai reconnu moi-même en les traduisant ; & je me suis trouvé engagé par cette réflexion , à faire ici quelques remarques ,

qui pourront arrêter le penchant que la plupart des Lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raisons générales, dont il n'y a point d'Auteur qui ne puisse servir pour accréditer également la vérité & le mensonge. Car quoiqu'il joit certain, par exemple, que la vraisemblance n'est pas un caractère nécessaire de la vérité, & que nous voyons arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d'absurdes & d'impossibles sur tout autre rapport que celui de nos yeux : une preuve si vague n'entraîne presque rien après elle, parce qu'elle n'établit tout au plus, qu'un fait obscur & difficile peut être vrai, sans montrer qu'il le soit effectivement. Les preuves de raisonnement ne concluent rien en faveur d'un point purement historique ; il en faut de la même nature que ce qui est à prouver, c'est-à-dire, qu'un fait douteux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feüilles au milieu de l'Hyver : j'en doute, malgré vos assurances. Croyez-vous me convaincre, en m'expliquant par quelle voye la Nature a pû se développer avant le retour de la belle saison ? Vous me forcerez peut-être à convenir que la chose est possible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins sages, qui l'ayent vilë comme vous, & qui n'ayent pû s'accorder pour surprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelqu'un de ces feüilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naissant : j'ajoute foi à votre recit, sans m'embarasser un moment de l'examen. Dans le fond, je ne sçais si cette lenteur délicate à croire la vérité des faits est

est fort glorieuse pour les hommes , & s'ils ont raison de s'en faire une espèce d'honneur. Il est clair qu'elle suppose la mauvaise opinion qu'ils ont les uns des autres , & la défiance mutuelle où ils sont de leur droiture & de leur bonne foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour appuyer la vérité des aventures extraordinaires de M. Cléveland , n'ait point la force d'une preuve décisive de fait , on ne la trouvera pas non plus aussi vague & aussi foible qu'une preuve de simple Raisonnement. C'est un mélange de ces deux sortes de preuves. 1. Dans toutes les choses que M. Cléveland nous raconte sans autre témoignage que le sien , je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puisse se concilier parfaitement avec nos Histoires les plus fidèles & les plus approuvées. 2. Il rapporte un grand nombre de faits , dont on trouve réellement des traces , & souvent même d'amples témoignages , dans les Historiens contemporains.

Le caractère de Cromwel est si connu , qu'on n'accusera point notre Auteur de l'avoir noirci par un ressentiment de vengeance & de haine. Il n'y a qu'à consulter les plus célèbres Historiens d'Angleterre ; on verra qu'ils s'accordent avec M. Cléveland , jusques dans les expressions.

„ Personne (dit le Comte de Clarendon en par-
 „ lant du Protecteur) n'a jamais rien entre-
 „ pris avec plus de méchanceté , & avec tant
 „ de mépris de la Religion & de l'honnêteté mo-
 „ rale. Cependant , une méchanceté aussi grande
 „ que la sienne , n'auroit jamais fait réussir ses
 „ desseins , sans le secours d'un esprit sublime ,
 „ d'une prudence & d'une adresse admirables ,

„ & sans la résolution d'un cœur magnanime. „
 Le même Auteur ajoute un peu plus bas : „ En
 „ un mot , comme il étoit coupable de plusieurs
 „ crimes pour lesquels la damnation est dénon-
 „ cée , & le feu de l'Enfer préparé , aussi avoit-
 „ il de ces bonnes qualitez qui ont rendu la mé-
 „ moire de quelques-uns célèbre dans tous les
 „ Siècles ; & il sera regardé par la postérité ,
 „ comme un brave & un méchant homme. „ M.
 Burnet assure que son principe favori , & celui
 dont il faisoit le plus souvent usage étoit „ que les
 „ Loix morales ne lient les hommes que dans la
 „ conduite ordinaire de la vie , & qu'on peut s'en
 „ éloigner dans les cas & dans les occasions ex-
 „ traordinaires. „ Il est aisé de voir qu'il n'y a
 point de crimes , dont on ne soit capable avec
 un si détestable principe.

F'avouë qu'il s'est trouvé peu de personnes
 qui ayent reproché à Cromwel les excès de l'in-
 continence. Mais tout le monde convient qu'il
 étoit souverainement bypocrite ; & ç'en est assez
 pour comprendre qu'il ne faut pas juger du se-
 cret de ses mœurs , par l'aparence extérieure de
 sa conduite. Il laissa six Enfans de son maria-
 ge : deux fils & quatre filles. La quatrième ,
 qui se nommoit Elisabeth , & dont M. Clève-
 land parle avec estime dans les dernières par-
 ties de son Ouvrage , & a vécu jusqu'au tems du
 Roi Guillaume. J'ai parlé en Angleterre à quan-
 tité de personnes qui l'ont connue , & qui m'ont
 confirmé une partie des aventures qu'on lui at-
 tribuë dans notre Histoire.

Il y a deux choses à observer ici sur Cromwel.
 L'une , que M. Cléveland lui donne la qualité
 d'Orateur

d'Orateur du Parlement, quoiqu'il ne paroisse par aucun Historien qu'il ait occupé cet Emploi. On trouve seulement, qu'il étoit député pour Cambridge en 1640. & qu'il le fut jusqu'à ce que, de concert avec la Chambre des Communes, il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai consulté à Londres sur cette difficulté quelques personnes de considération, & leur réponse m'a servi d'éclaircissement. Cromwel fut effectivement nommé Orateur par les intrigues de plusieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réüssir leurs vûes. Mais il se rendit justice, en refusant cet Emploi. Quelque versé qu'il fût dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en Public; & il entendoit trop bien les intérêts de son ambition, pour accepter une place qu'il ne se sentoît pas capable de remplir avec bonheur.

Ma seconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il est certain qu'elle arriva avant le voyage du Roi Charles à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conséquent que M. Cléveland ait demeuré à Roüen avec Mylord Axminster beaucoup plus long tems que je ne marque; ou du moins, que Richard Cromwel eût alors succédé à son Pere. Sans l'une ou l'autre de ces suppositions, il se trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confesse qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des Mémoires de M. Cléveland étoit interrompu; & je n'ai pensé qu'à joindre la narration, sans faire attention à remplir, ou du moins à faire apercevoir le vuide qui se trouvoit entre le départ d'Angleterre & le séjour de

Roüen. On voit que je me suis aperçû de ma faute; mais j'ai mieux aimé qu'elle subsistât que de mettre une interruption de agréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelque avanture de mon imagination.

Je ne m'étendrai point sur la Caverne de Rumney-hole, que j'ai vilë dans mon voyage d'Angleterre. La description de M. Cléveland suffit pour satisfaire la curiosité du Lecteur. J'ajouïterai seulement, qu'on trouve dans plusieurs autres Provinces de cette Isle, de pareils jeux de la nature. Darbysbire en est remplie. Hoockey-hole près de Wells, Schedercliffs, sont des raretez en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.

La Colonie Rochelloise m'a causé de l'embarras: Il ne me paroïsoit pas vraisemblable qu'un Etablissement si extraordinaire eût été si entièrement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Relations de nos Voyageurs; & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque chose au Fils de M. Cléveland. Il me satisfit aussi-tôt, en me faisant voir quelques endroits d'une Relation de la Mer d'Ethiopie, composée par William Rallow, Anglois. Si je n'y trouvois point l'Histoire de Bridge & de ses Compagnons, je fus assuré du moins de l'existence de la Colonie, & de la manière déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques singularitez de sa situation, que M. Cléveland avoit omises, & que j'ai jointes à son recit dans le troisiéme Tome.

L'Histoire de Blud, toute extraordinaire qu'elle est, ne peut être révoquée en doute par
ceux

ceux qui ont quelque connoiffancé du Règne de Charles II: Je dis la même chose de la Conspiration Protestante de la Rye, & de la malheureuse fin de Walcot, de Mylord Ruffel, du Colonel Sidney, mais particulièrement de l'aimable & infortuné Comte d'Essex.

L'avanture de Sir Georges Aiskew aux Barbades, & l'expédition de Vénable à la Jamaïque, sont attestées par les Ecrivains Anglois, du moins pour le fond, si elles ne le sont pas pour les circonstances. Les malheurs de Mylord Axminster ne sont pas moins connus. Pour ceux de M. Cléveland, ils sont exposés si naturellement, qu'ils semblent n'avoir pas besoin d'autre preuve que la franchise de son cœur & l'honnêteté invariable de ses sentimens. Ses liaisons avec Mylord Hyde Comte de Clarendon, sur-tout à Roïen où ce Seigneur passa les dernières années de sa vie, leurs conférences, leurs incertitudes sur la Religion, & la manière dont elles se terminent, sont des traits si singuliers & en même-tems si naturels, qu'on se persuadera aisément qu'ils n'ont pû être inventés à plaisir, ni contrefaits.

La fin tragique du second Fils de M. Cléveland, quoique racontée avec des circonstances propres à exciter la foi, n'avoit pas laissé de révolter la mienne, parce qu'il ne me sembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de si près le Roi Charles, eût pû échapper aux recherches des Historiens Anglois. J'en ai feüilleté un très-grand nombre, pour y découvrir quelque trait, du moins, qui pût servir

ne garant à mon Auteur. Voici ce que j'ai trouvé dans le Docteur Welwood : le fond de l'aventure est manifestement le même ; il n'y manque que les causes & les circonstances, que le Docteur a ignorées. „ On fit aussi „ quelque attention (dit-il) à un accident arrivé à Windsor quelques années avant la „ mort du Roi. Ce Prince, ayant lû plus que „ de coutume au retour de la Chasse, se re- „ tira dans la chambre prochaine ; & s'étant „ envelopé de son manteau, il s'endormit sur „ un lit de repos. Peu de tems après qu'il fut „ retourné joindre la compagnie, un Domesti- „ que, du nombre de ceux qui étoient avec le „ Roi, s'endormit sur le même lit de repos, „ étant envelopé du manteau du Roi ; & en cet „ état il fut trouvé mort, d'un coup de poi- „ gnard, sans qu'on ait jamais sçû comment „ cela étoit arrivé, & sans qu'on en ait fait la „ moindre enquête. „ Mais la chose fut étouffée. On n'a qu'à comparer ce recit, avec l'aventure du jeune Cléveland ; & l'on ne demandera point d'autre clef.

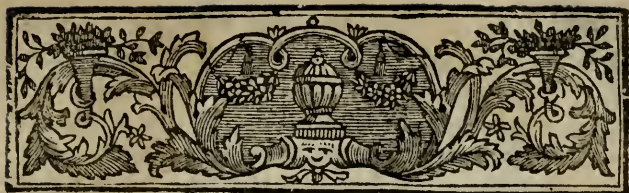
On pourroit reprocher à M. Cléveland, de n'avoir point assez ménagé la mémoire du Roi Charles, à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, comme il le confesse lui même, & de la meilleure partie de son bien. Mais un Lecteur judicieux, qui connoitra le caractère de ce Prince, & qui fera attention à celui de notre Philosophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admira au contraire, comme un effet de cette sincérité générale qui abhorre la flâterie, & sans laquel-

le

le on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sageſſe. M. Cléveland connoiſſoit les grandes qualitez de Charles II. Mais il avoit remarqué auſſi, mieux que perſonne, qu'elles étoient comme étouffées & renduës inutiles par ſes défauts. Sa molleſſe ſur tout, & ſa baine pour tout ce qui ſentoit l'aplication, ne pouvoit manquer de bleſſer un eſprit naturellement ferme & attentif, à qui de continuels malheurs avoient fait contracter encore quelque choſe de plus auſtère & de plus ſérieux. L'Evêque de Salisb'ury rasſemble en deux mots tout le caractère de Charles : „ Il étoit, dit cet Ecrivain, ſi naturelle-
 „ ment ennemi de toute contrainte, que quoi-
 „ qu'il eût autant d'eſprit qu'homme du monde,
 „ & une mine majeſtueuſe, il ne pouvoit non-
 „ pas même après l'avoir prémédité, jouer le
 „ rôle de Roi pour un moment, ſoit au Parle-
 „ ment, ſoit au Conſeil, ni par ſes paroles,
 „ ni par ſes geſtes. „ Ajoutez, qu'il avoit des
 idées de Religion & des principes de Morale
 aſſez ſinguliers, qu'un homme d'un caractère
 auſſi droit que M. Cléveland ne pouvoit ſ'empê-
 cher de condamner hautement, même dans un
 Prince qu'il aimoit. Auſſi nous laiſſe t'il enten-
 dre, que la liberté avec laquelle il expliqua là-
 deſſus ſes ſentimens au Roi, eut plus de part
 à ſa diſgrace que la Conſpiration de la Rye,
 dans laquelle on le ſoupçonna d'avoir trempé.
 Ce fut à peu près là même raiſon qui lui fit per-
 dre l'affection du Duc de Monmouth; & qui
 lui attira de ce Seigneur l'outrage cruel, dont il
 eſt ſurprenant qu'il nous ait fait lui-même un
 recit ſi naturel & ſi ſincère dans ſon Hiſtoire.

Je m'aperçois que mes remarques s'allongent insensiblement sous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface seroit un défaut, comme ç'en est un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage sans Préface & sans Introduction. Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la première de ces extrémités, après avoir commencé rigoureusement par condamner l'autre. S'il me reste quelque chose à demander au Public, c'est de faire attention, qu'il y aura toujours une extrême différence entre une Traduction simple, & un Ouvrage qu'on a tiré de son propre fond. Je le prie de régler là-dessus son indulgence.





LE PHILOSOPHE
 ANGLAIS,
 OU
 HISTOIRE
 DE MR
 CLEVELAND.
 FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE PREMIER.



A réputation de mon Pere me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet Homme célèbre, qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus & de ses crimes. L'Histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son

nom

nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais de quelque côté que son jugement se déclare, elle ne sçauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de Fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice, dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zèle affecté pour la Religion ne l'avoit pas rendu insensible aux plaisirs de l'Amour. Il laissa plusieurs enfans, de son Epouse légitime, & de diverses Maîtresses. C'est une chose incroyable, que les Descendans d'un homme si puissant, si riche & si redouté, ayent pû devenir le jouët de la Fortune, & se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité & la misère. Cependant, à la réserve d'un seul qui a conservé son nom, avec une petite partie de ses biens, & qui les a transmis à son Fils, qui occupe actuellement à Londres un Emploi médiocre dans la Justice Civile, tous les autres ont été expatriés diversement, & n'ont rien recueilli de l'héritage de leur Pere. Mon mauvais sort m'a rendu le plus malheureux : j'expose l'Histoire de mes malheurs au Public.

Ne me demandera-t'on pas, quelle sorte de plaisir peut trouver un misérable à se rapeler le souvenir de ses peines, par un recit qui ne sçauroit manquer d'en renouveler le sentiment ? Ce ne peut être qu'une personne heureuse, qui me fasse cette question ; car tous les infortunez sçavent trop bien, que la plus douce consolation

tion d'une grande douleur, est d'avoir la liberté de se plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux & satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence & la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille, en quelque sorte, au milieu de ses peines, & qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore, de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble : il s'anime, en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné ; il les conserve fidèlement, au défaut de la mémoire : il est toujours prêt à les représenter ; & non-seulement cette image sert à nourrir une chère & délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon récit.

Ma Mere s'apeloit *Elisabeth Cléveland*. Elle étoit Fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal de Hamproncour. Sa beauté lui attira les regards, & presque aussitôt l'amour du Roi *Charles Premier*. Il y a peu de Femmes qui s'arment de fierté, contre les soupirs d'un grand Roi. Ma Mere se fit un honneur de les avoir mérité. Elle étoit adroite & intrigante. Elle comprit fort bien, que dans ces engagemens inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour racourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont sçu faire la conquête

conquête d'un Amant , ne suffissent pas toujours pour fixer sa constance & sa fidélité. Elle joignit à ses charmes , tous les secours qu'elle pût tirer de son esprit. Elle se soutint assez long-tems dans la faveur , si l'on considère l'inconstance naturelle du Roi ; mais trop peu pour satisfaire son ambition , qui étoit la passion dominante de son ame : de sorte que l'ardeur du Monarque ayant commencé à se refroidir , elle ressentit peut-être plus de chagrin de sa chute , qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n'eût point la force de dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscrettes , & les liaisons qu'elle prit hautement avec le Parti opposé à la Maison Royale , la firent bien-tôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions , & quelques restes de grandeur qu'elle avoit eu l'adresse de garder jusqu'alors. M. Cléveland , qui étoit un zélé Royaliste , lui ayant refusé l'asile qu'elle s'attendoit de retrouver dans la maison paternelle , elle se vit contrainte , par la nécessité , de suivre le premier choix de sa haine , c'est-à-dire , d'entrer sans ménagement dans le Parti des ennemis de la Cour.

Mon Pere commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit , ses talens extraordinaires , son respect pour la Religion , la régularité de ses mœurs & sur-tout le zèle incomparable , dont il paroissoit animé pour la Patrie , l'avoient mis dans une haute estime à Londres , & le

le faisoient regarder de tous les Anglois comme le Défenseur de leurs Loix, & le soutien de leur liberté. J'ignore s'il avoit déjà formé les vûës ambitieuses qui ont éclaté depuis ; mais dans la profession ouverte qu'il faisoit, d'être oposé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de Mademoiselle Cléveland. Il connoissoit le caractère de son esprit, & la part qu'elle avoit eüe pendant sa faveur aux plus secretes délibérations de la Cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adressée. Il la reçut avec une distinction qui flâta sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins, en lui offrant sa bourse & celle de ses Amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime & sa confiance dans cette première entrevuë, qu'elle ne tarda point à le regarder comme son meilleur Ami. L'Amitié, entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'Amour. Leurs entretiens politiques se changèrent bien-tôt en conversations tendres. Ils s'aimèrent ; & Mademoiselle Cléveland ne crut point s'avilir en devenant la Maîtresse d'un homme tel que mon Pere, elle qui l'avoit été de son Roi.

Cependant, son amour produisit un effet, qu'elle n'attendoit point. Il fut funeste à son ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foibleses, qui paroissent annoblies par leur cause. L'honneur d'être
aimé

aimée d'un grand Roi , balance , en quelque sorte , la perte de la Vertu. Mais hors de cette extrême élévation , qui flâte l'orgueil jusqu'au point de changer ainsi nos idées , on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les Femmes qui oublient leur devoir par le transport d'une passion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma Mere ; quoique ce soit à un pareil défaut de sagesse que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres : toutes les personnes de distinction , dont elle s'étoit conservé l'estime , la lui ôtèrent , avec leur familiarité & leur amitié. Mon Pere lui même cessa de la considérer , lorsqu'elle se fut renduë à ses desirs , & ne la croyant plus propre à servir à ses desseins , il ne la traita plus que sur le pied d'une Maîtresse ordinaire. Ce changement parut dur à ma mere. Il servit à la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté , pour quitter son Amant sans se plaindre ; & elle se retira à Hammersmith , où elle me porta dans son sein. Je ne sçais pas quelles étoient ses vûës , ni sur quel fond elle comptoit pour vivre ; mais mon Pere ne l'oublia point si entièrement , qu'il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fut utile. Il lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé jusqu'alors. Elle renonça non-seulement à l'ambition & à l'amour , mais aux passe-tems mêmes les plus innocens , qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse & apliquée. La lecture devint sa

sa plus chère occupation ; & lorsqu'elle m'eût mis au monde, elle y ajoûta le soin de mon enfance, & ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réüssir mal, à donner une idée de la sagesse & de la vertu de cette excellente Mere. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & dissipée, qui avoit été tour à tour esclave de l'amour & de l'ambition. Ses idées & ses sentimens étoient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt sorti des ténèbres de l'enfance, qu'elle entreprit de me former elle-même l'esprit & les mœurs, sans avoir recours aux leçons des Maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons Auteurs des derniers siècles, & elle y avoit ajoûté les meilleures Traductions des Ouvrages des Anciens. Elle s'étoit nourrie si assiduëment de cette lecture pendant plusieurs années, que sans le secours de la Langue Latine, elle étoit parvenuë à une connoissance extraordinaire de l'Histoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même succès, pour les ouvrages d'esprit. Il ne sortoit rien de la presse, qu'elle ne lût, en y joignant son jugement & sa Censure. C'étoit le seul endroit par lequel elle conservoit encore quelque commerce avec le Monde. Mais le principal objet de son étude avoit été la Philosophie morale. Elle y raportoit toutes ses lumières. Les autres Sciences lui servoient comme de degrés pour arriver à ce but, & elle ne les estimoit utiles & solides, qu'à proportion qu'elles pouvoient servir à
l'en

l'en aprocher. Elle avoit lû, dans les Traductions, tous les Philosophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un discernement admirable, tout ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit composé à force de soins, un Système complet dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs & bien établis. C'étoit son ouvrage favori; elle ne se laissoit point de se relire. Elle y trouvoit, disoit-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses motifs, ses consolations, en un mot, le fondement de la paix de son cœur, & de la constante égalité de son esprit.

Je n'avois guères plus de sept ou huit ans, lorsqu'elle commença à m'inspirer le goût de ce qu'elle aimoit si chèrement. Elle me trouva d'heureuses dispositions; ou plutôt elle m'en communiqua, par l'affiduité de ses soins, & la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avois vû qu'elle jusqu'alors; car, dans le dessein où elle étoit de me donner, pour ainsi dire, un cœur & un esprit de sa façon, elle m'avoit retranché tous les amusemens de l'enfance. J'étois continuellement sous ses yeux. Mes mains avoient à peine la force de soutenir un Livre, que j'étois déjà accoûtumé à le feuilleter. Je sçavois lire, lorsque le commun des Enfans commencent à parler. & la solitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penser & de réfléchir,
dans

dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est , & dans quelle classe d'Animaux l'Homme doit être rangé. Je n'appris point le Latin. C'est une Langue , disoit ma mere , qui n'est nécessaire à présent qu'aux Critiques , ou aux Maîtres d'Ecole. Toutes ses beautés ont été transmises dans les Langues vivantes , par le moyen des Traductions. Le tems qu'un enfant perd à l'apprendre , peut être employé plus utilement à l'acquisition des connoissances solides. En général , elle étoit fort prévenue contre l'Étude des Langues ; elle les apeloit , la peste de la raison , & la ruine du jugement. Cette multitude de traces , que forment tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un Enfant , y produit une confusion irréparable. Ce seroit un grand mal , disoit-elle , qu'on ne pût faire de progrès dans les Sciences , qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des Langues ; mais puisqu'on peut se passer de ce secours , c'est une folie extrême de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années , qu'on employe dans la jeunesse à tourner un peu de Latin , ne contribuent que d'une manière bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but , qui doit être de se rendre sages & heureux. Ce n'est point la mémoire , ajoûtoit-elle , c'est le cœur & l'esprit qu'il faut cultiver à cet usage : de là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre la Langue naturelle dans la dernière exactitude ;

exactitude ; parce qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance , de s'exprimer poliment , & de sçavoir écrire de même. Elle me fit ajoûter à cette étude celle de la Langue Françoisë ; comme si elle eût prévu que mon Étoile ne me destinoit point à une vie tranquile. Peut-être vous trouverez-vous exposé , me dit-elle , à quitter un jour votre Patrie : vous aurez besoin d'un langage qui puisse vous faire entendre des Etrangers ; & vous ne sçauriez en apprendre de plus universel que le François.

L'occupation de mes premières années fut donc une simple imitation des études de ma mere. J'apris les élémens des Sciences , comme elle , & dans les mêmes vûës. Je m'apliquai particulièrement à l'Histoire , qui est la Partie pratique de la Philosophie morale. Je n'en négligeai pas non plus les sources , je n'avois qu'à jeter les yeux sur le Systême abrégé de ma mere ; ce Livre d'or étoit toujours ouvert sur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures historiques , à ses Principes ; je jugeois des vertus & des vices , suivant ses idées ; & soit qu'elle n'eût suivi que les sentimens droits de la Nature , qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes , lorsqu'ils veulent les observer & les suivre ; soit que l'habitude de vivre avec elle , & de recevoir incessamment ses leçons , m'eût accoutumé à penser comme elle , je sentoïis la vérité de ses maximes , & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes sentimens ,
qui

qui étoient sortis du sien, & qu'elle avoit mis en ordre sur le papier.

Pendant que nous menions ainsi une vie solitaire & appliquée, notre malheureuse Patrie s'étoit vûë déchirer intérieurement par les divisions civiles. Mon pere, que j'apele toujours de ce nom, (quoique j'ignorasse alors de qui j'avois reçu la vie ;) mon Pere à la tête d'une troupe de Citoyens furieux, avoit allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'Isle. Ils y avoient répandu les horreurs de la Guerre, pendant plusieurs années. Elle n'avoit fini que par un attentat qui surpassoit tous les autres, & auquel on n'a point donné de nom particulier dans aucune langue ; par cette raison, sans doute, qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roi Charles, notre légitime Souverain. Quoique notre rerraite fut si profonde, que le bruit de la Guerre n'étoit point venu jusqu'à nous, il nous fut impossible d'en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon Roi s'éleva jusqu'au Ciel, & les gémissemens de tous les véritables Anglois pénétrèrent jusqu'au fond de notre solitude. Ma Mere se fit informer de tout le détail de cette funeste aventure. Elle vint me l'apprendre aussitôt, & sa Philosophie ne pût l'empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez, mon Fils, me dit-elle, écoutez un malheur qui n'eût jamais d'exemple. Le Roi est mort sur un échaffaut ;

&

& c'est votre Pere qui l'y a fait monter. O Dieu, ajoûta-t'elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins jusqu'à nous ! Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût causé le moindre trouble, & que j'avois toujours vu ma Mere aussi tranquile que moi, ses larmes, le désordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de pere, que je n'avois jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression, que je tombai sans connoissance. Etant revenu à moi, je demurai les yeux ouverts à la regarder, comme si j'eusse attendu d'elle la suite d'un Exorde si extraordinaire. Elle me satisfit, en m'apprenant ses aventures, ma naissance, le rang auquel mon Pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roi.

J'étois jeune encore ; mais j'avois l'esprit avancé. Le recit de ma Mere avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eût fini, dans une espèce de transport, qui m'empêcha durant quelque-tems d'être attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agissoient tout à la fois sur mon esprit, Ce n'est pas que je n'eusse lû dans l'Histoire, des renversemens d'Etats, des Troubles, & des Guerres sanglantes ; mais on n'est guères émû d'un événement passé, qu'un Historien raconte froidement. Il me sembloit que
j'eusse

j'eusse part à la Révolution présente , dans la personne de mon Pere. Les mouvemens de la Nature se trouvoient comme en opposition avec mes idées. Je me sentoïis porté à l'aimer , & à desirer de le voir ; & dans le même-tems , je le détestois , comme un monstre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite , d'ailleurs , qu'il avoit tenuë à l'égard de ma Mere , achevoit de me révolter contre lui. Tous mes sentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la Sagesse & la Vertu ; je ne pouvois concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainsi je m'accoutumai à mépriser l'Auteur de ma naissance , en commençant à le connoître , & le doux nom de Pere se lia tout - d'un - coup dans mon esprit à des idées d'aversïon & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette justice à ma Mere , qu'aussi - tôt qu'elle s'aperçût de mes dispositions , elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les premières impressions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes , qu'elle m'avoit fait goûter par ses instructions. Il faut haïr le crime , me disoit-elle : mais dans la Société humaine , on est obligé quelquefois de le supporter. Cela est vrai ; sur-tout , à l'égard des personnes à qui l'on doit de la tendresse & du respect. Il n'est permis alors que de s'affliger , & de faire des vœux pour leur changement.

Leurs desordres ne nous autorisent jamais à leur refuser ce que la Nature ou d'autres devoirs , nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître , que mon intérêt demandoit nécessairement que je prisse ces sentimens pour mon Pere ; que je n'avois rien à espérer , que de lui , qu'elle tenoit de sa libéralité , le bien médiocre qui nous faisoit vivre ; que la pension dont elle jouïssoit , n'étant attachée qu'à elle , je me trouverois dans une indigence absoluë après sa mort ; & qu'il falloit par conséquent que j'eusse recours à lui , pour l'interresser à mon établissement , & pour l'engager à me reconnoître en qualité de Fils. Quoique je comprisse fort bien l'importance de toutes ces raisons , elles ne purent changer le fond de mes sentimens. Plusieurs années se passèrent , sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude , pour aller solliciter des avantages que je n'estimois point , & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon Pere. Je m'étois persuadé , par mes lectures & par mes réflexions , que l'abondance n'est point nécessaire à la félicité. La vertu , disois je , ne dépend point des biens de la Fortune ; & c'est la vertu seule qui rend un honnête homme heureux.

Ma Mere avoit là-dessus , sans doute , les mêmes sentimens que moi ; puisque c'étoit , pour ainsi dire , avec son lait que j'avois sucé les miens ; mais elle y joignoit l'expérience du Monde , qui lui faisoit considérer

les

les choses dans un point de vuë plus juste. Elle sçavoit que la foiblesse & les besoins du corps s'oposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame ; que la Philosophie , en calmant les passions, ne rend point insensible aux nécesitez de la Nature ; qu'il y a des extrémités dans la mauvaise fortune , qui déconcertent le Sage , & qui lui font oublier ses principes : enfin , que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux , de se voir dans une abondance capable d'amolir , il doit éviter , s'il le peut , une indigence excessive , qui abat & qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raisonnement , & elle renouvela si efficacement ses instances , qu'elle me fit consentir à prendre le chemin de Londres , pour me présenter à mon Pere.

Il étoit alors au sommet de la fortune. Tous ses ennemis avoient péri , ou disparu. Le Parlement n'étoit composé que de ses partisans , & les Emplois militaires remplis par ses créatures. Jamais Roi n'avoit vû son autorité mieux établie. Le Titre modeste de *Protecteur de la République Anglicane* sembloit assurer la durée de son pouvoir ; parce que le peuple qui est toujours la dupe des apparences , s'étoit laissé persuader qu'un homme si modéré n'avoit point d'autre motif que l'amour de la Patrie , ni d'autre vuë que l'utilité publique. Il étoit affable , populaire , aimé de la plûpart des Anglois , & respecté ou craint des Etrangers. Nous aprîmes à Londres tous ces changemens. Ma Mere ,

qui connoissoit de longue-main son caractère , découvrit aisément l'artifice de toute cette conduite ; mais renfermant dans son cœur tous ses sentimens , elle s'imagina que son hypocrisie même nous pourroit être de quelque utilité. Il n'étoit pas croyable qu'il pût traiter ses Enfans avec dureté ; tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du Public. Elle lui fit demander une audience secrète , qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans son Palais ; & il parut seul , un moment après , dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma Mere , malgré l'intervalle d'une absence de plusieurs années. Il l'aborda honnêtement , & il lui demanda quels services il étoit capable de lui rendre. La vuë d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois jusqu'à lui sacrifier toutes ses espérances , la toucha tellement , qu'elle ne put retenir ses larmes. Il en parut attendri , & il lui renouvela l'offre de ses services. Elle lui dit naturellement , que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureusement au monde un fruit de leurs amours ; qu'elle avoit pris soin d'élever jusqu'alors dans la retraite ; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas desavoué d'un tel Pere : & qu'elle prenoit la liberté de le lui présenter ce jour-là , pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce discours le rendit rêveur pendant quelques momens. Son visage parut ensuite
se

se changer tout-d'un-coup. Il nous regarda d'un œil fier & méprisant. Non, dit-il à ma Mere, l'artifice est grossier : rendez graces à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie : & gardez-vous de répéter votre imposture à personne, si vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finissant cette cruelle réponse, & il nous laissa dans le trouble & la confusion qu'il est aisé d'imaginer.

C'est vous qui l'avez voulu, dis-je à ma Mere ; vous voyez si j'avois raison de résister à vos instances, & de refuser de vous suivre. Elle étoit demeurée dans un si profond accablement, qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya sur mon épaule, pour sortir de l'appartement, & nous gagnâmes la rue, sans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le hazard, ou son propre choix, nous fit passer devant le Palais de White-hall, qui étoit la place où le malheureux Roi Charles avoit perdu la tête sur un échaffaut. Nous nous y arrêtâmes : sa douleur s'y renouvela si amèrement, que ne pouvant se soutenir davantage, elle fut obligée de s'asséoir sur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y demeura long-tems à gémir de l'horrible injustice des hommes, & de la rigueur de son sort. J'entrais dans ses plaintes. Ma haine se fortifioit contre l'Auteur de nos peines ; & quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sentoispas point que ma raison le condamnât. Pendant

que nous étions dans cette triste occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon Pere, passa vis-à-vis de nous pour entrer à Whitehall. Il avoit vû si souvent ma Mere avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse étoit si visible, qu'il s'en aperçut. Il la pressa de lui en apprendre la cause; & comme on n'est guères capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son cœur sans réserve. Il l'écouta attentivement; & soit par compassion, soit par quelque vuë politique qui regardât l'intérêt de son Maître, il lui promit de s'employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez Mylord Protecteur, & je vous prie d'espérer quelque chose de mes soins. Il nous quitta. Je pressai ma Mere de se retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous exposer une seconde fois à la dureté d'un barbare, qui ne connoît pas même les tendresses du sang & de la nature? Il me fait grace, en refusant de me reconnoître pour son Fils; il m'épargne la honte d'avoir un Pere si criminel & si méprisable. Elle ne se rendit point à mes desirs. Nous attendîmes le retour de *Fairfax*. Il parut avec un air satisfait, qui nous fit bien augurer de son entreprise. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu assez de pouvoir sur l'esprit de son Maître pour lui faire
compre-

comprendre qu'il se deshonoroit en refusant de me reconnoître. Personne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma Mere ; & sa grossièssè n'avoit pas été moins connuë de tout le monde , avant sa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis , la mettoit à couvert de tout soupçon. De sorte que Fairfax , qui étoit l'homme du monde le plus adroit , avoit pris mon Pere par son foible , en lui faisant faire attention , que sa dureté pour moi alloit ruïner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner jusqu'alors au Public , de sa droiture & de sa bonté. Il nous pria donc de sa part , de retourner à son Hôtel. En allant , il nous aprit que ce qui avoit disposé si mal le Protecteur à notre égard , étoit une visite qu'il avoit reçue le matin , toute semblable à la nôtre. Une autre de ses Maîtresses , qui se nommoit *Mally Bridge* , l'étoit venuë voir avec un Fils à peu près de mon âge , qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vuë à regret , par la crainte où il étoit de donner une mauvaise idée de ses mœurs ; & son embarras s'étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus privé que celui où nous avons été introduits la première fois. Nous n'y fûmes pas long tems , sans voir paroître mon Pere. Son visage étoit serein , & son accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuses à ma Mere sur ce qui s'étoit passé une heure auparavant , il l'assura de son esti-

me pour elle s'étoit conservée toute entière, & qu'il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, & m'appelant son cher Fils, il me promit de penser à ma fortune, & de m'accorder son amitié. Je tenois pendant ce tems-là les yeux baissés, & je demeurois dans le silence. Mon cœur ne s'ouvroit point aux tendres sentimens de la nature. Je me rapelois la mort du Roi Charles, & je m'imaginois voir le bourreau qui s'étoit couvert de ce sang innocent. Je me remettois dans l'esprit toutes les peines que ma Mere avoit souffertes, & je songeois que je parlois à son Persécuteur. Je me souvenois de l'air insultant & dédaigneux, avec lequel il nous avoit rejetté la première fois. Enfin, sa figure sembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui; je lui trouvois un air qui m'épouventoit. Ma Mere me dit: Embrassez les genoux de votre Pere, mon Fils, & tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma Mere l'assura que j'étois timide; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il reprit la parole pour proposer à ma Mere un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t'il, les Colonies de la Jamaïque & de la Nouvelle Angleterre. Je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs, qui

qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse ses intérêts des miens : vous êtes propres tous deux à me rendre service , puisque vous me touchez de si près ; & vous en recueillerez des avantages si certains, que vous pouvez déjà compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma Mere , que cette proposition étoit une faveur extrême de Mylord Protecteur , & que la préférence qu'il nous accordoit sur tant d'autres qui sollicitoient une telle Commission , marquoit bien sa confiance & son affection pour nous. Vous serez honorez , ajouta-t'il , & vous deviendrez riches en peu d'années ; au bout desquelles vous reviendrez jouir paisiblement de vos richesses en Angleterre.

Ma Mere pénétra tout d'un-coup le dessein artificieux de ces offres. Mais quelque éloignée qu'elle fût de les accepter , elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuser ouvertement. Il lui étoit aisé de voir en effet après ce qui nous étoit arrivé le même jour , que mon Pere étoit incommodé de notre presence , & que son unique vuë étoit de nous éloigner. Elle n'avoit point de goût, sans doute , pour le Voyage de la Jamaïque : quelle satisfaction une femme eût-elle pu se promettre à s'exiler ainsi volontairement avec un Enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux , par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoissance pour cette bonté ,

qui le faisoit penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse, qu'elle donnoit dans toutes ses vuës, & ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étoient peut-être sincères, parce qu'elles étoient un effet de la jöye qu'il avoit de nous avoir trompé. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le dessein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le Voyage. Le Ciel connoît de quelle manière il eût exécuté ses promesses; mais celles de ma Mere étoient équivoques, & lorsqu'elle le remercioit de sa bonté, c'étoit en suposant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé notre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation. Ma Mere m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois, de l'avoir vü consentir si facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richesses incertaines, dans un País inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet, que le mépris infini que je faisois des biens de la fortune, elle me fit apercevoir dans la proposition de mon Pere, tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même, c'est-à-dire, son indifférence pour nous, & le dessein qu'il
 avoit

avoit de se défaire d'elle & de moi. Ma simplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer si loin. Je sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom & la qualité de Pere. Partons pour l'Amérique, ajoutai-je, si c'est un lieu desert & inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son Fils. Ma Mere s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois à moi même, comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature; mais je n'en étois pas le maître, & la suite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammersmith, & de prendre une dernière résolution sur notre conduite, ma Mere jugea à propos de faire une visite à une Dame de Londres, dont sa mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne; mais connoissant son caractère, elle faisoit toujours le même fond sur sa fidélité. Cette bonne Amie se nommoit Madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joye: mais lorsque ma Mere lui eut fait la confidence de nos peines & des desseins que mon Pere avoit sur nous, elle pâlit, comme il arrive en aprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai cru morte, dit-elle à ma Mere; & la satisfaction

tisfaction que j'ai eu de vous revoir, ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez, m'oblige de changer de ton, pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous & votre Fils, si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur; je vais vous apprendre une aventure si terrible, qu'elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes, & pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite, si elle n'avoit jamais connu *Mally Bridge*, qui avoit été aussi une des Maîtresses de mon Pere? Non, répondit ma Mere, mais Fairfax m'a parlé d'elle: il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur, avec le Fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompé, reprit Madame Riding. Je ne sçai quelles ont été ses vûës, en vous parlant de cette Fille infortunée; mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde. Je ne crois pas son Fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triste Histoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractère du monde le plus aimable. Elle s'étoit laissée séduire par l'hypocrisie de Cromwel, dans le tems qu'il n'étoit encore que simple Orateur de la Chambre Basse du Parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus long tems que celle qu'il a eüe depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse; & elle traîna ensuite une vie obscure & languissante,

sante avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle, trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déjà traitée avec la même perfidie; & comme vous disparutes presque aussitôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge, aussitôt que je la connus; & je vécus avec elle sur le pied d'une intime Amie. Jela consolais dans le chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrâce. Je lui faisois espérer un meilleur sort, lorsque son Fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwel, & de réveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eus pour elle. Le jeune Bridge (car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son Pere) étoit un enfant rempli de bonnes qualitez. Elle l'aimoit avec la dernière tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son Pere, qui ne pouvoit, sans être le plus barbare de tous les hommes, refuser son affection à un Fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une particulière entrevûë. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle-même; & je crus avec raison, qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince, à une personne qu'il avoit cruë pendant quelque-tems digne de son affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grace par un Billet, qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait
assurer

assurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendu chez elle. Nous avons relevé les agrémens du petit Bridge, par une innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le Cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence, avec beaucoup de modestie, & faisant aprocher son Fils, qu'elle lui presenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle ; puisse-t'il être assez heureux pour plaire à son Pere, après tant de larmes & de soins qu'il a coûté à sa malheureuse Mere ! Je jugeai par sa lenteur à répondre, qu'une scène à laquelle il s'attendoit si peu, lui causoit quelque embarras. Il ignoroit entièrement que Mally Bridge eût un fils de lui ; & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la politique. Il assura Mally qu'il étoit au desespoir d'avoir ignoré si long-tems qu'elle eût ce cher gage de son amour. Il embrassa mille fois le Fils & la Mere. Il les entretint de la manière la plus tendre ; & leur protestant qu'il ne se lassoit point de les voir, après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense & du soin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eu de son Epouse, & pour l'établissement duquel il n'au-
roit

roit pas moins de zèle & d'attention. Pour vous, dit-il à la Mere, avec une tendresse contrefaite, je crains que vous n'ayez manqué de bien des choses, depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vûë. Je veux, s'il est possible, vous faire oublier le passé, & je vous assure aujourd'hui, pour toute votre vie, de deux cens livres sterling de pension. Quelque facile à persuader que Mally Bridge eût toujours été, elle sentoit de la répugnance à se séparer de son Fils. Elle tâcha de s'en défendre, en répondant que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle, qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui; qu'il seroit élevé avec plus de soin sous ses yeux que dans une Ecole par des étrangers; qu'il étoit d'une délicatesse extrême; & qu'il avoit encore besoin de l'attention d'une Mere. Cromwel fut si pressant, & la flâta par tant d'espérances, qu'elle se rendit à la fin à ses trompeuses raisons. Ils convinrent qu'il envoyeroit prendre le jeune Bridge deux jours après, & qu'il commenceroit aussi de ce jour-là à payer les deux cens livres de pension à la Mere. Il la quitta, après l'avoir encore embrassée elle & son Fils.

J'avouë qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art, que je fus embarrassée sur la réponse que je devois faire à Mally, lorsqu'elle me demanda ce que je pensois de tout ce que j'avois entendu. Il peut être sincère, lui dis-je; & ce seroit sans doute un avantage infini pour vous, qu'il le fût; mais s'il ne l'est pas, vous êtes à plaindre, de vous être engagée

si inconfidérément ; & le petit Bridge l'est beaucoup aussi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire , & s'il y avoit aparence que Cromwel fût assez dénaturé pour avoir conçu quelque dessein cruel contre son Fils. Je n'ose former ce soupçon , repris-je ; mais je vous conseille du moins , de vous informer soigneusement du lieu où l'on se propose de le mettre , & de ne pas vous reposer tout-à-fait sur le zèle d'autrui. Les deux jours se passèrent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troisième , dans un carosse , avec un Billet de la main de Cromwel. Il aportoit à Mally Bridge une partie de la pension. J'étois chez elle. Je ne la quittai presque pas un seul moment , pendant ce tems d'allarme. Le Billet ne contenoit que quelques mots de civilité , avec une prière de remettre le petit Bridge entre les mains de l'Envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triste Mally redoublèrent. Falloit-il livrer son Fils à un Inconnu ? Devoit-elle appréhender quelque chose de la main d'un Pere ? Sa situation étoit en effet si embarrassante , que j'aurois voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez , lui dis je , que vos propres idées , pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'un de vos peines. Cependant si vous me consultez , je vous répondrai , qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwel.

C'est

C'est un homme à craindre. Qui sçait s'il n'en viendroit point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils , & le vôtre même , en deviendroient peut-être plus tristes , & le mal moins capable de remède. Non , mais en remettant votre Fils à l'Inconnu qui le demande , faisons-le suivre à vûë d'œil par un Domestique fidèle : nous serons informés par ce moyen de la demeure que son Pere lui destine , & nous ne tarderons guères après cela à l'être de sa situation. Elle goûta cet avis : nous l'exécutâmes aussi-tôt. L'Envoyé de Cromwel reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes , jusqu'à la portière du carosse. Cet aimable enfant , qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui-même , ne paroissoit sensible qu'aux pleurs de sa Mere.

Ce fut un de mes propres Domestiques que j'envoyai à la suite du carosse. J'avois un garçon fidèle & entendu , à qui il suffisoit de dire deux mots , pour le mettre au fait d'une telle commission. Nous attendîmes impatiemment son retour. Il revint deux heures après ; & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'interresser davantage au succès par ma confiance : il leva les yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous aportoit de fâcheuses nouvelles. Hâtez-vous de parler , lui dis-je , & ne nous effrayez point , si vous n'en avez de fortes raisons. Oh ! Madame , s'écria-t'il , si je
n'ai

n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je suis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur & de compassion, n'en dûssiez-vous avoir qu'autant que j'en ai senti. Il nous raconta les larmes aux yeux, qu'ayant suivi long-tems le carosse, il l'avoit vû enfin s'arrêter dans une ruë détournée; que le Conducteur du petit Bridge étoit descendu avec cet Enfant, & qu'ayant renvoyé le Cocher, il étoit entré plus loin dans une maison; qu'il y avoit passé environ une demie heure; qu'il avoit fait apeler ensuite un carosse de loüage, & qu'il y étoit monté avec son innocente proye; qu'il ne paroiffoit pas qu'on lui eût fait aucun mal; mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant, on l'avoit couvert de misérables haillons, tels qu'on les porte dans la dernière pauvreté: que le carosse étoit allé de-là à l'autre extrémité de la Ville, du côté de Wite-Chapelle; que le Conducteur s'étoit encore défait de son Cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on élève des Enfans orphelins, par le secours des charitez publiques; qu'il y étoit entré; & qu'en étant sorti seul, il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laissé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de son âge; qu'il n'avoit osé parler au Directeur de l'Hôpital, ni prendre les moindres informations, sans nos ordres, de peur de se rendre coupable de quelque indiscretion.

Mally Bridge étoit à demi-morte, en écou-
tant

tant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle, je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à desespérer, puisque nous sçavions du moins ce que son Fils étoit devenu; qu'à la vérité, la barbarie de Cromwel alloit au-delà de ce que je m'étois imaginé; mais que c'étoit un bonheur pour elle, d'avoir eu cette occasion de le connoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites, en retirant secrètement le petit Bridge de l'Hôpital; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il seroit redemandé par sa propre Mere; qu'il falloit néanmoins qu'elle remit à l'extrémité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit possible, que Cromwel apprît jamais qu'il étoit retourné entre ses mains; que je me chargeois de cette entreprise, & que j'en croyois le succès assuré; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soins, dans une Terre que j'ai en Devonshire, qu'il seroit moralement impossible à Cromwel d'en avoir jamais la moindre connoissance; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il falloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu'elle ignorât qu'elle eût retrouvé son Fils, soit qu'il parût l'avoir appris; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ses yeux, s'il aprenoit en effet qu'elle eût découvert

découvert une si lâche & si infâme tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer , je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir mon inquiétude avant la nuit , & épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l'Hôpital. Mais , au moment que j'allois sortir , j'aperçus le Carosse de Cromwel , qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une visite , qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par son Agent , du succès de ses desseins ; & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la Mere , & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussi-tôt , & l'ayant prévenuë sur cette fâcheuse scène qu'elle ne pouvoit éviter , je lui recommandai de se rendre maîtresse de toutes ses paroles & de tous ses sentimens. Je jugeai même à propos de ne me pas éloigner d'elle , pour la fortifier par ma présence. Il entra d'un air aussi tranquile que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ses vertus. Je remarquai néanmoins , qu'il parut surpris de me trouver là. Il me connoissoit. Comme son unique but étoit d'ensevelir ses désordres , il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria , après quelques momens d'une conversation indifférente , de trouver bon qu'il entretint Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le Cabinet. La crainte où j'étois qu'il lui arrachât son secret , & qu'il ne réussit de nouveau à la séduire , me fit prêter l'oreille

avec

avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de son Fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par l'inclination tous les sentimens paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l'avoit placé; & lorsqu'il crut en avoir dit assez pour satisfaire la tendresse d'une Mere, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre, que, tout résolu qu'il étoit de ne rien épargner dans la suite pour la fortune d'un Fils si cher, l'état présent de ses affaires ne lui permettoit pas si-tôt de se reconnoître hautement pour son Pere; qu'il falloit garder des ménagemens avec le Public; que son affection n'en seroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du secret; qu'il n'étoit pas même nécessaire qu'elle vît souvent son Fils; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette satisfaction; & qu'elle devoit se reposer pendant ce tems-là sur la tendresse infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, & pour approuver toutes ses propositions. Il crut s'être ainsi assuré d'elle à peu de frais; & il la quitta, en riant sans doute de sa simplicité.

Est-il possible, dis-je à cette excélente Fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice & d'imposture. Je n'en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai donné le conseil. J'aurois dévisagé un hypocrite, qui se jouë impunément de la patience du Ciel, & de la droiture des hommes. Comment s'est-il pû faire,
ajoutai-

ajoutai-je , que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d'un caractère si différent du vôtre ? Hélas ! les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme ; tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre sexe , est la proie d'un hypocrite , & d'un scélérat. Je fis faire réflexion à Mally , que puisque Cromwel étoit capable de pousser si loin l'artifice dans une affaire de cette nature , il ne falloit pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur ; & que sa fureur par conséquent ne fût extrême contre moi , s'il venoit à découvrir que j'eusse aidé à faire manquer son dessein. Ce n'est pas , lui dis-je , que je veuille relever le service que je suis prête à vous rendre ; mais vous trouverez bon que , sans relâcher rien de mon zèle , je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réussis à tirer votre Fils de l'Hôpital , il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir , jusqu'à ce que je l'aye fait transporter en Devonshire. Je passerai encore quelque-tems à Londres après son départ , & j'affecterai de vous éviter , comme si j'étois mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma Terre , & vous pourrez m'y venir joindre secretement , quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entièrement sur moi de toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu , jusqu'au tems de la revoir en Province. Son cœur me parut si ferré , que j'augu-
rai

rai mal de la conclusion de cette aventure. Je la quittai les larmes aux yeux, comme si j'eusse pressenti que c'étoit pour la dernière fois que je lui parlois.

Je me rendis aussi-tôt à l'Hôpital. J'y entrai, comme si la seule curiosité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les Enfans, & je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au Directeur, mais m'étant aperçuë que cet homme, qui paroissoit fort grossier, m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe, & qu'il n'y avoit que mon Valet avec moi dans la salle, j'expliquai en deux mots à celui-ci, l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être aperçuë. Je lui dis de le conduire vers la porte; & s'il la trouvoit ouverte, de sortir avec lui, pour le mettre dans le Carosse qui m'attendoit. Je demeurai encore un moment, pour m'assurer qu'il s'étoit échapé sans obstacle; & ne voyant paroître personne, je pris aussi le chemin de la ruë, d'où nous nous éloignâmes aussi-tôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étoient alors en si mauvais ordre, & les Enfans y étoient gardez avec si peu de soin, que la facilité que j'eus à réussir, n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour approchoit. Je ne laissai point de faire partir l'Enfant avant la nuit, avec le même Valet qui l'avoit enlevé; & je donnai avis à sa Mere par un Billet,

let, de l'heureuse fin de mon entreprise.

Je demeurai quelques jours à Londres, sans la voir, comme j'en étois convenu avec elle; & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en chemin pour me rendre à ma Terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit point à me suivre. Mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus une Lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwel avoit été informé de l'enlèvement de son Fils, sans qu'elle pût me dire comment. Ne doutant point que le coup ne fût venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de sa colère; & loin de continuer à garder des menagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusoit de remettre son Fils entre ses mains. Elle s'étoit défenduë d'abord, en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu; mais n'étant point assez ferme pour résister long-tems à de telles instances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constamment de lui dire de quel secours elle s'étoit servie, il m'avoit soupçonnée d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avoit quittée en renouvelant ses menaces; & par un attentat inouï dans un País de liberté, il avoit laissé chez elle deux hommes armez pour la garder à vûë, jusqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il souhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de se défendre de la violence.

Elle

Elle demeurait seule , avec une fille qui la servait. Elle s'étoit ainsi trouvée captive dans sa propre maison , sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit essuyer. Les deux hommes , à la garde desquels Cromwel l'avoit confiée , étoient des scélérats qui ne passèrent point la nuit dans la chambre d'une si jolie femme , sans former sur elle des desseins dignes d'eux , & de leur Maître. Ils la deshonorèrent , elle & sa Servante ; craignant sans doute , après une telle action , le ressentiment de Cromwel même , qu'ils ne croyoient peut-être pas aussi méchant qu'eux , ils disparurent au matin , pour éviter la punition. Mally , désespérée d'une si horrible disgrâce , prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son aventure , avant d'exécuter sa funeste résolution , & saisissant le moment que sa Servante étoit allée porter sa Lettre à la Poste , elle finit ses malheurs & sa vie , en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa Lettre , que son dessein étoit de mourir ; je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour son Fils , l'attacheroit à la vie , malgré son desespoir. Elle me le recommandoit d'une manière si tendre , que je ne pouvois me figurer qu'elle se résolût à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver :

mais je ne vis que sa Servante qui se rendit chez moi peu de tems après, & qui m'aprit les circonstances tragiques & les suites de la mort de sa Maîtresse.

Le dessein de Cromwel, en la faisant garder à vuë, avoit été d'empêcher qu'elle ne me fit sçavoir que notre secret étoit venu à sa connoissance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'espérance apparemment de me gagner par ses promesses, ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j'étois partie depuis quelque jours pour la Province, & s'étant assuré par diverses informations que j'avois rompu depuis quelque tems tout commerce avec elle, il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard après ses recherches, & qu'il se reposoit sur ces deux Gardes, il remit à la voir au lendemain; de sorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à sa maison au moment que la Servante y revenoit après avoir porté la Lettre de sa Maîtresse à la poste. Cette Fille, qui avoit eu part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwel en étoit la première cause, se mit à pleurer amèrement à sa vuë. Ce spectacle le surprit. Il aprit d'elle ce qui s'étoit passé. Il feignit de l'apprendre avec douleur, & s'étant pressé de monter à l'appartement de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la Servante de jeter des cris. Il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un

Si malheureux événement ; il lui persuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre, de le tenir caché ; & pour lui fermer plus efficacement la bouche , il lui fit présent d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc entermée secrettement , & cette triste aventure n'a jamais été connue du public. La Servante , qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour sa Maîtresse , prit aussitôt le chemin de Devonshire , pour venir m'informer de son sort. Elle n'étoit point dans la confiance de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant , après avoir reconnu son caractère , qui me parut discret & fidèle , je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet Enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu'elle conservoit pour sa chère Maîtresse. Je la reçus au nombre de mes Domestiques , & je lui remis son Eleve entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit passé , je l'aurois laissée avec lui dans ma Terre , & je serois retournée à Londres ; mais une Lettre que je reçus de ma famille , par laquelle on m'apprenoit que Cromwel m'étoit venu demander , & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois , me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant , que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément , il ne réussit dans le projet de me perdre , s'il le formoit ; & je connoissois si bien son caractère , que j'étois assurée qu'il le forme-

roit, s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge, & de la part que j'avois eüe à la ruïne de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenu que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire. Elle est à l'extrémité de la Province de Devonshire, qui est séparée de celle de Sommerfet par des Montagnes d'une extrême hauteur, dont la plupart consistent en un vaste rocher, qui paroît être tout d'une pièce. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite Vallée qui m'appartient, diverses ouvertures qui donnent un accès souterrain jusqu'au centre de quelques-unes de ces Montagnes; de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il est stérile, il seroit difficile de trouver un endroit plus propre à servir d'asyle contre la violence & la persécution. Je résolus de choisir une de ces Cavernes obscures, pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pouvois appréhender de l'adresse de Cromwel à me faire observer, ou de la trahison de mes Domestiques. Je ne me défiois ni de la Servante de Mally, ni du Valet qui m'avoit servi fidèlement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein, & les ayant trouvez disposez à le suivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon Valet)

Valet) de porter secrettement dans la partie la plus retirée de cette solitude , toutes les commoditez qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre , où le nécessaire du moins ne manquoit pas. J'eus la curiosité de la voir , & j'en fus si satisfaite , que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la société des hommes , il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m'y renfermer aussi , & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant , comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de secret que j'en espérois pour cet Enfant & sa Gouvernante , je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile , & je laissai James dans ma maison , pour les visiter de tems en tems , & leur porter les provisions nécessaires à la vie. Je me trouvais l'esprit fort en repos après cet arrangement , & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoissant , comme je faisois , l'esprit ardent & vindicatif de Cromwel , j'étois bien persuadée qu'il auroit les yeux sur mes démarches , du moins par ses Agens & par ses Emissaires. J'aurois cessé de craindre après la mort de Mally Bridge , si j'eusse eu affaire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être ensévelie avec cette malheureuse fille , & son hypocrisie sembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'allarmer. Mais je sçavois trop bien de quoi il étoit ca-

pable , pour m'endormir sur de fausses apparences. J'avois pénétré dès ce tems-là son caractère. Incapable de retour & de réconciliation , il suffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être oposé , ou de lui déplaire , pour être éternellement l'objet de sa haine. Tous ses mouvemens sont des passions violentes , dont l'effet est d'autant plus dangereux , que son adresse est extrême à les déguiser. Je vécus donc dans une grande réserve ; j'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir , & l'ayant eu plus d'une fois , je le vis attentif à observer mes yeux & ma contenance ; mais il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions captieuses. Je crus que pour la défense de l'innocence , il m'étoit permis d'employer la dissimulation ; c'est-à-dire , les mêmes armes par lesquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années se passèrent , pendant lesquelles il me parut entièrement revenu de ses soupçons. J'allois de tems en tems à ma Terre ; je voyois croître avec plaisir le petit Bridge. Quoique sa Gouvernante ne fût pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune homme , elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre , en lui aprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La solitude continuelle où il étoit l'ayant rendu sérieux

& recueilli , il fit avec le seul secours de ses livres & de ses réflexions , des progrès surprenans dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris ; lorsque la raison eut commencé à se former ; de se voir confiné dans une affreuse caverne , loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vu dans sa plus tendre enfance ; & connoissant d'ailleurs par ses lectures , que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient , il demandoit souvent à sa Gouvernante & à moi ; pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois que nous ne l'y tiendrions pas toujours ; qu'il nous sçauroit bon gré de l'y avoir retenu ; lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons ; & qu'elles étoient si fortes qu'il falloit encore s'y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle , & l'habitude qu'il avoit formée de vivre solitairement ; lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant , lorsque je le crus assez fort pour se passer du secours de sa Gouvernante , & assez raisonnable pour cacher la manière dont il avoit été élevé , je résolus de le mettre dans un Collège , & de lui faire prendre des instructions régulières. Je l'envoyai au célèbre Collège d'Eaton , après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables , & que s'il s'aimoit lui-même , il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne , parce que

sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement , une aventure si extraordinaire ne pouvoit être connue , sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwel devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclore. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais ; & quoique je ne fusse point absolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge , s'il venoit à le découvrir , c'étoit assez de connoître ce caractère inflexible , pour être assurée qu'il n'auroit jamais des sentimens de pere pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domestiques, & le renversement du Roi Charles ayant suivi de près, Cromwel se vit en peu de tems au faite de la grandeur. Le pouvoir absolu dont il se mit en possession , ne lui fit rien changer à son extérieur composé. Il entreprit de se faire passer pour le Réformateur de la Religion , des Mœurs, & de l'Etat. J'avois espéré d'abord de voir arriver le contraire ; c'est-à-dire , que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins , il léveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge ; mais je compris qu'une si damnable & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement

nement à ce malheureux jeune homme , pour m'acquitter en amie fidèle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa Mere. Je le rapelai du Collège d'Eaton , après qu'il y eut passé quelques années ; & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystère de sa naissance & de l'état de sa fortune , je lui découvris tous ses malheurs , qu'il avoit ignoré jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui , fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque tems pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu ; & m'étant revenu voir après deux jours de réflexions , il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa Mere. Dans le fond , me dit-il , lorsque je l'eus satisfait , je ne vois rien dans votre recit qui puisse être une preuve que mon Pere ait souhaité ma mort , & qu'il ait contribué à celle de ma Mere. Il vouloit ménager sa réputation , en me faisant élever à l'Hôpital. Peut-être se proposoit-il de m'en tirer dans la suite , & de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma Mere , il n'est pas croyable qu'il ait eu part au crime des deux scélérats , à la garde desquels il l'avoit laissée , ni qu'il les eût emploïez , s'il les eût cru capables de cette infâmie. Je ne puis donc m'imaginer , ajouta-t'il , que mon Pere me haïsse , ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir , & lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance

sance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnoître; mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre, & de quoi m'employer d'une manière convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwel l'avoit aveuglé, & son peu d'expérience ne lui permettant point d'apercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissemens & mes conseils. Je fis mille efforts pendant huit jours pour lui faire perdre cette pensée: son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plains son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis souvenir en le quittant, que c'étoit contre mes desirs & mes sentimens, qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui rendre moi-même compagnie: Je lui aurois procuré du moins quelque Protecteur puissant, qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwel auroit peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches. Mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se présenter à son Pere. Ma présence le touchera infailliblement, disoit il,

soit-il , & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature , lorsque je l'assurerais de ma discrétion , & qu'il verra qu'il ne sçauroit courir de risque à les suivre. Enfin , Bridge partit , & me laissa dans une inquiétude , dont je ne sortis huit jours après , que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation , il m'en aprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa Mere. A peine fut-il arrivé à Londres , que son impatience le fit aller chez son Pere. Il demanda d'être introduit sans ménagement. James l'avoit suivi jusqu'à la porte. Il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six Gardes , qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la Ville. Personne n'a sçu de quelle manière il a été traité , tant la crainte qu'on a de Cromwel inspire de fidélité & de discrétion à ses Satellites. James se presenta quantité de fois à la porte de sa prison ; mais il n'obtint ni la liberté de lui parler , ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle , & je volai à Londres , pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre Amie. Je me transportai aussi-tôt à sa prison. Je parlai aux Concierges , que je tâchai de fléchir par mes prières , & par l'offre de mes presens , non pour obtenir sa liberté , ou la satis-

G 6. faction

faction de le voir ; mais pour être instruite au moins du lieu & de l'état où il étoit.

Je perdis absolument mes peines. Je tirai pour unique réponse de ces barbares , qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur maître , ni la sentence des prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle. J'en ai des preuves trop certaines , dans la connoissance que j'ai du cœur impitoyable de son pere. Voilà les chemins par lesquels ce Tyran va à la gloire. Après avoir versé le sang de son Roi , pour satisfaire son ambition , il pouvoit bien répandre celui de son Fils , pour assurer l'opinion de sa continence , & la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices , reprit Madame Riding , après avoir achevé son recit. Je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous faire apercevoir dans le malheur d'autrui , le péril où vous êtes. Je conçois , ajouta-t'elle , quel a été le dessein de Fairfax , en vous parlant de Mally Bridge & de son Fils , comme de deux personnes vivantes , & en vous disant que Cromwel a reçu ce matin leur visite. C'étoit sans doute pour s'assurer que vous n'aviez nulle connoissance de leur sort , & qu'il en auroit par conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwel , en refusant de reconnoître votre Fils dans la première audience , s'est contenté de vous défendre sous de rigoureuses peines de vous vanter de l'avoir eu
de

de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son Hôtel, s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter sans éclat. Mais craignant aparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtez de cette sorte, ne servit à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voyes plus propres à ces desseins. Croyez-vous que ce soit le hazard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas ? Il est visible qu'il vous suivoit par ordre de Cromwel, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez en aussi heureusement que je le souhaite, & tâchez, s'il est possible, de ne point me commettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remerciemens que ma Mere en fit à Madame Riding. Vous êtes notre génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice : nous étions sur le bord, & j'avouë que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter. Notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu, ajouta-t'elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient, est-ce-là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore

core d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux Fils? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens, je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me representoit mon Pere. Je repassois avec attention ce que je venois d'entendre, je le joignois à tout ce que j'avois appris auparavant, & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la vertu, puisqu'il y a si peu à gagner avec elle, & que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime. Enfin, ma Mere ayant prié Madame Riding de nous ouvrir quelque voye de salut, cette amie zélée nous dit naturellement, qu'elle ne voyoit nulle sûreté pour nous à refuser la proposition de mon Pere, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter; qu'il lui paroissoit que le seul moyen de conservation qui nous restât, étoit de quitter le Royaume, ou de nous procurer une retraite si impénétrable, qu'elle pût nous dérober à nos persécuteurs; que l'une & l'autre de ces deux voyes avoient encore leurs difficultez, parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fussions observéz; mais qu'il falloit attendre quelque chose du secours du Ciel, qui n'abandonne jamais entièrement l'innocence. Je pris la parole. Quelle retraite plus sûre pouvons nous chercher, dis-je à Madame Riding que cette Grotte écartée où vous avez eu la générosité

été de faire élever mon Frere ? Je me sens de l'inclination pour une telle demeure. J'y passerai toute ma vie ; car si tous les hommes sont faits comme mon Pere , il n'y a point de solitude si obscure que je ne préfère au commerce de cette misérable race. Ma Mere goûta tout d'un-coup cette pensée ; c'étoit un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à Madame Riding. L'accord fut conclu en un instant ; & de peur de nous exposer par le moindre délai , nous prîmes la résolution de ne pas différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conseilla elle-même de ne pas retourner à HammerSmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles , & de les faire mettre en sûreté par des personnes fidèles. Elles nous donna James , qui nous fit trouver sur le champ une voiture , & qui prit avec nous le chemin de Dévonshire. Nous y arrivâmes heureusement. James nous conduisit droit à la Caverne , sans nous être laissez voir de personne. Nous y entrâmes avec une espèce d'horreur , car la disposition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inspirer ; mais je sentoís encore plus de joye de me voir à couvert non seulement de tous les traits de la haine de mon Pere , mais des regards même du reste des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de persécuteurs & d'ennemis. Nous réglâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre

dre

dre ses services, & pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler assez proprement notre chambre, & à nous procurer toutes les commoditez que la maison de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les transportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos provisions fut celle de bougies & de livres, le Soleil ne pénétoit jamais dans notre demeure, nous avions besoin d'être éclairés continuellement par la lumière d'une bougie.

Grace à un reste de bonne fortune, dis-je à ma Mere, la terre nous ouvre son sein, pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affection étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t'elle, pour me recevoir dans mon dernier azyle ? Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert son sein, que ne le fermoit-elle au même moment, pour nous servir de tombeau. J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie, lui dis-je, qu'il faut haïr, je l'ai appris de vous même ; ce ne sont que les misères auxquelles elle nous expose. La condition des hommes ne seroit point à plaindre, s'ils sçavoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, & tous les autres mouvemens déréglez de leur ame. Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous au-

rez.

rez une société de personnes heureuses. A quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obstacle, & qui pourrons employer sans cesse les moyens simples & innocens que la nature nous offre pour le devenir ? La considération des principes éternels de la vérité & de la vertu, nos réflexions, le plaisir de les écrire ou de nous les communiquer, n'est ce pas-là une source de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittez, ni de la fortune dont nous n'appréhendons point ici les caprices ? L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se presenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la presence des objets, puisque nous n'apercevons rien dans nos épaisses ténèbres, & nous sçaurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes, pour ne pas former volontairement d'inutiles desirs. Ces seules idées me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j'espère. Je suis persuadé, ajoutai-je, que ma chere Mere trouvera bien d'autres ressources dans sa sagesse & dans sa vertu, elle de qui je tiens cette légère portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.

Ma Mere parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit qu'elle sentoit une vive joye de me voir entrer ainsi dans ses idées,

idées, & répondre si fidèlement à ses espérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer que sa situation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je pense comme vous ; me dit-elle, j'ai les mêmes notions de bonheur & de sagesse ; je regarde de même œil les folles agitations des hommes, & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas fait pour être malheureux : ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ? Elle les mettroit dans une voye simple, qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours, & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser, que s'il est facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajouta-t'elle, me regarde, & elle vous fera apercevoir la différence qui est réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune ; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude ; votre cœur n'a jamais senti de violente passion, & votre cerveau n'a jamais reçu des traces qui aient pû faire une impression trop forte sur votre ame. Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos desirs sont droits, & vous ne sentez rien dans vous-même
qui

qui s'opose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu, & de fortifier ainsi la nature par le secours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre, ce seroit alors qu'il faudroit le regarder comme des chimères & des impossibilités.

Voyez maintenant, combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions. J'ai été pendant longtemps la proie de mille passions animées, j'ai suivi le torrent du monde & de ses maximes les plus corrompues. Ce fut un coup de désespoir, plutôt qu'une résolution délibérée, qui me conduisit à Hammermith : & si j'y formai presque aussitôt le plan d'une vie plus réglée, ce fut moins par un penchant naturel, que par l'effet d'une heureuse nécessité. Je fis réflexion que, n'ayant plus rien à attendre du monde, il falloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusoit. Le Ciel me fit luire un rayon de sa lumière : je vis clair au fond de mon cœur, j'y découvris quelques vestiges de ces mêmes biens que vous possédez, des restes de droiture & du goût pour la vertu & la vérité ; mais des restes si foibles & si défigurés, qu'en comparant ce qu'ils étoient avec ce qu'ils avoient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laissé corrompre de si riches présents de la nature. Je reconnus donc mes
pertes,

pertes, & je résolus de les réparer. Mais, quelle entreprise ! Et combien de peines ne sentis-je pas qu'elle m'alloit coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations, qu'un long oubli de moi-même avoit laissé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon âme leur pernicieuse semence ! Que de lectures ! que de réflexions ! que d'assiduité ! Et après tant d'efforts renouvez sans cesse : & soutenus constamment, que de difficultez à obtenir une imparfaite victoire ! Cependant je me flâtois de l'avoir obtenuë. J'avois acquis assez de Philosophie, non-seulement pour y trouver le remède de mes misères passées ; mais assez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes jours se passoient à Hammersmith, vous sçavez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étois heureuse, si elle eût duré toujours. Mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois régner dans le vôtre. Le souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire ; & si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi je souhaite la mort avec raison : non que je haïsse la vie qui est un présent du Ciel, mais parce que j'appréhende que tant de douleurs

leurs , qui vont y être attachées , ne me la rendent insupportable.

Elles diminuèrent , repris-je , & vous les verrez s'évanouïr peu-à-peu. Au contraire , la sagesse & la vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison , ajoutai-je , qu'une ame sage & vertueuse ne sçauroit être long-tems malheureuse. Elle a deux ressources infailibles ; la nature des peines , qui est de s'affoiblir insensiblement d'elles-mêmes ; & celle des remèdes de la sagesse , dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs , si la tendresse & la compassion d'un Fils ont quelque douceur pour le cœur d'une Mere , je ne serai pas tout-à-fait inutile à votre consolation. J'ai un Pere , mais c'est un cruel. Toute l'affection que je lui devois , se réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir , que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendresse de mon ame.

Malgré la force de son esprit & mes consolations continuelles , ma chère Mere ne fit que traîner pendant quelques années une vie triste & languissante. Madame Riding vint exprès dans sa Terre pour nous voir , & trouvant son Amie extrêmement changée , elle la pria de sortir de notre Caverne , pour se remettre en prenant l'air au dehors. Elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'aparence , répondit-elle , que je courusse à présent beaucoup de risque à paroître ; car il n'est pas croyable que

Crom.

Cromwel pense encore à me faire chercher. Mais quelle raison aurois-je de retourner au jour ? Je n'y ai nulle douceur à espérer. Il faudra faire de nouvelles connoissances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination ; ou si j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réüssirai jamais aussi facilement que dans cette Grotte obscure. Je trouve ici les seules choses que j'aime, continua-t'elle en s'adressant à Madame Riding, la présence de mon Fils, des livres, mes réflexions & le plaisir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque chose de plus à desirer, je suis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laissez-moi donc finir ici ma vie. Je suis déjà à demi ensévelie, j'en aurai moins de chemin à faire jusqu'à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement sa résolution. Pour moi qui connoissois ses principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre jusqu'à la fin de sa vie, tous les devoirs d'un Fils tendre & respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvela ses instructions en mourant. C'est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage ; mais vous êtes assez riche, si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la vertu. Ne regrettez point la fortune, que votre naissance sembloit vous promettre ; plaignez seulement la dureté de votre Pere,

qui

qui vous en prive injustement. Ce qui fait son crime, à causé votre bonheur & le mien ; car je vois à votre tranquillité, que vous êtes heureux ; & malgré l'abattement où vous m'avez vuë depuis notre dernière infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pû trouver plus de satisfaction que dans cette Caverne. Adieu, ajoûta-t'elle, d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en sortez qu'après la mort de votre Pere. Elle expira. Je n'avois que James avec moi, il me prêta les mains pour l'ensevelir. Je lui fis ouvrir une fausse dans la chambre même où nous faisons notre demeure, pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James, avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable Mere, la Nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul, que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens, qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu'on en est redevable d'une partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chère Mere, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du sang,

que

que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations , & de la manière dont elle m'avoit accoutumé à considérer les choses , la vie que j'avois reçüe d'elle , n'étoit pas le plus précieux de ses bienfaits. Je trouvais donc , dans ma Philosophie même , des raisons de la pleurer. Mais lorsqu'après ces premières réflexions , qui tomboient toutes sur elle , je vins à tourner les yeux sur l'état où elle me laissoit par sa mort , si je ne continuai point à verser des pleurs de compassion sur moi-même , je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'eusse goûté jusqu'alors dans ma retraite , une espèce de tremblement , que j'éprouvai en réfléchissant que j'y étois seul , me fit sentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma Mere. J'étois obligé d'y demeurer , ne fut-ce que pour obéir à ses dernières volontés. Où serois-je allé , d'ailleurs moi qui étois destitué de Parens , d'Amis , & même de connoissances ; car je n'en avois point d'autre au monde que Madame Riding ? Il ne m'étoit pas arrivé , dans toute ma vie , de parler à une autre personne que cette Dame : je dois ajouter néanmoins James & une Fille qui nous servoit à Hammersmith. Je ne me laissois point de la solitude. Je ne désirois pas non plus de la quitter. Mais il m'auroit fallu , pour continuer à la trouver douce , une personne de mon humeur , & qui eût pris la place de ma Mere ; & qui fut entrée dans mes

idées

idées & mes inclinations , comme j'avois fait dans les siennes. Je sentis qu'il me seroit impossible de vivre sans cette consolation. En sondant ainsi mon cœur , j'eus lieu d'observer que je haïssois moins les hommes que je ne l'avois cru jusqu'alors, ou du moins , que ma haine ne tomboit que sur leurs défauts , puisque j'étois disposé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la Vertu. J'en eus meilleure opinion de mon caractère ; car je dois confesser qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois , en réfléchissant sur mes sentimens , d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philosophie , & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé , par exemple , de me trouver une haine si endurcie contre mon Pere , que je n'eusse pas consenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me persuader que si je le haïssois , c'étoit sa faute plus que la mienne , & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens , que je fusse revenu sans peine à l'aimer , s'il eût pu revenir lui même aux règles de la probité & de la vertu. Je ne sçaurois exprimer combien cette découverte me causa de satisfaction. Non , non , m'écriai-je , je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce. J'aime les hommes. Je suis sensible comme eux aux douceurs de la société : j'y veux seulement de la droiture & de la vertu ; &

je promets toute mon estime & ma tendresse même, à ceux dans lesquels j'apercevrai ces qualités. O Ciel, ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques Amis vertueux & fidèles, qui puissent être les dépositaires des sentimens de mon cœur ? Je ne t'en demande qu'un ; mais un, tel qu'il me semble que tu m'as fait ; tendre, sincère, généreux, avec un peu de discernement & de goût pour les belles & utiles connoissances. En quel endroit du Monde qu'il se trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, & je ne tardai point à m'apercevoir que je n'étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentoispas de goût, néanmoins, pour la multitude : l'idée au contraire m'en paroissoit effrayante ; & je suis persuadé que si dans ce tems où je n'avois encore vu qu'un si petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé de me trouver transporté tout-d'un-coup au milieu d'une foule nombreuse, je me serois évanouï de frayeur & de saisissement. C'est ce qui avoit failli de m'arriver dans les ruës de Londres, l'unique fois que j'y étois allé avec ma Mere. On verra pourtant dans la suite, que la timidité n'a jamais été un de mes défauts ; c'en étoit bien une preuve, que d'oser demeurer solitairement, comme je faisois, dans une des plus affreuses Cavernes qu'on puisse s'imaginer. Ma Mere étoit si peu curieuse, & son indifférence m'en inspiroit

piroit tant aussi , que nous n'avions jamais eu la pensée d'examiner les détours & les cavitez immenses de notre demeure. J'en formai le dessein , lorsque je me trouvai seul. Ce lieu ténébreux est apelé *Rumney hole* par les habitans du País. Les environs sont deserts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une Vallée si étroite , qu'elle est remplie presque entièrement par un Ruifseau qui sort du pied de la Montagne à côté de l'entrée de la Caverne. On n'en a point encore découvert la source , quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la Montagne. Le Roc , qui sert de voute naturelle , s'abaisse quelquefois si proche de la Terre , & les bords du Ruifseau sont si escarpez dans ces endroits , qu'on ne scauroit pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste & si exhaussé à droite & à gauche , qu'on ne cesse point d'admirer la Nature , qui a formé , l'on ne sçait pour quel usage , des Salles immenses qu'on se lasse à parcourir. La Caverne se rétrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des espèces de Sallons & de Cabinets , les uns servent de communication à d'autres Salles de la grandeur des premières ; d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la dernière espèce , que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées de ce lieu souterrain ; de sorte que l'air extérieur ne pouvant s'y commu-

niquer facilement, nous y étions comme dans un Printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient frappé plus que les autres; j'aperçus, à la clarté d'une bougie que je tenois à la main, quelques caractères gravez sur le Roc. La curiosité me fit aprocher pour les lire; ils composoient ces mots:

Si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asyle, qu'il se console en aprenant que ses maux ne sçauroient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel, qui règle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre de la Fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant, m'étant souvenu, que suivant le récit de Madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ses malheurs qu'après son retour du Collége d'Eaton, je ne trouvai nulle aparence qu'il eût pu s'affliger à cet excès, dans un tems où il ignoroit entièrement son sort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voisin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction, à penser qu'elle étoit d'un autre que lui. La Caverne de Rumney-hole n'est pas un lieu inconnu, quoiqu'elle soit dans un quartier désert: il pouvoit être arrivé

à quelqu'un de s'y retirer avant nous ; car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté ; c'est que les caractères paroissent tracez nouvellement , & suputant , comme je faisois , le tems qu'avoit duré la solitude de Bridge & la mienne , je ne pouvois accorder une empreinte si fraiche , avec un si grand nombre d'années. En raisonnant ainsi , je continuois de marcher , & j'observois de tous côtez si je n'apercevrais point quelque autre Inscription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y apportoïis , me fit perdre celle que j'avois eüe jusqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je passois , dans la crainte de m'égarer à mon retour ; de sorte que pensant reprendre le chemin de ma demeure , après une longue & inutile recherche , je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le secours du Ciel , qui pouvoit seul me tirer de ce Labyrinthe. Je pris successivement plusieurs routes : les unes n'aboutissoient à rien ; & ne trouvant nul passage , j'étois obligé de retourner sur mes pas ; les autres ne faisoient qu'augmenter ma peine , parce que se partageant en diverses branches , j'étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu'il falloit suivre. Pour comble de malheur , la bougie que j'avois apportée aprochoit de sa fin. Elle m'étoit

néanmoins si nécessaires dans ces épaisses ténèbres, que j'étois perdu sans ressource si elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je sentoïis la grandeur du péril, & j'avouë que, quelque peu d'attachement que j'eusse pour la vie, je ne pouvois me consoler d'être réduit à la finir d'une manière si triste. Enfin, j'eus le malheur de voir expirer la lumière de ma bougie. Je perdis aussi-tôt l'espérance. Je m'arrêtai, autant par la foiblesse qu'une excessive frayeur me causa tout-d'un coup, que par l'impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m'assis à terre : tous mes sentimens, sans doute, étoient tristes & douloureux ; mais je n'en eûs pas de violens, comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord, & rappelant tous les principes de constance que la Philosophie peut fournir, je me disposai à la mort avec une résignation parfaite. Je ne passai guères moins de vingt-quatre heures dans cette situation, & ce qui est le plus surprenant, j'en employai une partie à dormir d'un sommeil tranquile.

Un pouvoir plus réel que la Fortune veilloit pendant ce tems-là à ma conservation : ce fut lui, sans doute, qui me fit tomber ainsi dans l'assoupissement du sommeil, pour prévenir les funestes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre jusqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentimens que j'avois eu avant
que

que de m'endormir, c'est à dire, d'abord une vive frayeur, & peu-à peu un renouvellement de constance & de force contre les aproches de la mort. Je suis, disois-je, un véritable Enfant de la Terre : je suis sorti de son sein, j'y ai vécu, & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc, & que je n'en sorte jamais ! Un bruit confus, que j'entendis tout-d'un-coup, me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la Caverne. Je ne sçavois à quoi l'attribuer. Mais le son étant devenu plus distinct, je crus entendre le pas d'une personne qui marchoit. Je me levai, & sans me donner le tems de faire plus d'attention, je courus avec une vîtesse incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la Nature à sa conservation, vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir. Heureusement, le terrain étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du Roc. Après m'être ainsi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumière. La Caverne alloit en tournant. Je suivis ce rayon d'esperance, qui me sembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin assez grande pour me faire apercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher : mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelques pas, je ne découvrisse enfin la source de mon salut.

lut. Je ne me trompois point , je vis un homme , une créature semblable à moi. Quelle joie pour un malheureux , qui n'envisageoit plus que la mort , & une mort si terrible & si funeste.

Cependant , je n'étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines. Cet homme , qui s'étoit arrêté au bruit de mon aproche , étoit tremblant de frayeur , autant que je l'étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé ; mais à peine m'eût-il découvert , qu'il l'éteignit , & me prenant aparemment pour un Voleur , ou pour quelque Habitant monstrueux du sein de la Terre , il demeura en silence & sans mouvement , dans l'obscurité , pour éviter le danger dont il se croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes mes craintes. Un accident si cruel , au moment que je me croyois assuré de mon salut , me jetta dans une consternation inexprimable. Il faut donc périr , m'écriai-je. O Ciel ! vous m'abandonnez , car je vois bien qu'il ne me reste plus de ressource. Je me persuadai , que tout ce que je venois de voir , n'étoit qu'une illusion , un songe , le jeu de quelque Génie malin , qui avoit voulu insulter à ma perte , en me donnant de fausses espérances de salut. J'avançaï néanmoins encore quelques pas , & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois aperçu le Fantôme qui m'avoit trompé , j'élevai ma voix d'un ton pitoyable : Qui que vous soyez , Homme charitable , ou Démon ennemi , si vous me refusez

fusez votre vûë , accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas ! je ne vous demande qu'un mot de consolation. J'eus peine à prononcer ces paroles , tant la course & ma crainte avoient altéré ma respiration. J'attendis pendant quelques momens une réponse ; on ne m'en fit point. Je repris encore tristement : Si vous êtes un homme , pourquoi refusez-vous de me répondre ? Auriez-vous la dureté de me laisser périr dans ce lieu d'horreur , si vous pouvez m'aider à en trouver la sortie ? Qu'appréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous , & qui vous la demande ici comme une faveur ? On me répondit alors d'un ton fort doux , que si je n'avois point de mauvais desseins , on me rendroit volontiers tous les services que je souhaiterois. Je distinguai aisément , que je n'étois qu'à dix pas de la personne qui parloit. Je m'approchai davantage ; & pour l'exciter encore à ne me point abandonner , je lui racontai en peu de mots de quelle manière je m'étois égaré dans ce vaste souterrain. Donnez-moi la main , me répondit on ; nous ne sommes point éloignés de l'ouverture de la Caverne , vous allez vous trouver au jour , dans un instant. Je suivis ce charitable Libérateur , qui me fit revoir en effet plus promptement que je ne l'espérois , la lumière , que je croyois avoir perduë pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions de grâces entre le Ciel , qui étoit sans doute le premier auteur de ma délivrance , & l'in-

trument qu'il lui avoit plû d'employer pour ma conservation. Je le fis avec un air de naïveté , dont mon Inconnu parût être surpris. Il me regarda attentivement : Si vous n'avez point de raison , me dit-il , qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes , & ce qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible Caverne , vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité. Je balançai sur ma réponse. Je sçavois en général , que la plûpart des hommes sont perfides. Mon secret étoit de la dernière importance. Je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé seul & le flambeau à la main , dans le lieu de ma demeure , ni quel dessein pouvoit l'y avoir amené. Ma surprise d'ailleurs avoit été extrême , en apercevant , tandis qu'il parloit , que les dehors de la Caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la première fois. Au lieu d'une Vallée étroite & profonde , c'étoit le côté d'une Montagne couverte de Bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu , avec une personne que je ne connoissois pas mieux , le peu d'usage que j'avois du monde m'inspira de la crainte & de la défiance. Je répondis simplement , que j'étois un malheureux jeune homme , dont les actions & la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du cœur , continuai-je , du service que vous m'avez rendu , & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure

leure que la mienne. Je ne ſçai ſi ces paroles, ou la ſimplicité de ma phifionomie & de mes manières, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner, mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obſtination m'embarraſſa. Je le regardai fixement, à mon tour. Il étoit groſſièrement vêtu, & ſon viſage me parut pâle & abattu; mais la douceur de ſes yeux me raffura; je ſentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je ſuis, lui diſ-je, & vous deſirez de connoître ma demeure & ma condition. Dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curioſité que vous me témoignez? Eſt-ce haine ou affection? Etes-vous de ces hommes droits & ſincères, dont on dit que le nombre eſt ſi petit ſur la Terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter ici la malignité? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le ſouhaite, je regarderai votre connoiſſance comme une faveur du Ciel, & je vous ouvrirai mon cœur ſans réſerve. Je vous aprens déjà, que cette Caverne eſt mon unique ſéjour. Il demeura dans le ſilence pendant quelques momens, comme s'il eût réfléchi ſur ma réponse. Mes termes, & le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroifſoient point conformes à l'usage ordinaire. Il continuoit

de me regarder ; & ne ſçachant quel jugement il devoit porter de moi , il étoit embarrasſé à s'expliquer. J'apris de lui dans la fuite , que ſon irréſolution avoit été ſi grande , qu'il avoit été ſur le point de me quitter ſans ajoûter une ſeule parole. Cependant , le même ſentiment qui m'avoit prévenu en ſa faveur , agiſſoit auſſi ſur ſon cœur. Il m'embrasſa. Vous n'êtes point capable de tromper , me dit-il , puisſque vous avez tant d'aversion pour l'artifice & la perfidie. Venez , vous allez connoître auſſi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la Caverne. Je le ſuivis par des détours obſcurs , qui aboutirent enfin à une eſpèce de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maiſon , me dit-il , ou mon tombeau , ſi vous aimez mieux lui donner ce nom. Voyez ſi vous lui trouvez quelque reſſemblance avec la vôtre. Je lui répondis , qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne , il y avoit fort peu de différence. Il faut donc reprit-il , qu'il n'y en ait pas beaucoup non plus dans la diſpoſition de nos ames ; car il n'y a qu'une grande conformité de fortune , qui ait pu inſpirer en même tems à deux perſonnes le deſſein d'un genre de vie ſi extraordinaire. J'en ſuis d'autant plus ſurpris , ajoûta-t'il , que vous me paroiffez d'un âge moins avancé que le mien , & qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez aſſez vécu pour eſſayer beaucoup de traverses & d'agitations. Ma vie , repartis-je , auroit été juſqu'à preſent

ſimple

simple & tranquile, je n'eusse eu à supporter que mes propres peines : du caractère dont je suis, je les aurois pardonné à la fortune. Mais les douleurs d'une Mere que j'aimois tendrement, & les crimes d'un Pere qui s'est rendu l'horreur de la Nature, m'ont causé la seule tristesse que j'aye été capable de sentir. C'est par un effet de ces deux causes, que j'ai demeuré enseveli depuis quelques années dans cette Caverne. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre ensuite qui j'étois, & de quelle manière j'avois vécu jusqu'alors. J'ajoutai à mon recit, le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma Mere; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant, de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon Pere; la peine que j'avois à y demeurer seul; & la joye, au contraire, que j'allois ressentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui, si je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déjà conçûe de sa droiture & de sa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur & que j'avois l'esprit entièrement occupé de mes idées, je ne m'aperçus point qu'il répandoit un ruisseau de larmes pendant mon discours. Cette vûë m'ayant frappé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh ! me dit-il, que vous êtes le Fils d'un abominable Pere ! Venez, continua-t'il en prenant le flambeau qui éclairoit sa demeure, je vais vous donner de nouveaux exemples de

de ses vertus. Vous êtes mon Fils, mais puisqu'il ne vous a pas épargné plus que nous, & que l'ouverture que vous venez de me faire, m'assure de votre sincérité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'est le Ciel qui vous envoie pour me consoler. Peut-être trouvez vous quelque consolation vous-même, à connoître qu'il y a des hommes beaucoup plus malheureux que vous. Il marcha devant moi, le flambeau à la main. Je le suivis quinze ou vingt pas, dans l'intérieur de la Caverne. Il s'arrêta dans un enfoncement étroit, où j'aperçus une petite porte de bois, qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée, comme la mienne, dans le roc, mais beaucoup plus régulière; de sorte qu'étant tendue d'une tapisserie, & ornée de meubles très-propres, elle auroit pû passer dans toutes sortes de maisons pour un magnifique appartement. La surprise que ce spectacle imprévu me causa, fut augmentée par la vûe d'une jeune Fille de neuf à dix ans, qui vint embrasser mon Conducteur, & d'une espèce de Femme-de-chambre ou de Gouvernante, qui la conduisoit. Il ferma la porte avec soin, & me prenant par la main, il me conduisit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chère, dit il en ouvrant le rideau, je vous amène un jeune homme qui partagera vos peines, lorsqu'il les connoitra, & qui aidera à vous consoler par le recit des siennes. C'est un Fils de Cromwel.

Cromwel. Il ne faut pas que ce nom vous effraye, ajouta-t'il. Il a reçu de son Pere les mêmes faveurs que nous, & il est réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette Caverne, où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à son Epouse. Elle ne répondit que par un profond soupir. Nous nous assîmes. Il me fit servir par la Femme-de-chambre quelques rafraîchissemens, dont il jugeoit avec raison que j'avois besoin après un jeûne de plus de vingt-quatre heures. Il me pria ensuite de raconter à son Epouse les malheurs de ma Mere, & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement: mais j'eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs, qu'il régnoit une étrange agitation dans son ame.

L'Epoux me fit signe de le suivre. Nous sortîmes de la chambre, & ensuite de la Caverne. Nous nous promenâmes quelque tems en silence, dans un endroit découvert de cette montagne deserte. Il est juste, me dit-il enfin, que je vous aprenne avec qui vous êtes, & que je reconnoisse par une égale confiance, l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l'infortune; & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance, vous empêche de la sentir. Vous prononcez le nom de *malheur*, presque sans connoître ce qu'il signifie; & je vois à l'égalité de vos sentimens, que cette Caverne

verne même , & l'affreuse vie que vous y menez , altèrent moins votre repos , qu'ils ne l'établissent. Il en est de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes. C'est par une aventure sans exemple , que je suis réduit à vivre dans ces ténèbres ; & chaque moment que j'y passe me semble un martyr cruel , parce qu'elles redoublent l'horreur qui régné continuellement au fond de mon-ame. Préparez-vous à la compassion que méritent mes peines. Mon histoire est courte ; mais il n'y en eut jamais de si funeste. Ces paroles prononcées d'un ton le plus triste , & l'estime que je sentoís déjà pour cet inconnu , me mirent dans la situation qu'il desiroit pour l'entendre. Il commença ainsi son recit.

Mon nom est le Vicomte d'*Axminster*. Je suis né en Angleterre ; mais mon Pere ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la Nouvelle Angleterre , par la Reine *Elisabeth* , je passai la mer dès mon enfance , & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique. J'y ai été élevé comme j'aurois pû l'être en Europe. La douceur du Gouvernement de mon Pere le fit aimer universellement de toute la Colonie , & des Sauvages mêmes sur lesquels sa bonté s'étendoit aussi. J'en recueillois le fruit par le zèle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je régnois , en quelque sorte , dans cette contrée , tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans

tous

tous les Peuples qui étoient soumis à l'autorité de mon Pere. J'en reçus mille témoignages en diverses occasions , mais sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Isle de Cube , pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les Espagnols. J'y avois vu la Fille du Gouverneur , qui se nommoit *Theresa d'Arpez* : & si sa beauté m'avoit inspiré une passion violente , mon bonheur m'avoit fait réussir aussi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour , & dans la résolution de solliciter mon Pere à consentir que je retournasse promptement à Cube , pour demander cette charmante personne au Gouverneur , pour en faire mon Epouse. Je l'eusse sans doute obtenuë : mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Espagnols , cet accident fit avorter malheureusement mes espérances. Cependant , rien n'étant capable de diminuer ma passion , je résolus , en jeune homme ardent , de faire servir même la guerre au succès de mes desirs. Je faisois beaucoup de fond sur la tendresse de Dona Theresa. Je ne doutois point que je ne pusse l'engager à quitter son Pere pour être à moi. La difficulté ne consistoit qu'à trouver le moyen d'aller jusqu'à elle , & de l'enlever des mains des Espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie. Ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture. J'admi-

rois

rois d'où pouvoit venir ce refroidissement de leur zèle , & j'en fus même affligé jusqu'à leur faire des vifs reproches. Ils les essuyèrent sans répondre. Quelques jours après on s'aperçut de nos principales Habitations , que la plus grande partie de la jeunesse , & toutes les personnes qu'on croyoit capables d'une entreprise hardie , avoient disparu , comme de concert , sans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient pris. Ils n'étoient guères moins de deux cens. L'on aprit ensuite que s'étant associé un pareil nombre de Sauvages résolus , ils avoient gagné le Port voisin , qu'ils s'étoient emparez de deux Vaisseaux Anglois qui y'étoient arrivez depuis quelques jours , & qu'ils s'étoient éloignez de la Côte. Mon Pere fut extrêmement allarmé de cette nouvelle. Les Espagnols avoient déjà commencé les hostilitéz. Nous demeurions presque sans défenses , après le départ de tant de fugitifs ; & nous ne doutâmes point qu'ils n'eussent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous passâmes environ deux mois dans cet effroi : Heureusement nous fûmes tranquiles de la part des Espagnols. Mon Pere s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fut possible pour notre sûreté. Il fit élever un petit Fort , à l'entrée de la rivière. J'étois avec lui , à presser l'ouvrage ; lorsque nous aperçûmes deux Vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles , avec le vent le plus favorable. Leur éloignement ne nous permettant point
d'apercevoir

d'apercevoir la couleur du Pavillon , notre crainte fut extrême , c'est - à - dire , égale au péril. Nous prîmes les armes , avec tous ceux qui étoient en état de défense , résolus de nous opposer vigoureusement à la descente. Les deux Capitaines des Vaisseaux que notre Jeunesse avoit enlevés , étoient avec nous. Ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres Vaisseaux qui s'avançoient. La joye que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d'une juste frayeur ; car nous ignorions absolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin , lorsqu'ils furent assez proches pour être aperçus distinctement , nous découvrîmes sur les ponts nos Amis & nos Concitoyens , qui tendoient les mains vers nous , en signe de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage. Mon Pere les reçut d'un air sévère & mécontent. Les principaux s'approchèrent avec soumission ; ils lui demandèrent pardon , en reconnoissant la témérité de leur conduite , qui ne pouvoit être justifiée que par le succès , & par le dessein qu'ils avoient eu de rendre service au Fils de leur Gouverneur. En un mot , ils avoient entrepris d'enlever Dona Thérèse , sur l'ouverture que je leur avois faite de ma passion ; & ma bonne fortune les avoit fait réussir. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proyes. Je fus si transporté de joye en les entendant , que je me jettai aux pieds de mon Pere pour le conjurer d'oublier leur faute ,

te , & de me laisser courir à ma félicité. Où est-elle ? m'écriai-je. Ah ! fidèles Amis , comment pourrai-je reconnoître un tel service ! Ils me dirent qu'elle étoit seule dans les cabanes du Vaisseau , & qu'elle y étoit assez triste , parce qu'ils lui avoient caché jusqu'alors dans quel lieu ils la conduisoient , pour la surprendre agréablement lorsqu'elle se verroit entre mes bras. Quelque sujet que j'eusse de compter sur son affection , je craignois qu'elle ne fût offensée d'un enlèvement si brusque , qui pouvoit lui faire craindre un défaut de respect dans mon amour , j'appréhendois de paroître à ses yeux ; & je me fis expliquer auparavant de quelle manière ils s'étoient saisis d'elle , pour m'assurer qu'il ne leur étoit rien échappé dont elle eût lieu de se plaindre. Ils l'avoient enlevée sans violence , dans une promenade qu'elle faisoit avec son Pere & quelques-unes de ses Amies. Je passai dans le Vaisseau. Je la surpris infiniment , en me présentant à elle. Sa crainte se dissipa sans doute , en voyant à ses pieds un Amant dont elle connoissoit la tendresse & la fidélité. Mais trouvant quelque chose de dur & de bizarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois servi pour me procurer sa possession , elle reçut mes premières caresses avec quelque froideur. Il lui sembloit du moins , que je n'aurois pas dû me remettre du soin de son enlèvement sur des Etrangers. Je me justifiai facilement , en lui expliquant le nœud de cette aventure ;

ture ; & nous nous accordâmes bien-tôt à remercier le Ciel , qui avoit amené notre bonheur par une voye si étrange & inespérée. Je la conduisis au rivage. Mon Pere , qui étoit peut être incertain pendant ce tems-là de la manière dont il devoit se conduire avec elle & avec moi , se détermina tout-d'un-coup en la voyant , à me la donner pour Epouse. Il pardonna , en ma faveur , aux jeunes gens qui m'avoient rendu service avec tant de zèle ; & tout le monde prenant part à ma joye , je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage.

Ma satisfaction ne fit ensuite qu'augmenter. J'adorois mon aimable Epouse. J'eus d'elle une Fille , que vous venez de voir dans la Caverne. Nous passâmes quelques années tranquiles à la Floride , jusqu'à la mort de mon Pere , & peut-être aurois-je pû lui succéder dans son Emploi , si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amérique ; mais j'étois résolu depuis long-tems de repasser en Europe , aussitôt que je me trouverois libre. Mon Epouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un Vaisseau de mes richesses , & je repris avec ma famille la route de ma chère Patrie. Les hommes sçavent-ils ce qu'ils desirent , lorsqu'ils se proposent des contentemens de leur choix ? Ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur , se change pour eux en une source d'infortunes & de misères. Ils abandonnent un repos
assuré ,

assuré, dont ils se lassent par inconstance ; & l'ombre après laquelle ils courent , les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruine , en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. J'y vivois paisiblement à la Floride : j'y étois estimé de mes Amis, chéri de mon Epouse , & favorisé de la fortune : quel besoin avois-je de retourner en Angleterre , pour y tomber dans un abîme de misère & de honte , dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer ?

J'arrivai à Londres , il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée , & l'autorité de Cromwel bien établie. Quelque compassion que m'y inspirât le sort de notre malheureux Roi , & le recit de toutes les violences de son Bourreau , je crus devoir suivre le torrent & me soumettre comme les autres à la Tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter plusieurs Terres considérables dans ce Comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres, où sans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoissance de quelques anciens Amis de mon Pere , & à la compagnie de ma chère Epouse. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois : le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. *Aberdeen* , le Favori & le digne Confident de Cromwel , vit mon Epouse aux Spectacles. Il conçut une furieuse passion pour elle. Il chercha les moyens de l'entre-

tenir,

tenir , & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la séduire. Elle m'en avertit. Je n'avois pas besoin d'autre garant de sa conduite , que son amour pour moi & sa sagesse. Cependant , les emportemens d'Aberdeen ayant passé toutes mesures , je jugeai à propos d'en informer particulièrement Cromwel , & de le prier d'arrêter l'insolence de son Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoissant Aberdeen pour un homme fort retenu , il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accusois ; que la délicatesse conjugale me rendoit peut-être trop facile à allarmer ; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences , ni se livrer trop légèrement à des soupçons ; qu'il m'osoit presque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux rapports , ou que je m'en laisserois imposer par ma propre jalousie. Je ne vous répète point ce que j'ai appris d'un autre , lui dis-je avec assez de feu , je vous aprens ce que j'ai vû de mes propres yeux. Aberdeen a eu l'audace de venir chez moi ; il y est venu même la nuit : j'y étois , quoiqu'il me crût absent , & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considérez , je l'aurois mis hors d'état de renouveler jamais ses insolences. Je vous conjure , ajoutai-je , de les réprimer s'il les réitére une autre fois ; ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus , & cette conversation n'eut point d'autre suite. Le soir
du

du même jour , Aberdéen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord , me dit-il , je ſçai que vous vous plaignez de moi. Peut-être vous en ai-je donné quelque ſujet. Mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je reſpecte les liens du mariage ; & je prie le Ciel de me punir , ſi j'ai eu la penſée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre Epouſe , je vous l'avoue ; c'eſt fureur ou maladie. Mais je conſens à être puni de votre main , ſi vous vous apercevez jamais que je prétende à quelque choſe de plus que le plaſir innocent de la voir. Ne me le refuſez pas , & accordez-moi votre amitié. Un compliment ſi extraordinaire m'obligea de méditer quelque tems ma répoſe. Je concevois bien , qu'un homme peut être atteint d'une paſſion violente , & conſerver aſſez de vertu pour y réſiſter : mais pouvois-je attendre raiſonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdéen , c'eſt à dire , de l'Efclave & du Satellite d'un Tyran ? La vertu n'eſt pas l'effort d'un moment : il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur , pour y produire des effets ſur leſquels on puiſſe infailliblement compter. Par quels liens Aberdéen eût-il été ſi attaché à Cromwel , ſi ce n'eût été par la reſſemblance de leurs inclinations ? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant , ne voulant point paſſer pour un mari bizarre & jaloux , je lui répoſdis honnêtement , que je ne pouvois pas m'offenſer

ser qu'on aimât mon Epouse ; mais que je le croyois assez raisonnable , pour voir à quelles bornes cette sorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut satisfait. Je fus étonné le lendemain , de recevoir sa visite. Je l'entretins encore fort civilement. Il me demanda , après quelques momens de conversation , s'il n'auroit pas l'honneur de saluer mon Epouse. Je ne m'y oposai point. Mais comme je l'avois avertie la veille de ce qui m'étoit arrivé avec lui , elle refusa de paroître , sur quelque prétexte d'indisposition. Il sortit mécontent ; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après , & de continuer plusieurs fois la même chose , quoiqu'il essuyât toujours les mêmes refus. Enfin , ce Scélérat n'ayant plus la force de se contrefaire , prit une horrible résolution , qui a causé justement sa mort , & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon Epouse aimoit les Spectacles , & y assistoit souvent. Elle y étoit allée un jour avec quelques Amies , & j'attendois son retour à l'heure ordinaire ; lorsqu'un de mes Domestiques , hors d'haleine , vint m'avertir que mon carosse avoit été arrêté dans les ruës , les traits des chevaux coupez , & sa Maîtresse enlevée par plusieurs personnes masquées , qui l'avoient renfermée aussi-tôt dans un autre carosse , & qui s'étoient enfuis avec elle. Le transport où cette nouvelle me jetta m'alloit faire sortir comme un furieux , sans délibérer ; mais au moment que je quittois ma maison pour courir dans tou-

tes les ruës de Londres , je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuse épouse à la Comédie. Elles étoient dans un carosse de louage , n'ayant pu revenir avec le mien. Le visage éploré avec lequel elles m'abordèrent , me confirma le triste rapport de mon valet : Cruelles Amies ! leur dis je d'un air perdu , rendez-moi mon Epouse ! C'est à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêtèrent, pour me dire que j'aurois bientôt de ses nouvelles ; & qu'en quelque endroit que ses Ravisseurs la pussent conduire, ils seroient infailliblement découverts. En effet , elles avoient eu assez de presence d'esprit pour ordonner à mon cocher de suivre le carosse de sa maîtresse ; ce qu'il avoit fait aisément sur ses chevaux mêmes , dont j'ai déjà dit que les traits avoient été coupés : de sorte que cette précaution que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur sûreté , servit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible consolation , puisqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maison , pour attendre le retour de mon cocher. J'étois déchiré de milles passions cruelles , & je n'avois pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avoit pu sçavoir le nom des Ravisseurs ; mais les ayant suivis à un mille de Londres , jusqu'à une maison écartée où ils étoient descendus , il avoit remarqué exactement le lieu & les environs.

environs. Je repris quelque espérance Il m'étoit aisé de juger, que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les Furies, & je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwel même. J'assemblai aussi-tôt mes Amis : nous partîmes au nombre de douze, sans compter nos Valets, tous gens de la plus haute naissance, & ennemis secrets de Cromwel & de ses partisans. Il étoit environ dix heures lorsque nous arrivâmes à la maison où mon Cocher nous conduisit. Je priai huit de mes Amis de l'environner, de sorte que rien ne pût nous échaper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, & j'entrai, moi quatrième, l'épée au poing, résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se presenta fut un Domestique, qui voulut fuir aussi-tôt qu'il nous aperçut. Je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un ton furieux, où est Aberdeen, avec Milady Axminster ? Il contrefit assez adroitement l'étonné, comme si je lui eusse parlé de quelque personne inconnue. Mais mon Cocher, qui me suivoit, m'ayant assuré qu'il le reconnoissoit, & qu'il étoit du nombre des Ravisseurs, j'e lui apuyai la pointe de l'épée sur l'estomac : Parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant, que son Maître étoit dans une chambre haute, avec mon Epouse. Je lui demandai s'ils étoient seuls. Il me dit qu'ils étoient au lit ensemble. Au lit ensemble ! m'écria-je : Ah ! chers Amis, vengez-moi. Je tombai sans connoissance, en pronon-

çant ces paroles. Mes amis, jugeant que ce n'étoit qu'un évanouissement, ordonnèrent à mon Cocher de prendre soin de moi, & ils montèrent dans la chambre où étoit le criminel Aberdéen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas ; & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un instant, malgré ses efforts. Mes amis ne le tuèrent point, voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux, car la connoissance ne tarda point à me revenir, & la fureur ne pouvoit manquer de renouveler tout-d'un-coup mes forces. Je trouvai Aberdéen, nud à genoux, qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups ; un de mes Amis me retint le bras, en me disant, que puisque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit l'interroger, avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois, m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon Epouse. Elle étoit encore au lit. Ma fureur, qui ne s'étoit pas assouvi sur Aberdéen, se tourna tout-d'un-coup sur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défioient point, & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur, malgré ses blessures, pour me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit même tomber sur le bord du lit, & d'une voix tremblante, elle m'apela son cher & cruel Epoux. Mes amis s'aprocherent, &
m'ôté-

m'ôterent mes armes. Elle continua à retenir ma main, à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarément de raison où j'étois, m'empêcha d'abord de l'entendre : mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence & sur cette mort cruelle, qu'elle souffroit, disoit-elle, volontiers, quoiqu'injustement ; ses soupirs languissans, le tendre nom d'Epoux, qu'elle répétoit mille fois, frappèrent enfin mes oreilles, & de-là ils trouvèrent bien tôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe ; je vis la malheureuse moitié de moi-même, baignée dans son sang qui ruisselloit de toutes parts ; je la vis pâle & mourante, les yeux déjà presque éteints ; & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage ! Il ne m'échapa, ni une parole, ni un soupir. Il étoit impossible, que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes Amis : Venez à elle, leur dis-je avec une aparence de froideur qui les surprit ; voyez si l'on peut lui donner quelque secours ; & hâtez-vous, s'il se peut, avant que je meure, de me faire voir clair dans ce cahos de choses horribles qui m'épouventent. Dites-moi, mes chers Amis, ajoutai-je d'une voix basse & les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat ? Ah ! s'écria ma triste Epouse, il m'y a forcé le poignard sur la gorge. Un de mes Amis dit à Aberdeen : Ouvre la bouche, perfide, fais-nous la

confession de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vûë de tant d'armes & sa mort prochaine épouventoit, répondit en tremblant, qu'il demandoit pardon de son crime au Ciel, à moi & à mon Epouse, qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la faire consentir à ses criminels desirs ; mais qu'il mériteroit peut-être ma compassion, si je voulois considérer qu'il étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une passion sans bornes, & qu'il avoit suivi le conseil de Cromwel. Toute l'Assemblée fremit à ce nom. Les Amis que j'avois prié de demeurer dehors, étoient entrez lorsqu'ils avoient vû que nous ne trouvions point de résistance, & s'étant contentez d'arrêter quelques Domestiques d'Aberdeen qu'ils firent garder par les nôtres, ils étoient montez avec nous ; de sorte qu'étant tous presens lorsqu'il prononça le nom de Cromwel, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage sur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injustices, des violences, des iniquitez sans nombre : j'en laisse le recit, qui n'a point de rapport à mon Histoire. Pour ce qui regarde mon Epouse, il nous répéta, qu'il n'eut jamais pensé à se procurer ses faveurs par la violence, s'il n'y eût été sollicité par Cromwel ; que ce Tyran, en lui donnant ce conseil, l'avoit assuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même : mais qu'outre la corruption de son cœur, il avoit eu deux raisons de lui
inspirer

inspirer un dessein si funeste à mon honneur ; qu'il avoit été choqué , à mon retour de la Floride , de me voir fuir sa présence , & refuser de grossir le nombre de ses Flâteurs ; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis , de la fermeté avec laquelle je lui avois porté mes plaintes au sujet de mon Epouse ; & que , me soupçonnant de le mépriser , il avoit saisi cette occasion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes Amis eurent tiré d'Aberdeen une ample confession des crimes de son Maître & des siens , ils me demandèrent de quelle manière je jugeois à propos qu'ils disposassent de lui. Hélas ! leur dis-je , je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir ? Suis-je moins coupable que lui ? Il a deshonorié mon Epouse ; & moi , je l'ai massacré cruellement. Nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler , en me représentant , qu'après le funeste accident que mon Epouse avoit essuyé , je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui puisse m'arriver : que je devois remercier le Ciel de m'avoir fait connoître son innocence ; & trouver moins dure une séparation , à laquelle il falloit désormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer , mais qu'il me seroit infiniment plus difficile à supporter , si ce cher objet de ma douleur & de mon amour , ne m'étoit point enlevé par la mort.

Oüi, leur répondis-je, vous m'apprenez de quelle manière je dois considérer mon malheur ; mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister. Le plus utile de vos secours seroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes : j'aurai bien-tôt trouvé le seul remède qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir ; & s'apercevant que la vûë d'Aberdeen ne faisoit que l'entretenir, ils conférèrent ensemble de quelle manière ils se déferoient de lui. Nul d'entr'eux ne voulut se charger de la commission de le tuer ainsi de sang froid. Ils agitèrent, s'il n'étoit pas mieux de le réserver à périr publiquement par la main d'un bourreau : mais craignant que la faveur de Cromwel ne le dérobat au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire descendre dans la Cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur présence par nos Domestiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les playes de mon Epouse ; mais la connoissance qu'elle avoit perduë avec la meilleure partie de son sang, ne lui étoit pas encore revenuë. Je la croyois morte. J'étois résolu de mourir aussi ; je songeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurez à m'observer pendant que les autres punissoient Aberdeen. Cependant en rapelant toutes les circonstances de mon malheur, il me vint à l'esprit, que je n'étois vengé qu'à demi par la mort
d'Aber-

d'Aberdéen , puisque Cromwel n'avoit pas eu moins de part que lui à son crime. Je m'attachai avidement à cette pensée, & je formai aussi-tôt le dessein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conserver, à la punition de ce Tyran. Je rendrai service à ma patrie, disois-je, en la délivrant d'un monstre qui l'opprime ; je vengerai mon honneur, la mort de mon Roi, & celle de mon Epouse. Ma querelle va devenir celle de toute l'Angleterre. Je suis sûr de l'applaudissement de tous les gens de bien ; & si je péris dans mon entreprise , j'y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propose aujourd'hui de prolonger que dans cette espérance. Cette résolution, que je m'engageai à exécuter par mille sermens, produisit en un moment dans mon esprit une tranquillité qui surprit mes Amis. Ils me demandèrent envain la cause de ce changement. Je ne voulois pas leur confier mon dessein, non-seulement parce que j'appréhendois qu'ils ne le combattissent ; mais par une espèce de jalousie qui me faisoit souhaiter de ne partager avec personne la gloire & le péril d'une si grande entreprise.

L'exécution d'Aberdéen étant finie, nous pensâmes à quitter le lieu impur où nous étions, & à faire transporter le corps de mon Epouse. Tous mes Amis étoient persuadés, comme moi, qu'elle étoit sans vie. Cependant, en continuant à lui donner quelques soins sur un reste de chaleur qu'elle conservoit encore, on s'aperçut qu'elle res-

piroit foiblement. On redoubla les secours, & peu-à-peu elle reprit assez de force pour ouvrir les yeux, & pour jeter ses regards autour d'elle. Je voulus m'approcher de son lit, on m'en empêcha ; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence ; la fureur ne m'avoit pas plus ému, que ne faisoient alors l'amour, la douleur & la pitié. Chère & malheureuse Épouse, m'écriai-je, tu respire donc encore ! tu retourne à la vie, pour sentir toute l'horreur de ton misérable sort ! O Ciel qui me la rends, quel nom dois-je donner au présent que tu me fais ? Mes Amis tinrent conseil sur ce nouvel événement, qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être transportée à Londres, & de souffrir le mouvement d'un carosse. Heureusement, nous n'étions qu'à deux pas de la rivière. Il vint en pensée à Mylord *Terwil*, qui étoit un de nos Associez, de la mener par eau à Kingston, où il avoit une maison. On trouve facilement des bateaux sur le bord de la Tamise. Il envoya sur le champ deux de nos Domestiques en préparer un, & ne voulant point s'exposer à l'indiscrétion d'un Bâtelier, il entreprit de servir lui-même de Rameur, avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces généreux Amis transportèrent mon Épouse dans leurs bras jusqu'à la rivière. Trois d'entr'eux se joignirent à Mylord *Terwil*, pour la conduire à Kingston. Je les laissai partir, étant dans le dessein de retourner à Londres, pour en faire sortir ma Fille
avant

avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison d'Aberdéen , avec le reste de mes Amis , & nous examinâmes ensemble quelles pourroient être les suites de cette funeste aventure. Il est certain que sous un gouvernement juste , nous n'aurions rien eu à appréhender. L'action d'Aberdéen étoit un de ces crimes , dont la punition appartient de droit naturel à la personne offensée. Mais ce n'étoit point sur les principes de l'équité qu'il falloit juger de la conduite de Cromwel. Il aimoit passionnément Aberdéen ; il avoit eu part au dessein de son entreprise ; ç'en étoit trop pour nous laisser lieu de douter qu'il ne cherchât à venger sa mort , & que son hypocrisie n'eût encore l'adresse de donner une couleur de justice à son ressentiment. J'aurois été au desespoir que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leurs secours , eussent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important service. Seroit-il impossible , leur dis-je , de tenir l'aventure cachée ? Cette maison est écartée. Il est aisé de voir qu'Aberdéen l'avoit louée exprès pour accomplir son damnable dessein. Nous n'avons été aperçus de personne. On apprendra sa mort , à la vérité ; mais qui sçaura de quelle manière & par les mains de qui elle est arrivée ? Je serai le seul , du moins , que Cromwel aura lieu de soupçonner ; & ce n'est pas pour moi que j'appréhende sa haine & sa vengeance. Ma seule inquiétude est pour vous , mes chers Amis, qui vous êtes exposez si généreusement

pour mes intérêts. Ils me remercièrent de cette attention ; & quoiqu'ils fussent disposez à me continuer leurs services avec le même zèle , ils aprouvèrent les mesures que je voulois prendre pour leur sûreté. La difficulté du secret n'étoit pas insurmontable. Ils étoient assez assurez de leurs Valets : le seul embarras venoit de ceux d'Aberdeen , que rien ne feroit sans doute capable d'engager au silence. Nous les tenions renfermez dans une même chambre. Ils étoient quatre , les mêmes qui avoient servi à l'enlèvement de mon Epouse , & au crime de leur Maître. Ils sont coupables , dit un de mes Amis ; il n'y a pas de País au monde où leur crime ne mérite la mort ; quelle injustice commettrions-nous en les punissant nous-mêmes ? C'est rendre service au Genre humain que de purger la terre de quatre scélérats. Quelque cruelle que cette résolution me parut d'abord , je l'aprouvai , parce qu'elle me sembla nécessaire à la sûreté de mes Amis. Ces quatre malheureux eurent le même sort de leur Maître. Nous fîmes ouvrir par nos valets une large fosse , où les cinq corps furent renfermez ; & ayant fait laver jusqu'aux moindres traces de leur sang , nous fermâmes soigneusement toutes les portes de la maison , & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir aussi-tôt ma Fille pour se rendre à Kingston , sous la conduite d'un Domestique fidèle. J'y envoyai avec elle mon argent , & tout ce que j'avois de plus précieux.

Pour

Pour moi , qui roulois dans ma tête des des-
 feins d'une haute importance , je demeurai
 à Londres , & feignant d'en partir le matin
 pour la campagne , je me contentai de
 changer de maison , pour être à couvert de
 toutes les poursuites auxquelles je m'atten-
 dois. Je passai les premiers jours à m'informer
 de l'effet que la disparition d'Aberdeen avoit
 produit. Cromwel fut peut-être le seul qui
 soupçonna la vérité de son aventure ; mais
 par une politique que je n'avois pas pré-
 vûë , il déguisa ses soupçons & ses sentimens.
 Il feignit d'être persuadé avec le Public ,
 que son Favori étoit sorti secrettement du
 Royaume , ou qu'il avoit été assassiné par
 quelque ennemi caché. Je scus néanmoins ,
 qu'il avoit fait interroger sous-main mes Do-
 mestiques , & qu'il n'avoit rien épargné pour
 découvrir ce que mon Epouse étoit devenue.
 Huit jours s'écoulèrent , pendant lesquels je
 ne vis personne de connoissance. La mort
 du Tyran étoit résoluë dans mon cœur. Je
 ne m'occupois que des moyens d'assurer
 mes coups. L'accès de sa maison n'étoit pas
 facile. Il avoit changé entièrement de con-
 duite depuis quelque-tems. Au lieu de cet
 air populaire , qu'il avoit affecté pendant
 les premières années de sa domination , il
 étoit devenu sombre , farouche , & presque
 inaccessible. Il se défioit de ses propres Gar-
 des. Sa lâche timidité alloit si loin , qu'il se
 faisoit raser le visage par ses enfans , n'osant
 confier sa tête entre les mains d'un Barbier.
 Je me souvenois de la peine que j'avois eue

à obtenir de lui une Audience secrète , lorsque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdeen ; & j'étois persuadé que me soupçonant d'être l'Auteur de sa mort , il ne me permettroit jamais de l'aprocher. Ce n'étoit donc point par les moyens ordinaires que je pouvois m'ouvrir une voye jusqu'à lui. J'appris qu'il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor. Je m'y rendis aussi tôt , dans l'espérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres , l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un Valet fidèle & résolu , à qui j'avois confié mon dessein , & qui étoit disposé , pour me servir , à s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets , que je ne pus exécuter , parce que ce Tyran soupçonneux étoit l'inconstance même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit , lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projeté le matin ; dans la vûë apparemment , de rompre les mesures qu'il s'imaginoit avec raison qu'on prenoit contre sa vie. Cependant j'appris , un jour , qu'il étoit à la chasse dans le Parc du Château. Je montai à cheval aussi tôt , armé de deux pistolets , & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des Chasseurs ; & voltigeant continuellement sur les côtes , j'observai le moment qu'il entra seul une longue route d'arbres pour cou-

per

per un Cerf que les Piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant sa route. Il montoit un excellent Coureur, sur une selle nuë & sans arçons, telle que l'usage est d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes; de sorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie. Mais dans ce moment que j'avois tant souhaité, je n'avois pas prévu que ma générosité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de sang froid un ennemi qui étoit hors d'état de se défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant, le pistolet à la main. Il comprit que j'en voulois à sa vie, & sa lâcheté le rendit tout d'un coup pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où sont tes armes? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme sans défense. Tien donc, repris-je en lui présentant un de mes pistolets; défens-toi maintenant, & ôte-moi la vie, si tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. J'e piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas; mais ayant piqué le sien au même instant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laissa tomber en courant le pistolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur; je lui lâchai mon coup en le poursuivant. Il dut son salut à mon transport, qui m'empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques-uns des Chasseurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de
là

la forêt , & j'eus assez de bonheur pour m'éloigner considérablement avant que les Gardes eussent reçu ordre de me poursuivre.

Le desespoir que me causa ce malheureux succès m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même , si le souvenir de mon Epouse & de ma Fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quitté , j'avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles , par le soin de Mylord Terwil. Il m'avoit marqué , que les blessures de mon Epouse n'avoient point été jugées mortelles ; mais que la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu , faisoit desespérer au Chirurgien qu'elle pût jamais se remettre , que l'excès de la tristesse arrêtoit d'ailleurs l'effet des remèdes ; & qu'elle me prioit de venir du moins recevoir ses derniers sours , puisque mon absence longue & affectée lui faisoit trop croire que je la chargeois du crime de sa mauvaise fortune , & que je n'avois plus pour elle que les sentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit rouché vivement ; car le Ciel m'est témoin , que loin que ma tendresse pour elle eût souffert quelque diminution , jamais cette vertueuse Epouse ne m'avoit été plus chère que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdeen étoit à mes yeux comme un mystère d'horreur , sur lequel je n'osois arrêter la vûe ; mais je l'avois incessamment sur l'innocence de cette chère moitié de moi-même. Je me representois
ses

ses cris , ses pleurs , toutes ses résistances contre un Ravisseur infâme , qui ne lui laissoit que la mort à choisir. Et moi , dans un transport barbare , j'avois puni sur elle le crime d'un autre. Quelle récompense pour ses combats & pour sa vertu ! Non , disois je , je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proie d'un perfide Adultère ; mais il n'a pu ni les diminuer , ni les corrompre. Quel seroit le malheur d'une femme vertueuse , si l'opinion de son honneur dépendoit de la violence d'un brutal , qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infâmie ? Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs , & les crimes. Un Mari raisonnable ne punira jamais dans une Femme , que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc si peu refroidi à l'égard de mon Epouse , qu'il falloit que ma haine pour Cromwel fût au dernier excès , pour avoir pu balancer si long-tems l'impatience que j'avois de la revoir ; ou plutôt la haine même que je portois à ce Tyran n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle , puisque je n'avois pas de plus pressant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingston , en quittant le Parc de Windsor , & je fis toute cette route à bride abattuë. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwill qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwel ne manquant plus de prétexte , je ne doutois point qu'il
ne

ne me fit chercher avec la dernière rigueur ; & je m'attendois aux plus cruels effets de sa barbarie , si j'avois le malheur de tomber vif entre ses mains. Mylord Terwil aprit effectivement dès le lendemain , par des Lettres de Londres , que le Tyran y étoit retourné un moment après son aventure ; que son effroi étoit si visible , que ses Amis mêmes rioient de sa lâcheté ; qu'il avoit envoyé de tous côtez des ordres pour m'arrêter ; & qu'il s'étoit déjà expliqué sur le genre de mon supplice.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai à Kingston ; de sorte qu'il ne me fût point difficile de traverser la Ville & le Pont , sans courir risque d'être reconnu. J'entrai sans bruit chez Terwil , & l'ayant rencontré heureusement lui-même , je lui apris en deux mots de quelle nécessité il étoit que je demeurasse caché , même à ses Domestiques. Il me conduisit à l'appartement de mon Epouse. L'effet que ma présence produisit sur elle fut si touchant , que ce souvenir me causa encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois , s'écria-t-elle en mouillant son visage de larmes ! Non , il ne me hait pas , puisqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas ! pourquoi me haïriez-vous , reprit-elle en s'adressant à moi ? J'avois sans doute offensé le Ciel qui m'a traitée si cruellement : mais vous que j'ai toujours aimé plus que moi-même , vous le maître de mon cœur & mon cher Epoux , par où ai-je mérité votre haine ?

Je

Je fens la mort qui s'approche , ajouta-t'elle , & je ne demande point au Ciel qu'il la diffère : mais s'il faut mourir sans être aimée de vous , il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie ; car ce n'est point par un horrible desespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénétré , que Mylord Terwil , qui étoit à côté de moi auprès de son lit , & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens , ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur ! Qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens ! Je me jettai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois le mieux ; penchant la tête sur ce lit de douleurs , je m'enfonçai pendant quelque-tems dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai ; mais ce fut pour gémir à haute voix , avec aussi peu de ménagement que j'avois fait en secret. Dieu terrible ! m'écriai-je , comment conserver du respect pour tes volontez , lorsqu'on n'en aperçoit pas la justice , & qu'on en éprouve des effets si sanglans , & si funestes ! J'ajoutai mille choses avec la même violence : mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu-à-peu ce transport , mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon Epouse , tantôt gémissant de son sort & du mien , tantôt

tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer long-tems à Kingston, où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut en vain que Mylord Terwill m'en pressa, par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette Province. Quoique je ne pensasse point encore à choisir ma retraite dans cette Caverne, je sçavois que la situation de mes propres Terres, qui renferment quantité de montagnes desertes, pourroit m'offrir plus d'un asyle. Je m'y rendis, pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la nuit, & j'évitai ici la vûë de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une Paroisse qui m'appartient, homme d'honneur & de bon sens, dont les conseils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaste & obscure solitude, & qui m'inspira l'envie d'en faire mon séjour. Il la connoissoit moins pour y avoir pénétré lui-même, que par tradition. Nous vînmes ensemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes, & faits, comme il semble, exprès par la nature pour servir de dernière ressource à un misérable, que je me déterminai tout-d'un-coup à en prendre un pour demeure. Le Curé se chargea du soin de le faire préparer secrettement, tandis que je retour-

neroïs.

nerois à Kingston pour aller prendre mon Epouse & ma Fille que je voulois avoir avec moi dans ma solitude. Je priai le Curé de rendre habitables deux de ces Grottes ; l'une où je vous ai conduit d'abord ; & l'autre plus enfoncée, où vous avez vû mon Epouse & ma Fille. C'est une double sûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la première, comme une espèce d'avant-garde d'où je veille à la conservation de ce que j'ai de plus cher. Le zèle du Curé fit achever l'ouvrage en peu de jours ; de sorte qu'étant arrivé avec ma petite famille, que je fis transporter dans une litière, en observant toujours de ne marcher que pendant la nuit, je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vû jusqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fidèles Amis, qui sont venus exprès de Londres avec Mylord Terwill pour m'apporter quelques rafraîchissemens, & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous sommes servis par deux Domestiques affectionnez, une Femme qui est sans cesse auprès de mon Epouse & de ma Fille, & un Valet qui habite la même Grotte que moi, & qui en sort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les provisions qui nous sont nécessaires. Nos occupations sont telles que vous pouvez vous imaginer, tristes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vû mon Epouse. Elle ne scauroit retrouver ses forces. Les principes de sa vie
ont

ont été altérez par ses blessures, & par l'épuisement de son sang. Elle est sans cesse pâle & languissante. Sa tristesse acheve de la consumer. Je n'espère plus de la conserver long-tems. Ma Fille croît parmi les larmes & les soupirs continuels de sa Mere. Cette pauvre enfant, à qui sa naissance, & s'il est permis à un Pere de le dire, mille qualitez aimables promettoient une condition si heureuse, se trouve réduite, presque en commençant de vivre, à souffrir toutes les rigueurs d'une infortune consommée. Pour moi qui réunis sans cesse à mes propres douleurs celles de deux personnes si chères, je n'entreprends point de vous expliquer la nature de mes sentimens, ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoît; il sçait quelle en sera la durée; & il a pris soin sans doute, d'y proportionner son secours & mes forces, puisque j'ai été capable de les supporter si long tems. Je vous avouërai néanmoins, que je ne suis pas toujours aussi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai senti mille fois des mouvemens qui aprochoient du dernier desespoir, & auxquels il n'y a qu'un pouvoir supérieur qui m'ait fait résister. Je lis beaucoup: la lecture adoucit ce qu'il y a souvent de trop furieux dans mes agitations; elle les change en une mélancolie douce, qui me fait aimer la solitude. Dans ces momens, si je mets le pied hors de la Caverne, tous les objets que je découvre me paroissent sombres & obscurs. Il semble que ma tristesse se répande sur la nature

ture

ture entière, & que tout ce qui m'environne s'afflige & s'attendrifle en ma faveur. Cette vûë me jette dans des considérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j'en parcours toutes les vastes retraites, je trace mes malheurs sur les plus durs rochers, & j'arrose les caractères de mes larmes. Il est surprenant, qu'ayant demeuré si long-tems dans le même lieu, vous n'ayez point encore aperçu quelques-uns de ces tristes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi ; ma douleur semble se décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon Epouse, je la console ; j'instruis ma Fille, je lui souhaite toutes les vertus de sa Mere, avec un meilleur sort. Tel a été l'emploi d'une demie année, que j'ai passé dans ce désert. Si votre rencontre, ajoûta Mylord Axminster, m'a causé d'abord de la surprise, & même quelque frayeur, je la regarde à present comme un nouvel effet de la protection du Ciel, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu'il m'accorde la consolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce Seigneur de l'opinion avantageuse qu'il s'étoit formée de moi ; & je l'assurai que je m'efforcerois de la soutenir. De la droiture & de la probité, lui dis-je, vous en trouverez une source inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand monde, ne se contente point de mes manières simples, & peut-être

être un peu grossières. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j'ai entendu dire mille fois à ma Mere, & j'ai lû dans les meilleurs Auteurs, que rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête homme, parce qu'il sçait prendre toutes les apparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les sentimens. Je suis bien éloigné, ajoutai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais si vous souhaitez que nous devenions Amis, il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit; & que je devois juger aisément par le retour de franchise avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que non-seulement il avoit reconnu la mienne; mais que c'étoit la seule raison qui lui fit desirer mon amitié. Vous êtes donc tel, repris-je, que j'ai prié le Ciel de m'accorder un Ami: qu'il en soit loué! mon cœur me l'a bien fait sentir, au premier moment que je vous ai vû. Je vous promets à mon tour que vous me trouverez toujours sincère & fidèle à vous aimer, & que j'employerai volontiers ma vie même pour vous rendre service. Il ne put s'empêcher de sourire, du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ses paroles, & m'ayant embrassé tendrement, il m'assura que j'étois tel aussi qu'il desiroit, pour me regarder & me chérir comme un Frere; que notre captivité devant finir apparemment dans le même tems, puisqu'elle avoit la même cause, il vouloit que j'attachasse ma
fortune

fortune à la sienne ; & qu'il s'engageoit à m'aimer , & à me rendre ses services avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'empire du monde m'auroit moins flaté, que le bien que je crus avoir acquis par cette assurance. Ma joye fut visible & si naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les amères douleurs du Vicomte d'Axminster. Il me témoigna lui-même, qu'il sentoît du changement dans son cœur, & qu'il le devoit à cette cause. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette première ardeur d'estime & d'amitié mutuelle, par la satisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les sciences, & par celle qu'il sentit de son côté en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoissances dans lesquelles je ne fusse plus versé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeunesse. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations sérieuses avoient formé de bonne-heure les traits de mon visage. Il fut surpris d'apprendre que je n'avois pas plus de seize ans ; & il eut la complaisance de me dire, que j'étois peut-être un exemple unique de tant de sagesse & de maturité d'esprit à cet âge.

La nuit aprochant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la Caverne qui répondoit à ma demeure. Il me proposa de demeurer avec lui jusqu'au lendemain : mais la crainte de causer trop d'inquiétude à James, qui devoit être surpris d'une absence de deux jours, me

fit insister à retourner le soir même. Le Vicomte ne sçavoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite Vallée de Madame Riding : cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la Caverne , il lui vint à l'esprit de me demander , si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable , jusqu'où il lui seroit peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la Rivière : il n'avoit jamais pénétré jusques-là. Je me rapelai l'inscription que j'avois vuë sur le roc , & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler , lorsqu'il m'en avoit touché quelque chose dans sa narration. Je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu'à ce lieu , l'ayant assuré que de là je me rendois facilement à ma chambre , il s'offrit à m'y conduire sur le champ.

Il apela son Valet , que je n'avois pas encore vû , & lui ayant donné ordre d'allumer un gros flambeau & de marcher devant nous , nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demie heure , le lieu de l'inscription. Le Vicomte m'en fit apercevoir plusieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes ; je le pressai de retourner aussitôt que je commençai à me reconnoître ; il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je le priai , lorsque nous en aprochâmes , de permettre que je marchasse quelques pas au-devant lui , pour m'assurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement

gement pendant mon absence. La porte étoit fermée, quoique je l'eusse laissée ouverte. Je jugeai que c'étoit James, qui avoit eu ce soin. Mais je fus surpris, étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que c'étoit Madame Riding qui querelloit James de sa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faisoit qu'arriver de Londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoître que j'étois si proche d'elle, sans avoir prévenu Mylord Axminster. Je retournai vers lui; il marqua de l'inquiétude, en aprenant qu'il alloit paroître devant des personnes qu'il ne connoissoit point. Cependant lorsque je lui eus expliqué le caractère de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma sûreté, il consentit à la voir. Nous frapâmes à la porte. Elle fut au comble de la joye, en m'apercevant. Je lui racontai mon aventure, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminster qui m'avoit sauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque chose encore de plus précieux, en me promettant son amitié. Elle fut extrêmement surprise de trouver une personne de ce rang dans un si triste état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à se cacher; mais elle étoit persuadée, avec Cromwel & le reste du Royaume, qu'il étoit passé dans les Pais voisins. Cette généreuse Dame lui donna des marques si

naturelles de respect & de compassion pour sa mauvaise fortune , qu'elle s'attira tout-d'un-coup sa confiance. Il m'embrassa la larme à l'œil , en me disant , qu'il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie , puisqu'avec mon amitié , il acquéroit celle d'une Dame si aimable & d'un si excellent naturel. Il ne fit point difficulté de lui apprendre qu'il avoit , comme moi , son asyle dans la Caverne ; il lui parla même de son Epouse & de sa Fille ; & il la pria , si elle croyoit le pouvoir secrettement d'aller quelquefois consoler , par sa presence & son entretien , deux infortunées qui n'avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement , en aprenant que Mylord Axminster , son Epouse , & sa Fille , demouroient depuis six mois dans cet horrible séjour. Quoique ce Seigneur eût des Terres considérables à une distance médiocre de la sienne , elle ne l'avoit jamais vû , parce qu'il faisoit sa demeure ordinaire à Londres. Mais sa générosité , qui la rendoit l'amie de tous les malheureux , lui fit bien-tôt prendre un sensible intérêt à la mauvaise fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir son Epouse & sa Fille , & elle lui demanda cette satisfaction dès le même soir. Il le pria de remettre sa visite à la nuit suivante , ayant dessein de les prévenir sur cette entrevüë. Pour moi , qui devois vivre désormais familièrement avec lui , je l'aurois prié de consentir que j'accompa-

gnasse

gnasse son retour , si Madame Riding n'eût souhaité de m'entretenir en particulier , & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminster nous quitta.

Lorsque je fus seul avec cette Dame , nous commençâmes un de ces entretiens ou l'esprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vuë , depuis la mort de ma Mere : des affaires pressantes l'avoient retenuë à Londres. C'étoit la première fois qu'elle venoit au tombeau de sa chère Amie , pour lui rendre les derniers devoirs de l'estime & de l'amitié. Il étoit , comme j'ai dit , au milieu de ma chambre ; James le lui avoit déjà montré. Elle m'en fit aprocher , en me prenant par la main : C'est donc ici , me dit-elle , que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuse Mere. C'est ici que la constance , la droiture , la bonté , toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame sont enlévelies avec cette chère personne. La Terre n'y dévroit plus produire que des fleurs , & exhaler des vapeurs agréables Ciel ! continua-t'elle en y levant les yeux , tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la Vertu , puisque tu prens si peu de soin d'elle ici bas ! comment pourrions nous expliquer autrement ta Justice ? Son partage sans doute est dans une vie plus heureuse : c'est dans ton sein que tu la couronne ; c'est dans cette source de gloire & de félicité , que ma chère Amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos , après avoir été si long-tems l'objet de

la malignité des hommes , & le jouet de tes ennemis & des siens. Que son bonheur soit donc à présent le soin de ton amour , & l'ouvrage de ta puissance ! Et vous , ajouta-t'elle en s'adressant à moi , vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carrière d'infortunes encore plus longue , quels vœux mon amitié doit elle faire pour vous ? Vous souhaiterai-je des prospérités , que l'exemple & les instructions de votre Mere vous ont appris à mépriser ? J'entrerois mal dans ses vues & dans vos sentimens. Quelque sort que le Ciel vous destine , puissiez-vous être aussi vertueux qu'elle. Voilà le souhait de mon affection.

Après cette effusion de tendresse & de zèle , Madame Riding s'assit pour m'entretenir d'une manière plus paisible. Elle me dit que quoique le principal de ses souhaits fût de me voir suivre fidèlement les leçons de ma Mere , elle n'étoit pas d'avis que je dusse absolument négliger le soin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite , il falloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l'avenir , que la prudence , à la vérité , ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon Pere ; quoique le danger , ajouta-t'elle , fût moins grand depuis que j'étois seul , qu'il ne l'étoit lorsque j'avois la compagnie de ma Mere : mais qu'il y avoit d'autres voyes que celle de la solitude , pour me mettre en sûreté ; & qu'elle en connoissoit une , à laquelle elle me conseilloit de m'arrêter , que c'étoit de

de sortir du Royaume , pour aller joindre le Roi Charles II. notre légitime Maître , & pour m'attacher à son service ; qu'en prenant les armes à sa suite , & en employant mon bras pour sa querelle , j'aurois un moyen autorisé par le Ciel , de me venger des cruautés de mon Pere ; que les Anglois ouvrieroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'usurpation finiroit tôt ou tard , par le renuement , ou du moins par la mort de Cromwel ; que ce seroit alors pour moi un avantage infini , de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoissance de mon Roi , & le mérite d'avoir embrassé sa cause ; qu'elle se chargeoit de la dépense de mon équipage , & qu'elle me mettroit en état de paroître à sa suite avec honneur ; qu'il étoit nécessaire de me déterminer promptement , parce qu'on parloit d'une paix générale entre toutes les Puissances de l'Europe , & qu'il lui sembloit à propos que je pussé faire l'offre de mes services au Roi , avant la conclusion de la Guerre : que si j'entrois dans ses vuës , elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ , qu'il dépendroit de moi de quitter le Royaume avant la fin de la semaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette proposition. Je la trouvai même effrayante. Ce passage si prompt , de la solitude où j'étois accoutumé de vivre , à la vie d'un homme de guerre & d'un Courtisan , me fit naître des idées si nouvelles , qu'elles me causèrent une espèce de tremblement. Je ne

cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis , lui dis-je , vous avouer la vérité sans honte , puisque vous sçavez de quelle manière j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel personnage ferai-je dans une Armée ou à la Cour , dont j'ignore les manières & les usages ? Ce n'est pas que je croye manquer de courage & de résolution ; mais je sens que la façon dont j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La conversation , ajoutai-je , que j'ai eu aujourd'hui avec Mylord Axminster , m'a fait apercevoir bien du ridicule dans mes manières , par l'extrême différence que j'ai remarqué dans les siennes. Madame Riding se mit à rire. Elle me répondit , qu'il me manquoit , à la vérité , quelque chose du côté de la politesse ; mais qu'un peu d'usage serviroit à me former plus promptement que je n'espérois. Je ne pus néanmoins lui promettre de suivre son projet , sans avoir pris quelque tems pour y réfléchir. Je m'occupai de cette pensée pendant toute la nuit. Mylord Axminster revint à ma Grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de résolution. Sa présence me fit plaisir. Je lui découvris mon embarras , & je le priai naturellement de me dire ce qu'il pensoit de mes qualitez personnelles , & de mes dispositions pour le monde. Il trouva cette question plaisante. Cependant après avoir souïri modestement de ma simplicité : Je vous tromperois , me dit-il , si je

VOUS.

vous assurois qu'il ne vous manque rien pour paroître avec distinction dans un certain monde. Les vertus dont vous avez fait votre étude , sont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les possèdent pas. Ceux mêmes qui les estiment , ne les aiment point trop farouches & trop austères. Il faut qu'elles sçachent se prêter un peu à la foiblesse & à la corruption des hommes. Dans le fond , vous êtes d'un caractère doux & humain , ajouta-t'il ; je vous ai déjà assez vû pour le reconnoître : mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes , en les regardant pour la plûpart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur , pour y servir seulement de règle & de motif à la prudence des actions. Il me donna pour exemple , la manière dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord , continua-t'il , une défiance & une crainte , qui avoient quelque chose d'offensant ; & passant tout-d'un-coup à l'extrémité oposée, vous vous êtes livré sans réserve , sur la simple assurance que je vous ai donné de ma franchise. Voilà , tout à la fois , deux excès. Le premier auroit pû déplaire à tout autre qu'à moi , & vous attirer une réponse fâcheuse ; le second vous faisoit exposer votre propre vie , en découvrant trop facilement votre secret : un perfide auroit pû se servir de cette facilité pour vous tromper.

Pour moi qui joins quelque expérience à ma sincérité , j'ai reconnu tout-d'un coup le fond de vos principes , & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance , sur-tout après avoir entendu le recit de vos malheurs & de ceux de votre Merc. Mais ce que j'ai fait avec discernement , vous l'aviez fait avec un peu d'imprudencce & de témérité. J'em brassai ce cher Ami avec ardeur , & je le remerciai d'un conseil dont je sentoiss l'importance. De combien d'autres avis , lui dis je , n'aurois je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes ? Cependant , Madame Riding veut me faire partir pour aller à la Cour du Roi Charles. Je lui rapportai là dessus le discours & la proposition de cette Dame. Il en fut surpris. La vérité étoit qu'elle en avoit cru trop légèrement son zèle. Elle en convint elle-même le soir , lorsque le Vicomte s'en expliqua avec elle , à ma prière. En effet je me suis étonné mille fois depuis , en rapellant quelle étoit alors ma naïveté , & je puis dire la grossièreté de mes manières , que cette Dame qui avoit d'ailleurs autant de politesse & d'esprit que de bonté , eût pû former sur moi des desseins que j'étois si peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma Mere , qui avoit été élevée à la Cour , & à laquelle il ne manquoit sans doute aucune des qualitez qui rendent une femme aimable , puisqu'elle avoit mérité la tendresse d'un
grand

grand Roi , eût pû négliger jusqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude , lui faisoit regarder tout ce qui n'y avoit point de rapport , avec indifférence. Elle s'étoit promis aparemment que l'âge & les occasions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas nécessaire à mon enfance. Toute son attention étoit à m'inspirer de solides principes de vertu , & des règles constantes de raison & de sagesse. On verra dans le cours de mon Histoire qu'elle ne perdit point absolument ses peines ; du moins si l'on s'en raporte au témoignage d'un puissant Roi , qui m'a honoré dans la suite du glorieux nom de Philosophe.

Mylord Axminster m'ayant ainsi confirmé en véritable Ami dans la défiance que j'avois de moi-même ; je le conjurai de me continuer ses bontez ; & de prendre occasion de toutes mes fautes pour m'instruire par ses conseils. Je suis trompé , lui dis je , si je n'ai le fond des sentimens tel qu'il convient à un honnête homme. J'avois besoin seulement d'un Ami , qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manières extérieures , j'aurai une méthode sûre pour les former ; c'est de les régler sur les vôtres. Il me promit tous ses soins. Je lui proposai , pour me faciliter le plaisir de le voir continuellement , de souffrir que j'abandonnasse ma Grotte , & que je fisse transporter mon lit dans la sienne. Il parut y consentir avec joye. Le changement

s'exécuta l'après-midi du même jour , aussitôt que James m'eut apporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal , que je le priai de partager avec moi ; & nous attendîmes ensuite Madame Riding , qui nous avoit promis de revenir à la Cave.

Elle vint au milieu de la nuit ; c'étoit une précaution qu'elle prenoit toujours , pour éviter les soupçons de ses Domestiques. Nous nous mêmes en chemin vers le quartier de Milady Axminster. En allant , je renouvelai la conversation que j'avois eu la veille avec elle , & je priai le Vicomte de lui expliquer ce qu'il pensoit de sa proposition. Il le fit librement. Elle confessa , qu'elle n'avoit point assez considéré les raisons qui devoient m'arrêter ; & elle admira la bonté de Mylord Axminster , qui se rabaissoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet Ami généreux , voulant m'être utile de toutes manières , lui demanda si elle pouvoit nous procurer un cheval , des fleurets , & divers autres instrumens d'éducation , dont il vouloit m'apprendre l'usage. Elle lui promit ce qu'il desiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après ; de sorte que dans la plus deserte & la plus horrible de toutes les solitudes , je trouvai par la générosité de ce Seigneur , des exemples & des leçons , qui égaloient ce que j'aurois pu espérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Milady. Elle étoit prevenuë sur notre arrivée , & sur

sur le caractère de Madame Riding. Les cérémonies furent courtes. La confiance & l'amitié naissent tout d'un coup, entre les cœurs qui se ressemblent par la bonté. Milady étoit dans sa langueur ordinaire. Si la conversation fut tendre & affectueuse, elle fut triste. Mylord n'étoit point capable de conserver sa fermeté auprès de sa chère Epouse; & nous ne l'étions pas non plus de le voir si affligé, sans prendre une vive part à sa douleur. Il tira Madame Riding à l'écart; & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'esprit & d'expérience, il lui demanda ce qu'elle pensoit de la santé de son Epouse. Elle lui répondit avec ingénuité, qu'elle auguroit mal de son extrême affoiblissement; & que, sans connoître la cause de sa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajoûta, qu'une demeure plus commode, ou du moins un air plus sain, pourroit contribuer à la rétablir; & elle lui offrit sa maison pour elle, en le pressant avec beaucoup d'instances de l'accepter. Il ne paroissoit point éloigné de cette offre. Ce n'eût point été une chose difficile, d'y faire transporter Milady dans un carosse, & de feindre que c'étoit une Amie de Madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit question que d'y faire consentir cette Dame affligée, qui étoit trop idolâtre de son Epoux pour l'abandonner un moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas: il appréhendoit même de lui causer quelque chagrin, par une telle proposition. Cependant, il la lui fit. Mais, qu'il

qu'il avoit eu raison de craindre de l'affliger trop, en la faisant ! Elle ne lui répondit d'abord que par une abondance de pleurs, dont elle arrosa sa main, qu'elle prit entre les siennes. Il sembloit que sa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais sa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas ! lui dit elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous laissez-vous ? encore un moment, & vous serez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tombèrent des yeux à nous-même, en voyant les siennes qui ne cessoient point de couler ; & Mylord Axminster, aussi touché qu'elle & que nous tous ensemble, demuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding qui étoit la cause innocente de tout ce trouble, prit la parole pour en faire des excuses à Milady, & la prier de pardonner son imprudence à son zèle.

Cette visite néanmoins produisit plus d'une utilité. Elle procura au Vicomte un nouveau remède contre l'excès de sa tristesse, dans l'agréable conversation de Madame Riding ; & à Milady des secours qu'elle n'avoit pu recevoir si facilement jusqu'alors. Madame Riding laissa passer peu de nuits sans les venir voir de la même manière, ou sans leur envoyer à l'un & à l'autre tout ce qu'elle s'imaginait de plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours

jours pour Mylord Axminster, je reçus aussi continuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devinmes inséparables. Son zèle pour mon instruction ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois, des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'apercevois moi-même sensiblement le changement de mes manières. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'apprenois à monter à cheval & à me servir de diverses armes; je me formois à la bonne grace du corps; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, & je reconnoissois de plus en plus, qu'il manque quelque chose aux sciences les plus solides, & même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque sçavoir vivre & de cet air de politesse qui les rend doux & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens, servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre Maître. C'est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin, parce que quelque légère qu'elle ait été dans son origine, elle a donné depuis naissance à des événemens si considérables, qu'ils composent la partie la plus intéressante de mon Histoire.

Je vivois si familièrement avec Mylord Axminster & son Epouse, que je me regardois moins comme un Etranger, que comme leur propre Fils. Mon tems se passoit à recevoir

cevoir les instructions de Mylord , ou à desennuyer Milady par la lecture d'un bon Livre , ou à donner moi-même à leur aimable Fille quelque teinture des sciences qui peuvent convenir à son sexe. Elle s'apelloit *Fanny*. Cette jeune personne avoit une extrême avidité d'apprendre. Son âge ne passoit point encore dix ans ; mais rien n'ouvre tant l'esprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration , qui la faisoit entrer tout-d'un-coup dans le sens de mes discours & de ses lectures. Elle ne recevoit rien dans sa mémoire , qu'elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refusé d'apprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De sorte que toutes ses idées étant claires & bien liées , elle tiroit de cette méthode une grande justesse d'esprit , & une facilité surprenante à s'exprimer. J'admirois ses talens naturels , & je n'épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec cela d'une douceur admirable , & d'une sensibilité pour les moindres bienfaits , qui lui faisoit arracher le plus haut prix à mes soins. Sa reconnoissance se déclaroit à tous momens , par ses caresses innocentes , & par ses remerciemens tendres & flâteurs. Je lui renouvelois mes leçons plusieurs fois le jour ; & quoiqu'à dix ans une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant , je la caressois moi-même sans précaution. Je la prenois souvent sur mes genoux , je l'embrassois avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s'allarmer. Je tins assez long-

tems

tems la même conduite , sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant , il s'allumoit pendant ce tems-là un feu secret dans mes veines , que je sentis avant que d'en connoître la nature. Les premières lumières que j'en eus , me vinrent d'une espèce de frémissement que j'éprouvois à son approche , & qui se changeoit ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l'avois sur mes genoux. Je ne pouvois me résoudre à la quitter , lorsque je la tenois dans cette tendre posture. Je l'aprochois de mon cœur , comme naturellement , & sans réflexion. Il me sembloit qu'il s'ouvroit pour la recevoir ; il se renfermoit ensuite tristement lorsqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque chose auprès de moi , je perdois insensiblement l'attention que je devois à sa lecture. Je tombois dans une distraction profonde , dont je revenois sans pouvoir me rappeler de quoi j'avois eu l'esprit occupé. Je me surprénois , les yeux attachez languissamment sur elle , & je les baïssois tout d'un coup , avec une espèce de honte. Je me demandois ensuite avec étonnement ce qui pouvoit la causer. Bien-tôt , je ne fis plus un pas ni au-dehors ni au-dedans de la Caverne , sans avoir son image incessamment présente. Je la voyois en songe ; je me trouvois plein de son idée en m'éveillant , & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle : là , j'écoutois attentivement tout ce qu'elle disoit. J'étois ému du son même de sa voix.

Tout.

Tout ce qu'elle avoit touché me sembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin, l'amour n'a point de symptôme que je n'eusse éprouvé avant que de m'apercevoir que j'étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n'est pas que je n'eusse appris par mes lectures, & par le récit de diverses Histoires, qu'il y avoit une passion de ce nom; qu'elle étoit dangereuse, & que souvent l'on s'en trouvoit atteint sans l'avoir prévuë, & sans pouvoir s'en garantir: mais comme les sentimens ne se représentent point par les idées, il me falloit de l'expérience pour les sçavoir connoître. Je l'acquis ainsi, dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétens point me faire honneur de mes combats & de ma résistance. J'avouë naturellement, que si l'amour est une tache pour la sagesse, c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une espèce de surprise; mais je ne m'effrayai point de l'y apercevoir. J'étois persuadé, suivant les principes de la Philosophie de ma Mere, que les mouvemens simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimez, mais seulement d'être réglez par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse, ou de

de sentir quelque honte de ma défaite, je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle manière j'avois été élevé. Toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois-je aperçu que j'eusse un cœur, tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir ému. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques, & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature, car ma Mere étoit Philosophe jusques dans ses caresses & son affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n'ont jamais soufri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers sentimens de l'amour. O Dieu! m'écriai-je, après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame, je ne sçais à quoi vous me destinez; mais ce que j'éprouve ne sçauroit être un effet de votre haine, ni un présage de mauvaise fortune: c'est la félicité même qui semble se répandre tout d'un-coup dans mon cœur. Comment ais-je pu ignorer jusqu'à présent que j'étois capable d'un tel bonheur, & pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature? Cependant, ajoûtai-je en moi-même, allons bride en main. L'amour est une charmante passion, je le sens bien; c'est une passion innocente, du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître, & qui ai vécu jusqu'à présent avec assez de vertu pour n'avoir rien

dans

dans le cœur qui puisse venir d'une mauvaise source. Mais on dit que c'est une passion dangereuse qui a besoin d'un frein continuë ; que si elle manque d'être ainsi retenue , elle endort la vertu peu-à-peu lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle ; & qu'elle la trahit & la ruine à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La première, sera de conserver toujours ce soin exact de la régler , puisqu'il est si nécessaire. J'y trouverai peu de difficulté , continuai-je ; car quel seroit le fruit de mes études & des instructions de ma Mere , si je n'en tirois assez de force pour obtenir quelque empire sur moi-même ? Je trouverai sans celle dans mes Livres , dans mes réflexions , & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude servira , s'il se peut , à me rendre sage ; & l'amour , à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre , & qui peut me rassurer seule contre toutes sortes de défiances , c'est de découvrir naturellement mes dispositions à Mylord Axminster. Je veux qu'il soit mon Juge. Il aime sa Fille, il m'aime, il a l'expérience du monde & de l'amour ; ses conseils serviront de règle à ma conduite & à mes sentimens.

Telles furent mes premières résolutions. Je les considérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent sages & vertueuses. J'étois assuré qu'elles étoient sincères. Je n'eus pas le moindre scrupule après cela.

cela sur ma passion , & je retournai avec empressement à la chambre de Milady , pour y goûter la satisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me sembloit , qu'après cet examen de mes sentimens , j'allois me trouver moins embarrassé avec elle , & la caresser avec plus de liberté que jamais. J'entrai. Mais si je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un sentiment d'amour , j'ignorois encore les bizarres effets de cette passion. L'air ouvert & familier avec lequel je me disposois à aborder l'aimable Fanny , m'abandonna lorsque je fus auprès d'elle , & qu'elle eût jetté ses regards sur moi. Je demeurai muet & tremblant , sans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon dessein avoit été de l'embrasser , selon ma coutume ; je sentis que je manquois de hardiesse , & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéir. Elle s'aperçut du trouble qui paroissoit dans mes yeux , & l'attribuant peut être à quelque chagrin , elle vint elle-même à moi pour me divertir par ses caresses. Ses mains n'eurent pas plutôt touché les miennes , que mon visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire , comme si c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de respect & de réserve , qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes manières. Elle me demanda la cause de cette aparente froideur ; qu'elle prenoit pour tristesse ; & elle fut étonnée de me voir aussi embarrassé dans ma réponse , que je l'étois dans mon action.

Sur-

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de sortir presque aussi-tôt, & d'aller me promener seul à l'entrée de la Caverne, pour m'éclaircir sur mes propres dispositions, & chercher la raison d'un si étrange changement. Suis-je déjà guéri de l'Amour? disois-je en moi-même : est-ce-là cette passion que je croyois si tendre & si ardente, & dont je me promettois tant de douceurs? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais assurément ; car il n'y a que la haine qui puisse inspirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en sa présence. Je suis tout différent des autres hommes ; je suis un monstre, comme je l'ai pensé autrefois ; car il n'est pas naturel qu'on puisse passer ainsi tout d'un-coup, de l'amour à la haine. Je retombai là-dessus dans toutes les idées que j'avois eues autrefois de mon caractère, & je me plaignis long-tems de la Nature, beaucoup plus que de la Fortune. Après toutes mes plaintes, je ne sentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fût diminué. Au contraire, mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quittée si brusquement, & de ce que j'avois si mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma santé. Une vive impatience me prit de retourner à sa chambre, & de me jeter à ses pieds pour les baiser mille fois. J'y allois sans me donner le tems d'examiner ces nouveaux sentimens, & sans me demander pourquoi je pensois à me jeter à ses

pieds,

pieds, plutôt qu'à l'embrasser comme j'étois accoutumé ; mais ayant aperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la Caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de suivre le mouvement de mon cœur. Je résolus en l'apercevant de lui découvrir ma situation, comme je me l'étois proposé. J'allai vers lui, & je le priai de faire encore un tour de promenade avec moi. Il y consentit. Mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout d'un coup, & je me trouvai presque aussi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord, qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque chose à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m'empêcher de rougir ; & ne me trouvant point assez de hardiesse pour parler, je laissai échaper malgré moi quelques soupirs, qui trahissoient l'inquiète disposition de mon ame. Il me demanda avec empressement, à quoi il devoit les attribuer ? A rien, lui dis-je tristement. Ce fut en vain qu'il me sollicita de lui en apprendre davantage. Je recueillis mon esprit & mes forces ; mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j'eusse eu dessein de l'entretenir d'autre chose que de matières indifférentes. Il rentra dans la Caverne. Je demurai seul dehors pendant quelques momens pour m'interroger

ger encore sur cette aventure, à laquelle je ne pouvois trouver ni de cause, ni de nom. Y eut-il jamais rien de si étrange, disois-je? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la Nature, si ce n'est pour m'exprimer? Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord, que je l'avois prié de s'arrêter? Enfin, à force d'examiner tous les replis de mon ame, je crus avoir démêlé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu; & cet éclaircissement jetta aussi quelque lumière sur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons, dis-je aussi-tôt ayons recours à ma règle. S'il est vrai que tous mes sentimens naturels sont encore droits & bien ordonnez, celui-ci doit avoir une cause juste qu'il faut tâcher d'aprofondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions: & comme la simplicité de mon esprit n'empêchoit pas que je ne l'eusse, s'il m'est permis de le dire, assez juste & assez pénétrante, je découvris à la fin, que la honte que j'avois eu de m'expliquer avec Mylord Axminster, avoit été non seulement juste; mais l'effet, quoique d'une manière envelopée & confuse d'un principe de raison & d'équité que j'eusse dû suivre de même, si j'y eusse fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frappé, en y réfléchissant de la disproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa naissance & son rang l'élevoient infiniment au dessus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwel; combien moins, n'étant
que

que le Fils de sa Maîtresse ? Il est vrai que nous étions Compagnons d'infortune ; mais le point qui faisoit notre différence , étoit attaché à nos personnes. C'étoit ma crédule grossièreté , qui m'avoit fait illusion , en ne me faisant envisager que sa bonté & son amitié , tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cause , la timidité que j'avois eue auprès de sa Fille , c'est-à-dire , à un respect secret & naturel , qu'une haute naissance s'attire , & dont je n'avois pu me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant grossièrement ma passion. Je me trompois , peut-être , par rapport à elle ; ou du moins , je n'attribuois mon silence qu'à la moitié de sa cause , lorsque je l'attribuois au seul respect que m'avoit inspiré la grandeur de la naissance : ma tendresse , sans doute , y avoit eu la meilleure part. Mais si j'étois capable alors de raisonner juste sur les idées de l'Ordre , j'étois trop novice encore en fait de sentimens , pour sçavoir qu'un véritable amour inspire plus de respect pour une Bergère aimée , que la noblesse du sang pour la première Princesse du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes premières idées. Elle me fit balancer d'abord , si mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'Ordre , & par conséquent au Devoir & à la Vertu. Attaché comme j'étois à mes principes , j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur , si j'eusse cru n'y pouvoir souffrir ma

passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut , après un sincère examen , que les droits de la Nature étant les premiers de tous les droits , rien n'étoit assez fort pour prescrire contr'eux ; que l'Amour en étoit un des plus sacrez , puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste ; & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui étoit d'en interdire certains effets , sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus , sur ces fondemens , à ne point combattre mon inclination pour Fanny , & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel , de ne laisser jamais rien échaper qui pût blesser l'ordre , & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions , d'une manière inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur , pour prévoir ce que me coûteroit un jour ma constance à les observer ; mais c'étoit assez que j'eusse reconnu mon devoir , pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le suivre.

Le premier fruit de mes résolutions fut de me faire mettre plus de réserve & de circonspection dans mes manières , soit à l'égard de Mylord , soit avec son aimable Fille. Selon mon projet , il ne devoit jamais s'apercevoir des sentimens que j'avois pour elle ; & je ne devois les laisser connoître à elle-même , que par des soins & des services , plus ardens peut-être , & plus assidus

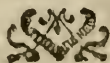
du que ceux qui partent d'un cœur indifférent ; mais moins déclarez que ceux d'un amant à qui l'espérance est permise. Je condamnai ma langue à un éternel silence. Ce que j'avois éprouvé me faisoit croire qu'elle n'auroit point de peine à le garder. Je retournai dans la cavernè , après m'être affermi dans ces spéculations , & j'en commençai aussi tôt la rigoureuse pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure auparavant , mais d'un air plus composé & plus sérieux. Je retranchai l'excessive familiarité avec laquelle j'en avois usé jusqu'alors : il me sembloit que mes caresses avoient changé de nature avec mes sentimens , & que je ne pouvois plus les regarder comme innocentes. Mon zèle pour son instruction ne fit qu'augmenter ; mais les soins que j'y apportoïis ne pouvoient trahir leur cause , parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j'avois pour les siens. Cependant comme il étoit clairvoyant , & que de mon côté je n'étois pas assez habile pour prendre cet air aisè sans lequel on ne soutient pas long-tems un personnage contrefait , il découvrit par ma contrainte , que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me pressa de lui ouvrir mon cœur. Ses instances furent si tendres , qu'elles pensèrent plus d'une fois m'arracher mon secret. J'eus la force , néanmoins , d'y résister. Il se passa presque un an entier , pendant lequel j'observai constamment la

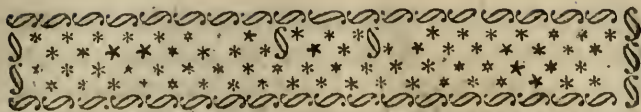
même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ses charmes, je me livrois en secret au plaisir de l'aimer, & la seule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Milady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur, en finissant ses langueurs & ses peines. C'en étoit une aussi pour le Vicomte; car les continuelles souffrances d'une Epouse si chère rendoient sa vie si tritte & si malheureuse, qu'on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquile. Cependant il sentit aussi vivement sa perte, que s'il eût perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut long tems inconsolable. Les bons offices de Madame Riding, & les soins de sa Fille & les miens, adoucirent peu à-peu les amers sentimens de son ame. Nous le fîmes consentir à souffrir la vie; & pour achever de le guérir, Madame Riding lui proposa de quitter cette sombre demeure, où depuis si long-tems il n'avoit pas cessé de s'affliger. Il n'étoit pas question de retourner à Londres, ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwel n'étoit pas éteinte: le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume après l'affaire de Windsor, que pour ne pas abandonner son Epouse qui n'étoit pas en état de le suivre, Madame Riding le pressa de quitter un séjour qui convenoit aussi peu desormais à la situa-
tion

tion de son esprit , qu'à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher , lui dit cette bonne Amie , en vous voyant partir avec votre Fille & Cléveland : mais c'est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le parti que je proposois à Cléveland , il y a un an ; c'est-à-dire , de passer en France , où l'on assure que le Roi Charles est à présent. Il reverra volontiers de si illustres Serviteurs , & vous aurez du moins auprès de lui un asyle agréable. M^{ylord} Axminster ne goûtoit point d'abord cette proposition. La haine qu'il conservoit encore pour la vie , lui faisoit souhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre solitude , & auprès du tombeau de son Epouse. Pour moi , qui trouvois dans sa presence & dans celle de sa Fille de quoi borner tous mes desirs , il m'étoit indifférent de changer de demeure , dès qu'il m'étoit accordé de suivre ces deux chères personnes. Je le laissai raisonner sur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit entrer à la fin dans ses sentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue , il la pressa de quitter elle même l'Angleterre avec nous. Il lui representa que dans les dispositions où elle étoit à l'égard de Cromwel & de la Tyrannie , rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuse Patrie. Venez , lui dit-il , attendre en France que le Ciel nous accorde un Gouvernement plus juste & des jours plus heureux. Quelque qu'y puisse être notre fortune , nous le partagerons avec vous. Vous servirez de

Mere à ma Fille. J'aurai toujours pour vous l'amitié & la considération que méritent votre bonté & les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignis mes prières à ses sollicitations. Elle se rendit , après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupez que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les Ports les plus voisins , pour y chercher la commodité du premier Vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham , qui n'est qu'à deux milles d'Excester. Nous louâmes sa sagesse d'être allé directement dans ce petit Port , parce que nous avions moins à craindre d'y être exposez aux recherches des Emiffaires de Cromwel. Mylord Axminster & Madame Riding y firent transporter en secret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposèrent si heureusement , que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après , & de gagner sans obstacle Topsham & le Vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussi tôt exécutée , que conçüe.





HISTOIRE

DE MR

CLEVELAND.

LIVRE SECOND.

NOUS n'abandonnâmes point sans regret notre chère Caverne ; le séjour, à la vérité, de notre tristesse ; mais en même-tems l'asyle de nos malheurs, & la source de notre salut. Nous y laissâmes le Vicomte & moi, deux monumens précieux, dont nous devons conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enséveli le corps de son Epouse, comme j'avois fait celui de ma Mere. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes, que nous quittâmes ce lieu desert, ni sans recommander aux Génies tutélaires qui nous y avoient porté si long-tems, de veiller à leur défense, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répète : malgré la reconnoissance

qui m'attachoit inséparablement à la fortune du Vicomte , & malgré la passion même que j'avois pour sa Fille & qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre , je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse , le jour que nous quittâmes Rumney-hole. J'aurois pû l'expliquer naturellement , comme un effet de l'impression que faisoit déjà sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer : mais en examinant de plus près la disposition de mon ame , je crus y découvrir quelque chose de plus sérieux qu'un simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une tristesse superficielle , que le même moment peut voir naître , & dissiper. J'étois pénétré de douleur. Je regardois , en soupirant , le lieu tranquille d'où j'étois prêt à m'éloigner ; semblable à un Matelot qui est obligé de quitter le Port dans un tems orageux , & qui jette un œil tendre vers le rivage avant que de se tourner vers l'espace immense des mers , où il est peut-être attendu par un triste naufrage : ma vie avoit commencé trop malheureusement , pour m'attendre dans la suite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma Mere , & celui du Vicomte qui subsistoit devant mes yeux , étoient deux présages sinistres qui m'annonçoient ma destinée. Je voyois en général & confusément , mille raisons de craindre , pour une seule d'espérer. Où vais-je ? dans quelles vuës ? avec quel espoir ? Telles étoient les questions que je me fis cent fois à moi-même , le jour de

de notre départ ; sans qu'il s'offrît rien à mon esprit pour y servir de réponse. Je comptois sur l'assistance certaine de Mylord Axminster ; mais ses espérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n'étoit point l'expérience , comme on l'a pû voir , qui me suggéroit ces difficultés : elles venoient de quelque solidité d'esprit , que j'avois reçûe de la nature , & qui me faisoit raisonner sur les possibilités , dans les choses que je ne connoissois point par elles-mêmes , faute d'usage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'est vous , dis-je au Ciel après ces réflexions , qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé , joignez du moins le secours à vos avertissemens , & ne m'exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je sçai que j'ai reçu de vous , de la droiture & de la raison ; j'espère de vous en rendre un compte fidèle. Si j'ai besoin de quelque chose au-delà , c'est de vous encore qu'il faut que je le tienne ; & je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham , uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussi-tôt. Nous étions sur un Vaisseau Nantois qui devoit s'arrêter à Brest , où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout-d'un-coup vers le soir , & le tems devint si gros , que nos Matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la première fa-

veur qui m'étoit préparée par la Fortune. Le Capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom & le rang de Mylord Axminster. Il s'étoit servi de cette connoissance, pour faire mille civilités à ce Seigneur; de sorte que commençant à apercevoir quelque danger, il vint le prier; lui & nous qui avons l'honneur de l'accompagner, de descendre dans l'endroit le plus sûr du Vaisseau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugissement des vagues, & l'ébranlement du Vaisseau, nous faisoient juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur, étoit la passion qui régnoit dans mon ame; car je n'avois point d'autre inquiétude, que celle que je sentoispour Fanny. Elle étoit à demi morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins allarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les rassurer par ses discours; & moi je m'occupois à raisonner intérieurement sur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En considérant toutes les parties du Cabinet où nous étions, j'aperçus une longue corde, qui me fit souvenir aussitôt d'un exemple de naufrage que j'avois lu dans mes livres, & de l'adresse avec laquelle un heureux Epoux s'étoit servi de cet instrument pour sauver sa vie & celle de son Epouse. Je m'en saisis sans affectation, & je la mis dans ma poche. Le Capitaine entra presque au même moment. Il dit au Vicomte, d'un

d'un air allarmé, que c'étoit fait de son Vaisseau; qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête; qu'il falloit ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par quelque résolution hardie. Madame Riding & Fanny tombèrent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le Capitaine: de deux Chaloupes que j'ai sur le Vaisseau, je vous en offre une pour vous & votre famille. Mon Lieutenant y entrera avec vous; elle est déjà en mer: hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à son Valet & à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme pesante, & de l'aporter à la Chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa Fille: Je m'en étois saisi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la sauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras. Je volai sur le pont. Jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du Vaisseau ne m'empêcha point de descendre heureusement dans la Chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze, en comptant le Lieutenant, deux Rameurs, nos Valets & deux Femmes qui servoient Fanny & Madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du Vaisseau. Nous n'avions point d'autre lumière, que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à tout moment par les flots qui s'élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, & qui retomboient sur

nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m'en fit le Vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ses enfans. Il n'étoit plus question, ni de respect, ni de bienséance : l'amour seul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoissance, ou si elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un si horrible danger la lui faisoit perdre aussi-tôt. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d'employer la corde que j'avois apporté, à l'usage auquel j'avois eu dessein de m'en servir. Ce fut le Ciel même qui m'inspira cette pensée, sans laquelle s'étoit fait absolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde ; je me liai de même ; & j'attachai l'autre bout à la Chaloupe : de sorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la Chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou six pieds, & à peu près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit quelle étoit en cela mon espérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je serrés avec beaucoup de soin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente secousse à la Chaloupe. La Femme-de-chambre de Madame Riding s'élança vers moi, dans un transport de frayeur. Le mouvement de la Chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la mer, & nous y entraîna la pauvre Fanny & moi. Notre chute fut si prompte,

prompte, & les ténèbres d'ailleurs étoient si épaisses, qu'on ne s'aperçut point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire l'onde amère. La Femme de chambre périt. Pour moi, je fus quelque-tems sans connoissance : mais l'agitation continuelle que je reconnois de la Chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, les sauts mêmes qu'elle me faisoit faire hors de l'eau, lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vîtesse, servirent enfin à rapeler mes esprits. J'ouvris les yeux, sans rien apercevoir ; & ce qu'on aura peine à croire, je sentis que malgré la secoussè de ma chute, malgré le choc des vagues & la perte de mes sens, j'avois toujours conservé dans mes bras ma chère Fanny. Je dis que je le sentis ; parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même, & que je ne m'en convainquis qu'après diverses épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon esprit, pour résister aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt, je me trouvois à fleur d'eau, & comme suspendu par la corde entre la Chaloupe & la mer : j'avois alors quelque liberté de respirer, & je levois Fanny autant qu'il m'étoit possible, pour lui donner la même facilité. Un moment après, j'étois comme enseveli sous une montagne d'eau qui rouloit sur moi, & j'avalois malgré mes efforts une abondance d'eau salée. J'essayai de jeter quelques cris, pour m'attirer l'attention de la Chaloupe : mais le bruit des flots n'auroit pas permis.

mis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût assez forte pour nous soutenir, si la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'apaisa dès la pointe du jour, & la tranquillité revint peu-à-peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa Fille en Pere inconsolable; & loin de se réjouir de la fin du danger, il prioit le Ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit, il jettoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la Chaloupe, & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier : ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse & si mêlée de sable, que quand il eût pu s'imaginer que nous étions proches de lui & à portée de recevoir un prompt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous apercevoir avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs fois la main. Le Lieutenant fut le premier qui me découvrit; & se baissant promptement, dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussi-tôt, & m'ayant
amené

amené sans peine jusqu'à lui, il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre, moi & mon cher fardeau, dans la Chaloupe. Cette action se fit si promptement, que Mylord Axminster, qui avoit le dos tourné, & qui considéroit la mer d'un autre côté, n'eût point le tems de s'en apercevoir. Le Lieutenant s'écria, Mylord ! le Ciel vous rend votre Fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne sçavoit s'il en devoit croire ses yeux, ni de quelle manière il falloit expliquer ce miracle. Cependant, comme il étoit incertain qu'elle fût en vie, il n'osa se livrer tout-d'un-coup à la joye. Il voulut d'abord la prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la Chaloupe, je la tenois encore entre les miens. Il eut assez de peine à l'en tirer ; parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employée à la retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis, qu'ils furent pendant quelque-tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j'en conservois encore un peu, à mon entrée dans la Chaloupe ; mais je ne tardai point à la perdre. On nous rappela néanmoins à l'un & à l'autre, en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux, & ma première curiosité fut de sçavoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi, lorsque je fis cette question ; car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa Fille & moi.

moi. Il me-dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie , & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet , elle revint peu-à-peu , après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bien-tôt si paisible , qu'il ne nous restoit à craindre nul danger ; le jour étant arrivé tout-à fait , nous découvrîmes les Côtes de France , dont le Lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer , lui fit apercevoir que nous n'étions pas éloignez d'un petit Port de Normandie , qu'on appelle Fécamp. Il fit prendre cette route à ses Matelots.

Nous fûmes en un moment à la vûe des clochers de la Ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La rivière étant étroite , & le reflux par conséquent fort rapide , nous courions risque d'être exposez à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer ; ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte ; moins par la crainte d'un nouveau péril que par la peine qu'il ressentoit de se voir dépourvu de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit de la rigueur du Ciel , & qu'il excitoit nos deux Rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l'eau , nous découvrîmes un petit Vaisseau qui sortoit de la rivière , & qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança si vite ,
que :

que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l'abordant, nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fût sur un Vaisseau différent. Il avoit vû périr le sien par la tempête, & s'étant sauvé dans sa Chaloupe avec huit Matelots qui composoient son équipage, il avoit été porté à Fécamp par le même vent que nous. Sa générosité & son attention pour Mylord Axminster l'avoient engagé aussi-tôt à monter sur le premier Vaisseau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joye, en touchant la Terre, que nous avions eue si peu d'espérance de revoir. Fanny & Madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur & de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'hôtellerie. J'eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pied; mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux Dames n'y demeurèrent pas moins. Enfin le Ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avons pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu'au Capitaine, qui y avoit perdu la moitié

moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le Vicomte & Madame Riding n'avoient pu sauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs Valets. Nous étions sans meubles, sans habits & linge. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d'abord à Rouën, pour s'y mettre en équipage, & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette Ville. Nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quitté leur País avec le Roi, & qui attendoient son rétablissement avec impatience. Ils nous donnèrent tous les éclaircissimens que nous demandions sur l'état de sa fortune, & par conséquent sur celle que nous avions à espérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abondance. On nous dit, que sa fuite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun; qu'il l'augmentoît lorsqu'il étoit à Paris, ou dans les Cours voisines; mais que dans les voyages qu'il faisoit d'un lieu à l'autre pour demander du secours à divers Princes & les intéresser dans sa cause, il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois serviteurs; qu'il étoit réduit à cette simplicité d'équipage, par un besoin presque continuel d'argent, que si nous en avions à lui offrir; ou du moins si nous pouvions le suivre à nos frais, il nous verroit

roit peut-être arriver auprès de lui avec joye ; mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer notre subsistance de ses libéralitez , on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu'inutile ; qu'on le croyoit parti depuis quelque - tems pour se rendre sur les Frontières de France & d'Espagne , où se devoient tenir des Conférences pour la Paix entre le Cardinal Mazarin & Don Louïs de Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieues ; & que c'étoit à nous d'examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long, avec si peu d'espérance.

Mylord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis , que sous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cause du Roi. Il les remercia sans s'expliquer davantage. Mais loin d'en être plus refroidi dans son dessein , il jugea au contraire , que s'il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son Maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui représentoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage , il lui restoit de grosses sommes en argent comptant , & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ , pour le prier de se charger du soin de ses affaires , comme il avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement ,

glorieusement, qu'au secours de son Roi ? Je m'aperçus même, que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vû. Il pressa les ordres qu'il avoit déjà donnez pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de traverser toute la France, plutôt que de reprendre la route de la Mer : elle eût été plus courte ; mais Fanny & Madame Riding avoient de la répugnance à s'exposer si tôt à des périls dont elles ne faisoient que de sortir.

Je ne fus pas oisif à Rouen, pendant que le Vicomte faisoit travailler à son équipage. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi, de marcher dans une grande Ville & de me mêler parmi les hommes, que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction, qu'à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la langue Françoisse ; je l'avois apprise dès mon enfance. Le premier usage que j'en fis hors de la présence du Vicomte, fut chez quelques Marchands, où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j'avois besoin. Je sçavois en général, qu'il y avoit dans les Villes un grand nombre de ces personnes officieuses, qui font des amas considérables de tout ce qui peut servir à l'utilité des autres hommes, & qui sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d'argent, dont il est juste qu'on paye leurs peines & la valeur de leurs marchandises. J'admirai, en entrant dans une boutique

tique de Bijoutier , l'ordre & la variété des bijoux de toute espèce qui y étoient étalez. Comme je rapelois tout à mes principes de générosité & de justice , je ne pus me défendre d'un mouvement de respect pour le Maître de la maison , en considérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la société humaine , lui qui s'employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance , disois-je , peut-on assez payer de tels services ? Mon admiration augmenta encore , lorsque je remarquai son empressement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans sa boutique , & la civilité obligeante avec laquelle il me presentoit tout ce qui pouvoit être de mon usage. Il sembloit qu'il devinât mes besoins & mes inclinations. Des étuis , des couteaux , des boîtes de toutes les sortes ; mille jolis colifichets dont la vûe seule étoit pour moi un spectacle des plus agréables. Je les recevois de ses mains , à mesure qu'il me les offroit. Je lui en demandai l'usage , qu'il m'expliquoit aussi tôt avec une grande facilité d'expressions ; & je les mettois auprès de moi , pour en recevoir d'autres qu'il me presentoit de la même manière. Enfin , comme je ne me lassois point de voir & d'entendre , il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les marchandises que j'avois auprès de moi. Je jettai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considérable. Je balançai si j'accepterois tant de choses , dont la plupart étoient plus jolies

Jolies , qu'utiles. Cependant je fis réflexion , qu'il y auroit de la grossièreté à refuser ce qui m'étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux & sur ses lèvres , que je craignois même qu'il n'en vint jusqu'à me faire prendre ses bijoux *gratis* , & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire , que j'acceptois tout ; mais qu'il étoit juste aussi qu'il reçût de moi quelque retour d'estime & de reconnoissance. En conscience , me répondit-il au dernier mot , c'est dix Pistoles. Je craindrois la punition du Ciel , si je trompois un jeune Gentilhomme , & sur tout un étranger. J'admirai de nouveau sa droiture , & lui ayant compté les dix pistoles , je le quittai avec mille témoignages d'une sincère estime. James , qui m'accompagnoit , se chargea des bijoux. Je ne sçai si ce fut par respect , ou par un autre motif , qu'il me dissimula ses sentimens ; mais lui ayant dit en retournant au logis , qu'il y avoit plus de probité qu'on ne pensoit parmi les hommes , & que je venois d'en avoir un exemple ; il se contenta de me répondre , qu'il s'en trouvoit quelquefois , même parmi les Marchands.

Mylord Axminster & Madame Riding étoient au logis , lorsque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James portoit , & de leur apprendre ce que je pensois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adressé. Je leur fis si naturellement l'éloge de sa bonté , qu'ils ne purent

purent s'empêcher de se regarder en riant, aussi surpris de mon discours, qu'ils l'étoient déjà de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté : dix pistoles, répondis je. Il eut peine à me croire. Je l'assurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puisque le Marchand avoit attesté sa foi & sa conscience. Cependant il étoit si manifeste qu'elles ne valoient pas le tiers de cette somme, que Mylord, qui devoit connoître le fond de ma bourse, puisque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laisser compter ce qui me restoit d'argent. Peut-être avez-vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoyes, quoique je vous l'aye aprise avant votre départ. Vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me restoit, & il ne trouva mon rapport infidèle qu'en un point ; c'est qu'au lieu de dix pistoles que je croyois avoir données, le Marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occasion, non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien persuadé que je n'estimois pas plus que lui ; mais de m'instruire de mille choses qui ne s'apprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'eusse été trompé si grossièrement. N'en rougissez pas, me dit-il, votre ignorance à un égard est moins honteuse pour vous, que pour ceux qui peuvent vous tromper ; parce

ce que vous ne vous défiez pas d'eux, & que vous n'avez pas encore eu l'occasion de les connoître. C'est le malheur & la honte des hommes, ajoûta-t'il avec beaucoup de sagesse, qu'on ait besoin d'un autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux de l'innocence, pour sçavoir vivre & se conduire avec eux. Ce n'est pas assez pour un honnête homme, de plaindre ou de mépriser ceux qui ne lui ressemblent pas; il faut qu'il sçache se défendre de leurs artifices. Comme il y a une science qui enseigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque; mais un peu d'usage vous en aura bien-tôt instruit. Je lui répondis, que mon regret n'étoit pas précisément d'avoir été trompé; mais de l'avoir été par les apparences de la bonté & de la vertu. Vous le ferez plus d'une fois, reprit-il, si vous en jugez toujours à la première vûë. Cette science dont je vous parle, & qui vous est nécessaire, consiste justement à distinguer les dehors qui sont souvent trompeurs, ou à se tenir du moins dans une défiance raisonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adresse & quelque soin que le vice se déguise, il ne soutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de marques qui lui soient communes avec la vertu, & la différence ne coute guères à apercevoir. Le Vicomte ajoûta, que les règles qu'il me donnoit

donnoit étoient générales , & regardoient tous les hommes : mais qu'à l'égard des Marchands en particulier , il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à suivre ; que la fraude & la supercherie étoient comme passées en usage dans cette profession , ce qui les rendoit moins dangereuses ; que trompeur & Marchand étant deux mots synonymes , dont le sens étoit entendu de tout le monde , on n'entroit point dans une boutique sans être armé de précaution ; qu'il n'arrivoit d'être trompé , qu'à ceux qui veulent bien l'être , parce qu'il n'y a personne qui ne soit instruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile , parce qu'il me fut aisé de l'appliquer à mille occasions qui renaissent tous les jours. Si j'étois assez simple pour être facile à tromper , j'avois reçu du Ciel assez de bon sens pour ne l'être qu'une fois ; c'est-à-dire , que réfléchissant sur tout ce qui m'arrivoit , j'en tirois des lumières dont je me servois utilement dans les mêmes circonstances.

Pour ce qui regardoit les cinq pistoles que j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu , comme ce n'étoit qu'une erreur de compte , Mylord Axminster s'imagina que le Marchand ne feroit pas difficulté de me les restituer. Il me conseilla de retourner chez lui sur le champ. J'y allai ; mais la seule satisfaction que je pus tirer , fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'assura qu'il n'avoit rien reçu de trop , &

que nous étions tous deux trop justes dans nos calculs, pour avoir commis une erreur si considérable.

Quoique je connusse tous les jours qu'il m'étoit utile de fréquenter le monde, & même d'être quelquefois trompé, je sentoits néanmoins une espèce de honte, lorsqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau dans quelque occasion que je n'avois pas prévuë. Le Vicomte qui me regardoit comme son Fils, & qui auroit été bien aise de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à reformer dans mes idées & dans mes manières, me pressoit de sortir souvent, & de visiter ce qu'il y-avoit de remarquable dans la Ville. Il m'exhortoit à m'infinuer dans ses compagnies, & il se faisoit un plaisir d'entendre les observations que je ne manquois pas de faire sur tout ce qui s'étoit présenté à mes yeux. Il demoura même à Roïen, dans cette vûë, plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé. Comme il ignoroit la Langue du País, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes relations; & me priant de lui rapporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur, ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité, Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de la tendresse que j'avois pour son amable Fille, il s'étoit aperçu que mon respect pour elle me rendoit extrêmement soumis à toutes ses volontez :

lontez : il se servit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il desiroit dans ma personne, il lui ordonna de me railler agréablement, lorsqu'il m'échapperoit quelque simplicité en sa présence ; & elle s'en acquitta d'une manière qui réussit au-delà de ses espérances. Je ne conçus pas d'abord aisément quel étoit le dessein de Fanny ; & surpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques jours la cause de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flâtai même qu'à l'envie de suivre les ordres de son Père, que je regardois comme sa première vûë, elle joignoit une secrète reconnoissance pour mes soins, qui lui faisoit souhaiter de me voir bien-tôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un aiguillon, qui me donna plus de zèle que jamais à chercher les occasions de m'instruire. Je me fis introduire dans les meilleures maisons de la Ville, par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non-seulement des modèles qui pouvoient servir à me perfectionner dans les choses dont j'avois déjà quelque connoissance ; mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui servirent autant du moins à mon divertissement qu'à mon instruction.

Les François sont polis, il faut leur accorder cette gloire : ils le sont sur tout à l'égard des Etrangers : mais je ne sçai de quelle manière on pourroit définir proprement

leur politesse. Elle ne consiste pas seulement dans leurs manières extérieures, qui sont gracieuses & prévenantes; ils affectent de la répandre jusques dans leurs sentimens, ou du moins, dans une certaine façon de les exprimer qui n'est propre qu'à eux. Si toutes les protestations d'amitié, & les assurances d'estime, de zèle & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient sincères; il faudroit regarder cette Nation comme une Société d'hommes choisis, qui possèdent au plus haut degré toutes les belles qualitez de l'ame, & qui n'ont pas un seul des défauts communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales Maisons où mon Compatriote m'introduisit, que sur cette seule recommandation d'être Anglois & Fils naturel de Cromwel, on s'empressa de me combler de civilité. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Rouen; & l'on n'eut pas plutôt appris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché si long-tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes Maisons de la Ville en arrivant; on auroit prévenu ma visite, en me la rendant chez moi. Quelle perte, d'avoir connu si tard une personne de mon mérite! On me fit des offres de services, qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins, si l'on eût été fidèle à les exécuter. On admira ma bonne mine; & comme je ne répondois rien dans la première surprise que me cau-

soit

soit ce déluge de complimens, trois ou quatre Dames qui paroissoient tenir le premier rang dans la compagnie, formèrent une longue conversation sur mes belles qualitez qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de reconnoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter, j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit, quoique j'eusse dit les choses les plus communes; & les quatre Dames recommencèrent mon éloge, avec un redoublement d'expressions flâteuses.

J'avouë que les entendant continuer d'un air sérieux, & faisant réflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul intérêt à me tromper, je me livrai intérieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même, que j'avois reçu de la nature des qualitez que je n'avois pas reconnues jusqu'alors; & je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon amour propre. Mais il arriva heureusement qu'une autre Dame de la Ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la Maîtresse du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j'entendis distinctement une des quatre Dames qui disoit secrettement à sa voisine: Convenez que voilà un jeune Anglois bien sot. Je fus frappé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en aperçut point;

& ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes loüanges avec la même rapidité d'expressions. Je trouvai quelque chose de si offensant dans ce double personnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure; mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma-crédule simplicité; & je reconnus mieux que jamais, qu'il y a peu d'occasions où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes, puisqu'ils sont si naturellement perfides, qu'ils trompent sans intérêt même, & sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi long-tems que la conversation avoit roulé sur mon mérite, & ensuite sur les Modes ou les Histoires du tems. Une réflexion sérieuse, qu'un honnête homme de la compagnie fit peut-être à dessein, donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu-à-peu violence à ma timidité; & je m'expliquai d'abord assez heureusement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai si bien en continuant de parler, que je pris enfin le dessus par mille excellentes choses, que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fournissoit. Je m'apercevois que j'étois écouté avec plaisir; jettant les yeux de tems en tems sur celle qui m'avoit moins loüé que raillé. j'avois la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une aparence de surprise & d'admiration.

tion. Je reçus , en quittant la compagnie , des marques d'estime qui avoient plus de sincérité que les premières , mais j'y fus peu sensible. Ma droiture ne me permettoit point de goûter des loüanges que je méritois peut-être , mais qu'on m'avoit accordées avec aussi peu de réserve , lorsqu'on étoit persuadé que je ne les méritois pas.

Mon aventure parut réjouïssante à Mylord Axminster. Elle fut infiniment utile pour moi. L'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté , commença à me donner une hardiesse que je n'avois jamais senti jusqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France , c'est à-dire , depuis que je commençois à converser avec les hommes , de me trouver en leur présence un certain embarras , dont je ne pouvois me remettre , même après une longue conversation. Ma timidité paroïssoit sur mon visage ; & dans tous mes mouvemens. Ce n'est pas que j'eusse dans le cœur un sentiment de crainte ; au contraire , j'étois ferme & résolu , je conservois toute la liberté de mon esprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là précisément ce qui causoit ma peine , de penser juste & solidement dans toutes les occasions , & de ne pouvoir accompagner l'expression de mes pensées , de cet air libre & assuré qui donne du poids à la sagesse & à la raison. Si l'm'arrivoit d'entretenir un sot ou un ignorant , je découvrois tout-d'un coup son foible , & la supériorité que j'avois sur lui :

cependant , j'étois contraint & presque muet en sa présence. A peine pouvois-je soutenir ses regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, & je paroissais comme tremblant devant lui ; pendant que je lui faisois justice intérieurement , & que je les rangeois dans la classe méprisable où il méritoit d'être. Graces aux railleries que j'essuyai à Rouën, je me défis presque tout-d'un-coup de cette foiblesse. Ce n'est pas sans raison que je fais ici cette remarque , & que j'ai rapporté quelques legères circonstances de mon Histoire , qui y ont donné occasion. Un Lecteur éclairé demanderoit sans doute où j'ai pû prendre toute la fermeté qu'on verra dans la suite de ma vie , si je n'avertissois par quels degrez je perdis les foibleses & les timiditez de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puériles : c'eût été assez qu'elle m'eût paru les apercevoir & les condamner , pour m'exciter à les combattre , & pour me faire réüssir à les vaincre. Elle y employa tant d'adresse , & son inclination s'accorda si bien là-dessus avec les ordres de son Pere , que c'est à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuse rencontre qui donna naissance , à quoi dirai-je ? disons , à la félicité de ma vie ; car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en même-tems l'origine , ne sçauroient entrer en comparaison avec les torrens de joie & de bonheur dont elle m'ouvrit la source.

Mon

Mon amour pour Fanny s'étoit conservé jusqu'alors dans les bornes que je m'étois prescrites à Rumneyhole. Je ne passois pas un moment sans sentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes soins avec toute l'ardeur d'une parfaite passion. Mais rien n'avoit encore trahi le secret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit pensé du changement de mes manières dans la Caverne de Rumneyhole. Elle s'étoit contentée de mettre aussi plus de réserve dans les siennes, sans qu'il m'eût paru d'ailleurs que sa bonté pour moi fût diminuée. Elle sçavoit l'obligation qu'elle m'avoit eüe sur la Mer, & elle reconnoissoit avec joye, qu'elle étoit redevable de la vie à mes soins. Son Pere lui rapeloit souvent ce souvenir. Il lui répétoit qu'elle devoit m'aimer comme un second Pere, puisque ce sont deux faveurs à peu près égales, de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah ! disois-je intérieurement lorsqu'il lui tenoit ce discours en ma présence, puisse t'elle me regarder plutôt comme son tendre Amant ! Je ne veux point d'une qualité, qui me laisseroit son cœur à partager avec quelqu'un. Je n'osois pourtant former d'espérances, & j'étois encore plus éloigné de lui faire connoître mes desirs. Je n'avois, il est vrai, ni les rigueurs de l'absence à souffrir, (j'étois sans cesse avec elle) ni à craindre ses froideurs & ses dédains, car j'étois assuré du moins de son amitié, si je n'osois prétendre à son amour. Ainsi j'étois aussi tranqui-

lè qu'on peut l'être avec un cœur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre, mais qui n'a point ce qu'il desire.

Tel étoit le fond de mes sentimens, lorsqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre Dames Françoises. Quelque mécontentement que j'en eusse ressenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même Assemblée. La Compagnie étoit composée des mêmes personnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la première fois. Le succès que ma hardiesse avoit eu la veille, m'en inspira ce jour-là une nouvelle; j'eus assez de part à tout ce qui se dit d'agréable dans la conversation, pour m'assurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favorable de mon esprit. J'en reçus avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuses. Le caractère des Dames Françoises, autant que j'ai pû le remarquer dans le peu de séjour que j'ai fait en France, est un composé de tous les extrêmes. Elles ne sont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles méprisent ou qu'elles estiment, qu'elles raillent ou qu'elles approuvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïssent. Elles sont impitoyables pour le ridicule, & les plus clairvoyantes du monde à le découvrir dans les personnes pour lesquelles leur cœur n'est pas prévenu. Elles ont besoin de toute la politesse, qui est comme naturelle à leur Nation, pour vaincre la démangeaison qu'elles ont de rire, de railler & de se répandre en bons mots, qui n'en sont que plus piquans lorsqu'ils sortent
ainsi

ainsi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur se déclare-t'il pour quelqu'un ? Elles portent l'indulgence & la bonté jusqu'à l'aveuglement. Tout se change en perfections & en vertus, dans ce qu'elles aiment. Elles sont tendres & passionnées, elles louent, elles aprouvent, elles admirent; enfin, leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'est jamais modéré dans ses sentimens. Une des quatre Dames qui m'avoit raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de sot, entra pour moi tout-d'un-coup dans cette disposition. J'aurois pû m'en apercevoir avant que de quitter l'assemblée, si j'eusse été capable alors de faire ces sortes d'observations; mais prenant ses regards continuels, & les assurances même d'estime qu'elle trouva le moyen de me donner en secret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis sans lui laisser lieu de croire que j'eusse compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ses manières. Il se passa quelque tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver assiduellement à l'Assemblée. Les honnêtetés de cette Dame, ses regards & ses éloges ne firent que redoubler chaque jour. Le seul effet qu'ils produisirent sur moi, fut de me faire oublier entièrement le premier sujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin, étant un jour à m'entretenir avec Mylord, on m'avertit qu'un Laquais demandoit à me parler. Il m'aportoit une Lettre. Je la reçus; & comme il se retira aussi-tôt sans marquer qu'il

attendit une réponse , je retournai auprès de Mylord , & j'ouvris la Lettre en sa présence. Il avoit autant d'empressement pour moi , de connoître le mystère de ce message. C'étoit un Billet de cinq ou six lignes seulement , par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on m'assignoit , pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le sens de ces paroles à Mylord. Il me félicita sur ma bonne fortune , & , ravi de cette aventure qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus , il me conseilla de me rendre fidèlement à l'assignation. Je lui répondis , que mon dessein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit présente à notre entretien : elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant sorti peu après , & me trouvant seul avec elle , je remarquai qu'elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre , pour lui parler , en riant , du bonheur que j'avois de plaire à une Dame Françoise. Elle me dit d'un air qui me parut timide : Vous êtes donc résolu d'aimer cette Dame & d'aller au lieu qu'elle vous marque ? Je fus ému du ton dont elle avoit parlé. Je la regardai : nos yeux se rencontrèrent ; & , par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime , nous demeurâmes ainsi quelque-tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vuë en rougissant , comme si elle eût quelque honte de ce qui

veuoit

venoit de lui arriver. Pour moi , qui me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur , je me levai sans parler , & prenant la Lettre qui étoit ouverte sur la table , je la déchirai en mille pièces. Notre silence continua jusqu'au retour de Mylord , qui n'étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la Lettre en pièces sur le plancher. Est-ce-là , me dit-il , le cas que vous faites des faveurs de l'Amour ? Je lui répondis , que j'avois changé de sentiment par rapport au rendez-vous ; ou plutôt , que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuse , je n'avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette Dame inconnue. Il insista sur son premier conseil , & il m'apporta toutes les raisons qui pouvoient m'engager à le suivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles , & je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny , pour ne pas reconnoître qu'elle étoit satisfaite de ma conduite , & qu'elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant je n'en devins ni plus hardi , ni moins respectueux auprès d'elle. C'étoit assez pour moi , que j'eusse pu prendre dans ses yeux un rayon d'espérance , & que j'eusse lieu de croire qu'elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s'aperçoit de mes soins , d. fois-je en moi-même , lorsque je lui en rends de passionnez ; elle les explique ; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver.

Qui -

Qui sçait à quoi l'amour me destine ? Ces tendres regards qu'elle laissa échaper l'autre jour, n'étoient ils pas bien au dessus de mes prétentions ? Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander ; mon devoir m'ordonne un éternel silence : mais le Ciel lui inspire quelque bonté pour moi , pourquoi ne tâcherois-je pas de m'en rendre digne ? Mylord pourroit-il condamner lui même des sentimens aussi purs & aussi réglés que les miens ? C'est une passion bien parfaite que celle qui ne craindroit point l'examen d'un Pere ; & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide , qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui la fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fusse éclairci sur le billet que j'avois reçu , & sur le caractère de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'Assemblée à l'heure ordinaire , je m'aperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vûes. On vint m'avertir un moment après mon arrivée , qu'une personne de ma connoissance souhaitoit de me parler à la porte. Je descendis aussi-tôt , & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette Maison. Il me pria de le suivre dans un lieu à l'écart , où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je suis chargé , me dit-il , d'une étrange Commission. Vous souvenez vous d'une Dame que vous avez vûe quelquefois à l'Assemblée,

semblée, cette grande femme, brune & bien-faite, qui vous regarde avec tant d'attention, que vous avez pû vous apercevoir qu'elle vous veut du bien ? Elle est de mes amies. C'est de sa part que je suis ici pour me plaindre en son nom, d'une injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t'il en s'interrompant, je suis persuadé qu'elle vous aime passionnément, & qu'elle veut me faire servir à la mettre en liaison avec vous ; car sous prétexte de cette injure prétendue qu'elle ne m'a point expliquée, elle exige de moi que je vous conduise chez elle, & que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle se plaignoit. Cependant, je cachai à mon ami, par discrétion, que j'eusse reçu une lettre qui m'étoit sans doute venue d'elle ; & n'ayant point dessein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s'il étoit vrai que j'eusse eu, sans le vouloir, le malheur d'offenser une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de respect & de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener. Il faut dégager ma parole, & ne pas faire passer les Anglois pour des gens grossiers & farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m'aprit en allant, que cette Dame étoit Veuve d'un Conseiller au Parlement, & qu'elle jouissoit d'un revenu considérable. Comme il n'ignoroit point ma naissance & l'état de

ma

ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raisons de cacher que Mylord Axminster, il crut me donner un conseil d'Ami, en m'exhortant à profiter de la tendresse qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maison propre & bien meublée. Mon Ami qui y alloit tous les jours familièrement, crut pouvoir m'introduire sans s'être fait annoncer. Un bruit confus, que nous entendîmes de l'antichambre, nous fit arrêter un moment, pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux personnes qui sembloient parler avec chaleur, & qui répétoient plusieurs fois le nom de mon Ami. La curiosité le porta à s'avancer davantage, pour recueillir quelque chose d'une conversation qui sembloit l'interresser. Après avoir écouté un demi quart-d'heure à la porte, il revint à moi en benissant le Ciel qui l'avoit conduit si à propos pour y apprendre un dessein détestable qui se tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus les pieds dans cette maison, & je suis fâché de vous avoir proposé d'y venir.

Il m'aprit en sortant son véritable nom, que je ne connoissois point. Il s'apeloit Mylord *Omerfon*. Il étoit à Roüen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre pour éviter le ressentiment de mon Pere, qu'il avoit mortellement offensé. Personne n'y connoissoit son nom ni sa qualité, excepté cette Dame, dont il avoit vû le Frere à Londres. Ce Frere se nommoit Mr *Lalbin*. Mylord *Omerfon* avoit pris de lui des
Lettres

Lettres de recommandation auprès de sa Sœur , & s'étant sauvé à Rouën , il avoit lié une connoissance si intime avec elle , qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n'étoit point d'elle , en effet qu'il auroit eu raison de se défier ; elle étoit généreuse & de bonne foi : mais son Frere étoit un perfide , qui fonda l'espérance de sa fortune sur la ruïne de Mylord Omerfon. Lorsqu'il fut assuré par les Lettres de sa Sœur , que ce Seigneur étoit arrivé à Rouën , il s'insinua tellement à la Cour de Londres , qu'il trouva le moyen de pénétrer jusqu'à mon Pere. Il lui fit connoître qu'il sçavoit le lieu où s'étoit retiré son Ennemi , & il s'engagea à le livrer à sa vengeance pour la somme de quatre mille livres sterlin. On n'ignore pas que mon Pere étoit implacable dans son ressentiment. Il accepta cette offre. Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord Omerfon , & des moyens que Lallin se proposoit d'employer , il forma sur le projet de celui-ci un dessein d'une plus grande étendue. Lallin méditoit simplement de retourner en France , & d'arrêter secrettement Mylord Omerfon , après s'être accordé avec le Capitaine de quelque Vaisseau Anglois , tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Rouën. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au Vaisseau , & de l'y tenir renfermé sans que personne en eût connoissance. Mon Pere approuva ce plan , & se rapportant de la facilité de l'exécution aux assurances de

Lallin ,

Lallin , il s'imagina qu'il lui seroit aisé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ses mortels Ennemis , qui avoient choisi la même Ville pour retraite. Il s'ouvrit là-dessus au perfide Lallin , qui aplaudit tout d'un coup à cet horrible projet , dans l'espoir sans doute d'une plus grosse récompense. Ainsi , ce qui n'avoit été d'abord que le dessein particulier d'un Scélérat , devint une entreprise considérable par la part qu'y prenoit le Chef d'un des plus puissans Etats de l'Europe. Lallin , pour s'assurer du succès , fit entendre à mon Pere , qu'il y auroit quelque risque à courir en employant un Capitaine de Vaisseau ordinaire ; sans compter la difficulté de garder & de renfermer tant de personnes sur un petit Vaisseau Marchand , qui n'est conduit communément que par cinq ou six Matelots. Il lui proposa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaisseaux qui puissent remonter la Seine jusqu'à Rouen , & d'y mettre , avec les marchandises qui serviroient de prétexte au voyage , un certain nombre de Soldats braves & déterminés sous l'habit de Matelots , pour servir non-seulement à garder les prisonniers lorsqu'on se seroit saisi d'eux , mais encore à les arrêter l'un après l'autre , & les conduire aux Vaisseaux. L'ordre de ce dessein ayant paru plausible à mon Pere , il fit préparer en secret ce qui étoit nécessaire à l'exécution. Les deux Vaisseaux partirent de Londres , & Lallin prit la route de Dieppe pour se trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la Ville,

le, le jour même que Mylord Omerson me conduisit chez sa Sœur.

Ce Seigneur avoit raison de regarder comme une faveur du Ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit appris assez pour s'alarmer justement ; & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la Sœur de Lallin, qu'elle n'approuvoit point le projet de son Frere, il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'en les détestant. Après avoir passé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminster ; lorsqu'un Valet de la Sœur de Lallin vint le prier de la part de sa Maîtresse de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penser de cette prière, & dans le premier mouvement il se persuada que c'étoit un leurre dont Lallin se servoit pour l'arrêter. Cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour, & que les Vaisseaux n'étoient point encore à Rouen, il ne crut point qu'il y eut de risque à courir, & il espéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses affaires. Il me proposa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur, ne fût-ce que pour le secourir s'il se trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la Sœur de Lallin, qui l'attendoit avec impatience. Son Frere

étant

étant forti un moment auparavant , elle s'étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerfon , pour l'informer en bonne Amie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui ; mais malgré la satisfaction qu'elle parut en avoir , elle me pria de lui laisser la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit , que n'ayant point de secret qu'il ne fût disposé à me communiquer , elle pouvoit s'expliquer librement en ma présence. Ce fut un embarras pour elle , qui sçavoit que j'étois Fils de Cromwel : mais Mylord Omerfon l'ayant assurée en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi , quand il seroit même question de mon Pere , elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son Frere , & toutes les particularitez que Mylord n'avoit entenduës qu'imparfaitement. Je me suis efforcée , ajouta-t'elle , de lui faire perdre ce noir dessein , & je lui en ai fait des reproches , dont il s'est irrité jusqu'à me menacer de m'ôter la vie de ses propres mains , s'il m'arrivoit de trahir son secret. Mais dût-il exécuter mille fois ses menaces, elles ne sçauroient m'empêcher de m'oposer de toute ma force à une si horrible entreprise , & de faire pour vous dans cette occasion , Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite si noble & si généreuse fit perdre à Mylord Omerfon le ressentiment qu'il avoit conçu d'abord légèrement contre cette Dame. Il la remercia vivement ; & fai-

faisant semblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclairciffemens qui pouvoient servir à sa sûreté. Comme il n'étoit pas le seul dont on méditoit la ruïne, il lui demanda si elle avoit appris de son Frere le nom de ceux qui étoient compris dans l'ordre de Cromwel. Elle en nomma quelques-uns dont elle se souvenoit, parmi lesquels étoit Mylord Axminster. Je frémis en l'entendant. Je ne pouvois comprendre comment mon Pere pouvoit être informé que ce Seigneur étoit à Rouen, sur-tout après le soin qu'il avoit eu de déguiser son nom, & de s'y tenir presque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma sentence n'eût été prononcée avec la sienne; & j'ai toujours cru que c'étoit par la crainte de m'allarmer, que la Sœur de Lallin me déguisa la part que j'avois au péril. Je lui demandai si l'on sçavoit que Mylord Axminster fût à Rouen. Personne ne l'ignore, me dit-elle. Mylord Omerson m'assura la même chose; & comme je lui marquois quelque surprise de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné, il me dit qu'il l'avoit fait par civilité; & pour ne le pas détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoissoit point dans la Ville. Nous raisonnâmes long-tems sur les mesures que nous devions prendre pour notre sûreté commune. La voye la plus courte étoit de dénoncer Lallin, dont on n'auroit pas manqué de punir la trahison; mais la considération que nous devions à sa Sœur, nous obligeoit de garder
quel

quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun sur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient envelopés dans le même danger.

Avant que de quitter cette Dame, j'eus un éclaircissement avec elle sur le Billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerson eut la discrétion de nous laisser seuls un moment. Elle se plaignit du peu de cas que je paroissais faire de son estime. Je l'assurai que personne n'en avoit pour elle une plus sincère que moi ; mais sans m'expliquer sur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchise ordinaire, que j'en avois de si forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & respectueux dont je m'exprimai fit impression sur son esprit. Je me rends justice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes ; mais ce que vous me dites aujourd'hui, vous auriez pû me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coûte point quelque chose à une personne de mon sexe, lorsqu'elle fait certaines avances ? & n'est-ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon sens dans ces reproches, que je lui passai condamnation sur la manière incivile dont j'avois répondu à sa bonté ; & je la priai de me continuer son estime, que je serois toujours très-satisfait de mériter. Milord Omerson étant revenu assez promptement,

ment, nous la quittâmes, & le malheur qui lui arriva deux jours après, ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit-il en sortant, d'interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle Dame. L'inquiétude que me cause le dessein de son Frere, ne m'a pas permis d'attendre plus long-tems. Ce n'est pas mon intérêt seulement qui me presse, ajouta-t'il; c'est celui de vingt honnêtes gens qui sont exposés au même danger que moi. Il résolut de les faire avertir de se rendre chez Mylord Axminster, pour y prendre une résolution commune. Il passa chez lui pour donner cet ordre à son Valet, & il m'accompagna ensuite à notre logement.

Mylord Axminster aprit avec une extrême surprise, non-seulement que son nom étoit divulgué dans toute la Ville, mais qu'en Angleterre même on étoit déjà instruit de son arrivée en France, & du séjour qu'il faisoit à Rouen depuis un mois. Il en eut bien davantage, lorsque Mylord Omerson, qu'il n'avoit point connu à Londres, & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoissoit à Rouen, lui eût découvert son nom & le motif de sa visite. Il laissa échapper dans la première chaleur quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwel; & cette continuation de mauvaises fortunes lui faisant rapeller les peines cruelles qu'il avoit essuyé, il retomba dans une tristesse si profonde, que je ne me souviens point de lui avoir vû, depuis ce moment, le
moindre

moindre aparence de joye pendant tout le reste de sa vie. Sept ou huit des Anglois que Mylord Omerlon avoit fait avertir, étant arrivez plus promptement que nous ne les attendions, on les instruisit du malheur qui les menaçoit. Le sentiment de faire arrêter Lallin fut si unanime, que Mylord Omerlon eut peine à obtenir qu'on cherchât quelque autre voye. Il fit valoir la générosité de sa Sœur, à qui nous étions tous redevables de notre salut; & l'on convint que pour l'honneur du nom Anglois, il ne falloit rien faire qui blessât les devoirs de la reconnoissance. La honte de son Frere eût rejailli sur elle & sur toute la famille, qui tenoit un rang distingué dans la Ville. Mylord Axminster ouvrit un moyen court & simple, c'étoit de quitter Rouen: mais la plûpart y auroient consenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir Willaim Cromby*, qui étoit de l'Assemblée, proposa la seule voye qui fut approuvée de tout le monde: ce fut de publier par toute la Ville le dessein de Cromwel, comme si quelqu'un de nous en eût été informé par des Lettres de ses Amis de Londres; & de faire semblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entreprise. Il étoit clair qu'elle échouëroit nécessairement lorsqu'elle seroit découverte, & que chacun de nous seroit alors autorisé à prendre publiquement les moyens d'assurer son salut. Nous nous arrêtâmes à ce parti, qui eut tout le succès que nous espérions pour notre sûreté; mais qui

pro-

produisit un effet funeste, dont nous sentîmes un mortel déplaisir.

Le Gouverneur de Roüen ayant appris par le bruit public, & par la confirmation de nos Anglois, le dessein hardi qui se méditoit contre nous, donna des ordres à l'entrée de la Rivière & sur le Port, pour faire examiner tous les vaisseaux étrangers avec la dernière exactitude. Il fit renouveler en même-tems les assurances de son estime & de sa protection à toutes les personnes de notre Nation qui se trouvoient alors dans la Ville. Les Citoyens mêmes n'apprirent qu'avec indignation que nous étions menacez de quelque péril au milieu de leurs murailles; & cette considération redoublant le zèle que les François ont naturellement pour les Etrangers, il n'y en avoit point un seul qui ne fût disposé à nous servir au besoin de défenseur. Il n'y eut que le traître Lallin, qui vit d'un œil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu'on eût pû découvrir son projet, sans être instruit en même-tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa Sœur, il l'accusa de l'avoir trahi; & dans un transport de rage, causé aparemment par la crainte du châtement, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un Vaisseau tout prêt à faire voile,

sur lequel il se déroba au supplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse Dame, ayant été connu presque aussitôt du public, la cause ne tarda guères à se découvrir. Elle l'apprit elle-même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Rouën se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance, par leurs civilités & par leurs présens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après la blessure. Nous reçûmes à Bayonne une Lettre de Mylord Omerfon, qui nous apprit son rétablissement & la conclusion de cette fâcheuse aventure. Les deux Vaisseaux arrivèrent au Port de Rouën. On étoit trop bien instruit, pour ne pas les reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les Capitaines; mais comme ils s'obstinèrent à nier leur commission, & que les preuves qu'on avoit à fournir contre eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Ministre de France, qui fut informé de cette histoire, en fit des plaintes au protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il défavoüa la part que Lallin lui avoit attribué dans son entreprise.

Cet événement porta Mylord Axminster à précipiter notre départ. Nous quittâmes Rouën, après un séjour d'environ six semaines. Toutes les nouvelles nous ayant assuré que le Roi Charles s'étoit rendu sur la frontière d'Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vi-

gou.

goureux & nos voitures si aisées , que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les Villes , qu'autant que la nécessité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Rouën , soit pour la grandeur , soit pour le nombre des Habitans. Je n'y vis rien , non plus , qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Rouën avoit tellement formé mes manières & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penser & à parler comme le reste des hommes. Si j'étois encore frappé de quelque chose , ce n'étoit plus d'apercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes : j'en connoissois la source , dans la corruption qui est commune à tous les hommes ; & je comprenois bien que suivant les lieux & les occasions , les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer , que dans l'espace de deux cens lieuës il y eût tant de diversité dans les manières extérieures, dans l'habillement, & dans le langage d'un Peuple qui est soumis au même Monarque , qui professe la même Religion , & qui suit les mêmes Loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les Campagnes de Normandie , du Maine , du Poitou & des autres Provinces que nous eûmes à traverser. J'avois occasion de demander à chaque Village si j'étois encore en France , moi qui parlois exactement la Langue, & qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j'en-

tendois changer à tout moment. Les habits & les manières n'y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette différence jusques dans les Villes mêmes. Si l'on excepte les personnes d'un certain rang, dans toutes les Villes de ce grand Royaume que j'ai parcouruës, tout le reste n'est qu'un composé de personnes grossières, qui ne parlent point un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût, que de ressemblance dans leur façon de se mettre & dans tout leur dehors; de sorte qu'il n'y a proprement de François en France, que le petit nombre de ceux qui sont à la tête des autres, & qui sont distinguez de ce qu'on appelle Peuple.

Etant arrivez à Bayonne, nous nous fîmes conduire, selon notre coûtume, dans la meilleure hôtellerie de la Ville; & la première chose que nous y aprîmes en descendant, fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince, s'écria Mylord Axminster à cette nouvelle, à quel abaissement te vois-tu réduit, tandis que tes Palais & ton Trône sont occupez par des Rebelles & des Scélérats! Il y étoit *incognito*. Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouën quatre Laquais & un Ecuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre, des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d'embrasser les genoux de son Maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vû, n'étant retourné d'Amérique en Angleterre qu'après

la mort du Roi son Pere. Il lui fit demander sur le champ la liberté de paroître en sa presence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquise à Roüen & dans le voyage, ne put me défendre d'un saisissement secret en s'approchant de la chambre où étoit ce grand Roi. C'étoit moins timidité, qu'un sentiment confus dans lequel se réunissoient le respect, la tendresse & la compassion. Je me representois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur, un reste de l'impression que la mort sanglante de son Pere y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma mere. J'avois d'ailleurs de la Majesté Royale, l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre, comme on entre dans un Temple. Il étoit debout, à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout-d'un-coup par sa physionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique & de sombre, qui étoit sans doute l'effet de ses inquiétudes, & du sentiment continuel qu'il avoit des malheurs de son Pere & des siens.

Mylord Axminster se jetta à ses pieds. Il le releva en l'embrassant. Mylord, lui dit il avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoissons que de nom; mais si vous avez autant d'attachement pour ma personne, que j'ai d'estime pour vous sur le por-

trait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guères à être amis. Je ſçai une partie de vos malheurs, ajoûta-t'il ; & je me ſuis étonné pluſieurs fois, qu'ayant quitté Londres il y a plus d'un an, vous n'euffiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce deſſein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminſter fit une répoſe reſpectueuſe à ce diſcours obligeant. Il rejetta ſa lenteur à ſe rendre à ſon devoir, ſur les juſtes cauſes qui l'avoient arrêté en Angleterre ; & lui exprimant d'un ton paſſionné le zèle & l'impatience avec laquelle il étoit venu, il lui offrit la diſpoſition abſoluë de ſa fortune & de ſa vie, comme à ſon Roi légitime & à ſon ſouverain Maître. Ah ! Mylord, reprit ce Prince en ſoupirant, que j'employerois volontiers la mienne auſſi pour délivrer notre pauvre Angleterre des Tirans qui la deſolent ! Quand ouvrira-t'elle les yeux pour reconnoître un Roi qui donneroit tout ſon ſang pour la rendre heureuſe ! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous, comme un heureux préſage. Son infortune & la nôtre ne ſont point encore ſans remède. Il ſ'informa là-deſſus de mille particularités, dont Mylord Axminſter pouvoit l'inſtruire. Il aprit avec étonnement le péril où nous avions été expoſez en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques-uns de la même nature ; & il nous aſſura que ſans le ſecours viſible du Ciel, il eût ſuccombé plus d'une fois à diverſes

ses entreprises qu'on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue, il dit obligamment à Mylord, que ne faisant que d'arriver, il avoit besoin de repos, & qu'il lui conseilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils pussent s'entretenir d'affaires plus sérieuses & plus importantes. Je ne sortis point de la chambre, sans avoir embrassé ses genoux. C'est un jeune homme, lui dit Mylord Axminster, à qui il ne manque rien, si on lui ôte son pere, pour mériter la qualité d'un de vos plus zéléz serviteurs. C'est un Fils de Cromwel. Un Fils de Cromwel ! s'écria le Roi, faisi d'une espèce d'horreur. Oüi, Sire, continua le Vicomte avec la même bonté ; mais un Fils digne d'un meilleur Pere, & tel que je souhaiterois d'en avoir un. Il lui fit ensuite un abregé de l'Histoire de ma Mere & de la mienne. Ce recit parut interressant, & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini, que le Roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma Mere. Le Vicomte s'étoit abstenu exprès de la nommer, parce qu'ayant été pendant quelque-tems la Maîtresse du feu Roi, il ne crut point que le respect lui permît de rappeler ce souvenir à son Fils. Mais étant pressé de parler, il répondit qu'elle se nommoit Madame Cléveland. Bon Dieu ! que me dites-vous, s'écria le Roi ? Je m'en suis douté. Vîte qu'on appelle le bon-homme Cléveland, que cette nouvelle va faire mourir de joye. Il ordonna à l'un de ses deux Gentils-

hommes qui étoient auprès de lui , d'appeler un de ses Officiers qui étoit ce Mr Cléveland même , c'est-à-dire, le Pere de ma chère Mere. Pendant qu'on étoit à l'avertir , il nous aprit que ce bon-homme (c'est ainsi qu'il l'appeloit) s'étoit attaché si inséparablement à lui depuis la mort du Roi son Pere , qu'il ne croyoit point avoir de serviteur plus dévoué & plus fidèle ; qu'il prenoit plaisir à l'entretenir & à lui entendre raconter les Histoires du vieux tems ; mais qu'il ne lui avoit rien répété si souvent que les Amours de sa Fille avec le feu Roi ; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ses bonnes graces , & de rechercher celles de Cromwel ; les efforts inutiles qu'elle avoit fait pour rentrer dans la maison paternelle ; & la douleur qu'il avoit ensuite ressentie lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorsqu'après avoir perdu tous ses Enfants , il étoit venu à songer qu'il ne lui restoit plus qu'elle : il avoit depuis employé tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite ; que n'ayant pu réussir à trouver cette chère Fille , il n'avoit jamais cessé de se reprocher sa perte , & qu'il s'en accusoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roi nous faisoit ce recit , M. Cléveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il est certain que je me sentis vivement ému à la vuë de ce bon Vieillard. Je le regardois avec avidité , & le seul respect que je devois au Roi , m'empêchoit de courir à lui pour l'embrasser. Cléveland , lui
dit

dit le Roi , que me donnerez-vous si je vous fais retrouver votre Fille ? Ah ! Sire , répondit-il presque la larme à l'œil , le Ciel n'a point réservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même , non , reprit le Roi ; mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup , & qui la touchoit de bien près. Tournez-vous , ajouta-t'il , & embrassez ce jeune homme , qui est un Fils d'elle & de Cromwel. Si le nom de sa Fille avoit fait d'abord une tendre impression sur M. Cléveland , il sembla que celui de Cromwel la détruisoit tout-d'un-coup. Au lieu de s'approcher de moi , il recula brusquement de quelques pas. Il se mit attentivement à me considérer. Le Roi parut regarder son attitude avec plaisir. Il tenoit une jambe avancée , & tout son corps portoit sur l'autre qui étoit en arrière. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur , & fixement attachés sur moi. Il ne paroissoit pas même ému , comme si son cœur se fût endurci en me regardant , la nature travailloit peu à peu à l'amollir. Ses larmes commencèrent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur semblèrent achever de le vaincre. Ah ! Sire , s'écria-t'il en tournant un regard vers le Roi , & se jettant ensuite à mon cou , souffrez que je l'embrasse mille fois. C'est le Fils du Bourreau de mon bon Maître ; mais c'est l'enfant de ma chère Fille. S'il a reçu du mauvais sang de son Pere , il le répandra pour la cause de son Roi. N'est-il pas vrai , continua-t'il en me serrant de toute sa force ;

parle , mon cher Fils , n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoisses pour ton Maître , & ne verseras-tu pas jusqu'à la dernière goutte de ton sang pour sa querelle ?

Un spectateur indifférent (s'il est possible qu'il y en ait dans une scène où la nature seule agit) auroit eu peine à juger par les expressions & les regards de M. Cléveland , lequel , de son Roi ou de son Petit-Fils , étoit le plus cher à son cœur. Il demeura plus d'un demi quart-d'heure dans cet état violent , tantôt jettant les yeux sur le Roi & le conjurant de prendre quelques sentimens d'affection & de bonté pour moi ; tantôt les tournant de mon côté , pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zèle & de la fidélité pour mon Maître. Ce Prince prenoit tant de satisfaction à l'écouter , qu'il ne l'obligea de finir que par bonté , dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisît quelque effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi , & de me tenir lieu de Pere à la place de Cromwel.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme en País de connoissance. M. Cléveland étoit charmé de se voir revivre dans un Petit-Fils. Mylord Axminster ne l'étoit pas moins de la presence & de l'entretien continuel de son Roi. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit ou à l'Isle de la Conférence , ou rendre quelque visite particulière au Cardinal Mazarin , qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe.

Je

Je ne fus pas mieux informé que le public, du fond de leurs conseils & de leurs délibérations; mais comme il échape toujours aux plus habiles Politiques quelques légères indiscretions qui font naître les conjectures des curieux interressez; je me souviens d'avoir entendu dire au Roi, qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux Couronnes fut entièrement différente à son égard, elle s'accordoit en un point, qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilité; chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous main des presens considérables; & lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même tems dans la meilleure intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwel. C'étoit pour lui que l'Armée Françoisse avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoissoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambassadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les siens. L'Espagne prenoit tout le contrepied de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre & pour la personne du Roi, elle lui faisoit offrir sous main d'armer pour son rétablissement. Mais c'étoit à des conditions si dures & si desavantageuses pour lui,

qu'il paroïſſoit viſiblement qu'elle étoit peu touchée de ſon infortune , & qu'elle n'avoit en vuë que ſes propres intérêts. Dom Louïs de Haro , qui le négligeoit à l'extérieur juſqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la Dignité Royale , ne laiſſoit pas d'entretenir avec lui un commerce ſecret , dans lequel il lui faiſoit tous les jours de nouvelles propoſitions. Mais elles étoient ſi peu raisonnables , que le Roi ſ'en plaignoit ſouvent comme d'autant d'insultes. Il ne s'agifſoit de rien moins que de céder à l'Eſpagne tout ce que les Anglois ont de plus méridional en Amérique ; & non ſeulement de rendre Dunkerque après le rétaſſement de ce Prince , mais d'aider les Eſpagnols à reprendre tout ce que l'Armée Françoisé leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules ſollicitations de Dom Louïs ceſſèrent enfin par la concluſion du Traité de Paix avec la France , & du Mariage de l'Infante avec le Roi Louïs XIV. On ſ'occupa enfuite beaucoup moins d'affaires que de plaiſirs.

Cependant , les entretiens que Mylord Axminſter avoit ſans ceſſe avec le Roi , firent naître à ce Prince une penſée , dont il ſe flâta de tirer de grands avantages. Il ſçavoit la conſidération où ce Seigneur & ſon Pere avoient été en Amérique. Les grands établiſſemens que les Anglois ont dans cette partie du monde , forment une partie conſidérable des forces de leur Royaume. C'eſt la ſource de leur commerce , & par conſéquent celle

se de leurs richesses. Le Roi forma là-dessus le dessein d'y envoyer Mylord , pour entreprendre de ramener à son obéissance tous ceux qui conservoient encore un reste de respect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point sans vraisemblance au Vicomte d'Axminster. Loin de sentir de la répugnance à l'exécuter, il s'y porta autant par inclination, que par la soumission qu'il devoit aux volontés du Roi. Après les cruels malheurs qu'il avoit effuyez en Europe, rien ne l'y attachoit, que son zèle pour le service de son Maître. Il avoit une ample matière pour l'exercer en Amérique ; & il espéroit que la vuë d'un lieu où il se souvenoit d'avoir vécu heureux, serviroit à remettre son cœur dans une situation tranquille, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toujours. Je fus informé aussi-tôt de cette résolution. Elle me jetta dans un extrême embarras. Je pressentis toutes les difficultez que j'aurois à effuyer, ou de la part de M. Cléveland à qui j'étois devenu si cher, qu'il ne consentiroit jamais à me voir partir avec Mylord Axminster ; ou de la part de mon propre cœur, qui me permettroit encore moins d'abandonner Fanny, ma souveraine Maîtresse, & de me détacher un seul moment de son Pere, mon tendre & bien-aimé Protecteur :

Les combats que je prévoyois ne tardèrent pas plus long-tems à commencer, que M. Cléveland à être instruit du voyage du
 Vicomte.

Vicomte. Il n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il accourut à moi d'un air alarmé. Je suppose, me dit-il, que vous ne pensez pas à quitter l'Europe. Mylord vous a servi de Pere jusqu'aujourd'hui; c'est moi qui vais prendre à present sa place: & vous vous souvenez d'ailleurs, de ce que le Roi vous a promis. Il prononça ces paroles d'une manière sive & si affectueuse, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon silence pour un acquiescement: & la joye qu'il en eut le porta à publier que j'allois quitter Mylord Axminster, pour suivre le Roi qui se dispoit à retourner en Flandres. Je passai quelques heures à rêver à la conduite que je devois tenir; & cette méditation m'ayant causé quelque tristesse, je descendis à la chambre de Fanny, pour me consoler auprès d'elle. La froideur avec laquelle elle écouta quelques discours généraux que je lui tins sur le Voyage de son Pere, me fit apercevoir qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son esprit. Je lui demandai s'il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponse équivoque, qui ne pouvoit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit présente, ne me parut point dans une meilleure disposition. Comme nous étions toujours dans l'hôtellerie de Bayonne, & que la multitude d'Etrangers dont elle étoit sans cesse remplie; nous y tenoit fort à l'étroit, nous passions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux Dames. Mylord y
entra,

entra, au moment que l'inquiétude que me caufoit leur humeur sombre m'en alloit faire fortir. Il parla du départ du Roi, qui étoit remis au commencement de la semaine suivante; & tournant les yeux vers moi d'une manière indifférente, il me demanda si je pensois aux préparatifs qui m'étoient nécessaires pour le suivre. Cette question, faite d'un air qui suposoit notre séparation assurée, & d'un ton qui sembloit la souhaiter, me jetta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confusion que j'avois d'avoir formé divers desseins sans sa participation, & faisant tourner pendant quelque-tems la conversation sur un autre sujet, il sortit sans nous être expliqué davantage. Il s'éleva à son départ un si amer sentiment dans mon cœur, que n'y pouvant plus résister, je laissai échaper quelques larmes. Mylord se lasse donc de moi, dis-je à Fanny. Il seroit mieux, ajoutai-je dans un transport qui ne me permit point de considérer que Madame Riding étoit présente, il seroit mieux de me donner la mort, que de m'obliger à vous abandonner. Ce discours, quoique vague étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée, que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, & pour aller m'entretenir seul de mon chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans une chambre voisine: je vous ai toujours

jours cru de la prudence & de la raison, & je m'imaginois qu'il ne vous manquoit qu'un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquérir, que toute votre sagesse vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t'elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Premièrement, vous manquez de reconnoissance & de droiture, en formant le dessein de quitter Mylord sans l'en avoir averti. En second lieu, y a-t'il rien de si horrible & de si contraire aux principes dont vous avez fait si long-tems profession, que de nous avoir non seulement caché votre intrigue de Rouën, mais protesté en présence de Mylord & de Fanny, que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrit; tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui promettre de l'épouser. Quel nom donnerez vous à une conduite si double & si artificieuse? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajouta-t'elle; mais leurs sentimens sont bien changez. Pour moi qui vous aimois comme une Mere, je vous avouë que je ne me trouve plus cette même tendresse, que j'aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j'eusse eu moins de respect pour Madame Riding, j'aurois traité d'abord son discours d'extravagance. Je n'y trouvais pas un seul mot que je pusse comprendre. Je me suis abstenu exprès de prévenir mon Lecteur sur cette aventure, pour le laisser dans le même

même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre; mais j'en expliquerai maintenant la source en peu de mots, de peur qu'un délai plus long ne rendît mon recit obscur.

La Sœur de Lallin que j'avois entièrement oubliée en quittant la Normandie, & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché, n'avoit pas perdu, en cessant de me voir, les sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'appellerai désormais du nom de son Frere, pour cacher, comme j'ai fait jusqu'à présent, celui de son Epoux, dont la famille est une des plus distinguées de Roüen. Cette Dame avoit donné le sens le plus favorable pour ses desirs, à la réponse simple & honnête que j'avois faite à ses reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois renduë avec Mylord Omerson, ne lui avoit pas permis de m'expliquer davantage ses sentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fusse parti de Roüen; jusqu'à ce que se trouvant mieux de sa blessure, elle eût reçu la visite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque ressentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée sans avoir pris congé d'elle, elle l'attribua à la nécessité où j'étois de suivre le Vicomte d'Axminster; & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerson, elle lui fit connoître qu'elle m'estimoit assez pour consentir à m'épouser. Mylord Omerson, qui me portoit quelque affection, & qui, n'ignorant pas
le

le misérable état de ma fortune , trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage , avoit contribué par tous ses soins à la confirmer dans cette pensée. Il la flâtoit tous les jours de l'espérance de me revoir au retour du Roi Charles , & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet , il regardoit mon contentement comme une chose si infailible , qu'ayant écrit à Mylord Axminster , il lui parla de Madame Lallin & de moi , comme de deux personnes destinées l'une pour l'autre , qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage , comme nous l'étions déjà par ceux de l'estime & de l'amour.

Cette Lettre étoit arrivée le jour même que M. Cléveland s'étoit crû assuré par mon silence que je ne pensois point au Voyage de l'Amérique. Il trouva en sortant de ma Chambre Mylord Axminster , qui étoit à la lire ; & se faisant une espèce de gloire de m'enlever , pour parler ainsi , de ses mains , il lui avoit annoncé brusquement , que j'étois résolu de suivre le Roi en Flandres. Indépendamment des nouvelles vuës de bonté & d'amitié que Mylord avoit sur moi , il avoit eu raison d'être choqué d'une conduite qui blessoit toutes les règles de la reconnoissance & de l'honnêteté ; car il n'y avoit personne au monde à qui j'eusse tant d'obligation qu'à lui. Le ressentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à
ses

ses faveurs. Il l'avoit communiqué auffi tôt à Madame Riding & à fa Fille, qui m'avoient condamné avec justice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit sorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir du moins à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de fa Fille, fans qu'il m'aperçut : mais y étant revenu un moment après, & voyant que non-seulement je m'obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Roüen, mais mon départ même avec le Roi dont il lui sembloit que j'affectois de faire mystère, il étoit sorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à present quel dût être mon embarras, après avoir entendu les reproches obscurs & piquans de Madame Riding. J'étois auffi peu informé de ce qui se passoit à Roüen, que du bruit que M. Cléveland avoit répandu de mon départ : auffi demeurai-je quelque-tems à regarder Madame Riding, sans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant rassuré, je lui dis que son éloquence seroit inutile pour me faire sentir mes fautes, aussi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de questions & de réparties, plus obscures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir une explication nette & suivie. Elle me rapporta tous mes crimes, & sur quels témoignages elle les avoit appris. Quelque satisfaction que j'eusse de me trouver

tout-

tout-d'un-coup innocent, je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette seule pensée, que Mylord eût pu me croire capable d'ingratitude; & l'aimable Fanny, d'aimer quelque chose plus qu'elle. O Ciel! m'écriai-je, quel est le malheur d'un cœur droit & généreux, de n'avoir que des paroles pour s'exprimer, c'est-à-dire, un moyen dont l'ingratitude abuse, & que la perfidie même peut tourner à ses usages! Pour l'affaire de Rouën, dis-je à Madame Riding en la regardant tristement, dans l'éloignement où nous sommes de cette Ville, je n'ai pour me justifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguisement honteux dont il m'accuse, il me le croira encore sans doute d'employer le mensonge pour me justifier. Ainsi je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi, c'est une fausse opinion qu'il m'est aisé de détruire, & que je traiterois d'imposture dans tout autre que M. Cléveland qui l'a répandue. Ciel! continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit Madame Riding, je t'atteste encore une fois! pourquoi ne prends-tu pas soin de faire connoître mon innocence, puisque c'est toi qui m'as fait tel que je suis, sincère & incapable d'artifice?

Cette bonne Dame, qui me connoissoit trop bien pour ne pas s'en rapporter tout-d'un-coup à mes assurances, reprit de moi aussi tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eue. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny
m'a

m'a cru coupable , repris je par un mouvement plus prompt que ma réflexion , je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart-d'heure auparavant. Ces dernières paroles achevant de lui ouvrir les yeux , elle me demanda assez malicieusement , pourquoi j'étois si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je reconnus moi-même que je m'étois trop déclaré ; mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit presque toujours servi de Mere , que je devois me repentir de mon indiscretion. Au contraire , je fus ravi qu'il se presentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion , sans lui rien déguiser de la manière dont je l'avois ménagée jusqu'alors. Elle sourit , après m'avoir entendu. Voilà donc notre Philosophe , me dit-elle ! Gare le naufrage de la Sagesse , parmi les écueils de l'Amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu , me répondit-elle , & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune. Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vuë de cette chère personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment , & peut-être encore plus par une espèce de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon
amour

amour à Madame Riding, je me jettai à ses pieds, & j'y demeurai en silence, pendant que Madame Riding entreprit ma justification. Elle parut extrêmement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes, sur les peines que la seule crainte de mériter sa froideur, étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser quelques larmes; & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions, je m'oubliai tellement, que je fis vœu en baissant ses belles mains, de l'adorer religieusement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces paroles, que faisant réflexion sur ce qui venoit de m'échapper, je jettai un regard sur elle en tremblant. Elle me parut embarrassée. J'en ai trop dit, repris-je en baissant les yeux; mais c'est à vous, qui êtes à présent la maîtresse de mon secret, à disposer souverainement de ma vie. Elle demeura quelque tems sans parler; & se tournant vers Madame Riding, elle lui demanda d'un air languissant, ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette Dame qui avoit ses raisons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me consulter pour vous résoudre. Répondez-lui ce que votre cœur vous dicte, c'est à dire, que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puissiez-vous, mes chers Enfans, ajouta-t'elle, vous aimer aussi long tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre! Aimez-vous, vous êtes dans l'âge d'aimer. Le Ciel l'approuve, & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois

J'étois si surpris & si charmé en même-tems , de ce que j'entendois , que jamais une vérité ne me parut aprocher si fort d'un songe. Les mouvemens même que mon cœur ressentoit , me paroissoient d'une autre espèce que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque chose qui me sembloit supérieur à la nature , quelque chose qui tenoit d'un état au-dessus de la portée des hommes : c'étoit . . . il est impossible que je l'exprime , & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny , & dans un transport qui ne s'exprimoit que par mes larmes , je les baisai mille fois , sans qu'elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embrasser Madame Riding , & je la priai de me confirmer l'heureuse aprobation qu'elle m'accordoit , & de m'expliquer davantage ce que j'avois à espérer de la bonté de Mylord. Elle me répondit, qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité ; mais qu'elle ne pouvoit s'en repentir : qu'il falloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de modérer nos sentimens , jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouïer avec Mylord une conversation qu'elle avoit eüe la veille avec lui sur mon sujet ; que ce Seigneur , en lui parlant pour la première fois de son Voyage d'Amérique , lui avoit demandé d'abord , si son inclination la portoit à le suivre ; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais , il lui avoit fait

ensuite

ensuite la même question par rapport à moi, que ne pouvant répondre absolument de ma disposition, elle lui avoit offert de me sonder; mais qu'il avoit souhaité seulement, qu'elle s'attachât à observer de quelle manière je recevrois la nouvelle de son départ; qu'il croyoit s'être aperçu que j'avois quelque tendresse pour sa Fille; qu'en ayant lui-même infiniment pour moi, il consentiroit de bon cœur à me donner la qualité de son Gendre, & à me prendre pour le compagnon de sa fortune & de ses Voyages; mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination: qu'il avoit exigé d'elle, que sans me faire connoître les tendres desseins qu'il avoit en ma faveur, elle tâchât de démêler le fond de mon cœur, & mes véritables sentimens pour lui & pour sa Fille. Ainsi, continua t'elle, je n'ai rien avancé qui ne porte sur de solides raisons; en vous promettant que Mylord ne condamnera point votre amour, je ne lui ai pas manqué non plus de parole, en vous découvrant les desseins qu'il a sur vous, puisque je ne l'ai fait qu'après m'être assuré que vous aimez Fanny. Cependant, je serois fâchée de lui ôter la satisfaction qu'il se réservoir sans doute, de vous apprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous fassiez semblant de l'ignorer, & d'en recevoir les premières assurances de sa bouche. Je vais le chercher, ajouta-t'elle, pour le guérir entièrement des fâcheuses idées que votre Grand pere, & la lettre de Mylord Omerson lui ont
donné

donné de vous ; & pour lui apprendre ensuite, que vous êtes par rapport à lui & à sa Fille tel qu'il le désire, & qu'il l'a toujours cru. Allez, lui dis-je, interdit de joye & d'admiration, & faites bien entendre à Mylord, qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le Ciel & la Terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demurai seul avec la Maîtresse de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes, pendant le premier moment ; mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens, il fit bien-tôt place à l'entretien le plus tendre & le plus animé. Ces Trésors d'Amour que le silence & la contrainte tenoient ensévelis, & comme accumulez dans nos cœurs depuis si long-tems, ne craignirent plus de se développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un Amant, & dont il auroit pû sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait, tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides & respectueuses espérances, le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer, d'heureuses circonstances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardiesse de désirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire, lors même que le respect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur ; à quel excès de bonheur me vois-je élevé tout d'un-coup par l'assurance d'être aimé, par la liber-

té d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bien-tôt au comble de ses vœux ! Tant de joye surpassoit non-seulement mes expressions, mais l'étenduë même de mes sentimens & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le Ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'Amour, l'Amitié, tout se réunissoit en ma faveur, pour me tirer à jamais du rang des misérables, & me faire un destin digne d'envie. Ciel ! m'écriai je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant ; vous m'accordez trop tout-d'un-coup ; modérez vos bienfaits ; je suis trop heureux, pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi tôt de desir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, & de la faire durer toujourns dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu ; mais c'étoit me dire beaucoup, à moi qui la connoissois, que de recevoir mes tendres caresses & de les approuver. Tout retenus qu'étoient ses regards, ils n'en étoient pas moins pénétrants ni moins passionnez. Elle n'attachoit point une seule fois ses yeux sur les miens, sans faire passer dans mon cœur mille traits de flâme, & sans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel, de m'avoir rendu pour elle aussi tendre qu'elle l'avoit souhaité. Elle m'assura modestement, que si j'étois tel que je m'efforçois de la
persua-

persuader ; nous allions être deux exemples d'une passion parfaite ; & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fussions deux aussi, d'une fidélité & d'une constance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apporter des nouvelles qui confirmèrent notre joye. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait sur la Terre, nous dit-elle en entrant, ce ne sera pas ni la faute de Mylord ni la mienne. Vous ferez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne, & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de satisfaction que vous. Elle ajoûta, qu'il étoit allé trouver le Roi, pour le prier d'honorer notre mariage de son consentement, & de faire en ma faveur quelque chose qui pût suppléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart d'heure après, avec un visage si joyeux & si riant, que je ne doutai point que la bonté du Roi n'eût rempli ses espérances, & surpassé les miennes. Son amitié se satisfit d'abord en m'embrassant, & en m'accordant le nom de son cher Fils. Il nous prit ensuite par la main sa Fille & moi, & nous ayant conduit à la chambre du Roi : Les voilà, Sire, lui dit-il, ce sont mes deux Enfans. J'ai peine à distinguer lequel m'est le plus cher, de l'un ou de l'autre : c'est pour n'avoir plus cette distinction à faire que j'ai résolu de les lier si étroitement qu'ils ne fassent plus qu'un. Le Roi lui répondit, qu'il prenoit part à sa joye & à la nôtre ; & qu'il vouloit commencer à me le marquer, en me créant Chevalier. Il m'ho-

ra sur le champ de cette Dignité, avec la cérémonie ordinaire. C'est le premier degré, me dit ce Prince après m'avoir donné l'accolade ; vous êtes jeune , je veux que l'espérance d'obtenir de moi beaucoup d'avantage, vous serve d'aiguillon pendant quelques années ; & je vous engage ma parole royale, que je récompenserai vos services au-delà de vos desirs. J'ai appris de Mylord, ajouta-t-il, que vous êtes disposé à l'accompagner en Amérique. Allez & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre Roi. Ce Prince avoit dans les manières & dans les expressions un air de bonté , qui est rare dans un Souverain. Mylord étoit pénétré des témoignages qu'il recevoit tous les jours de son estime & de sa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour se rendre utile à son service en Amérique, il le pria de trouver bon que nos nœces s'accomplissent en sa présence, afin que nous puissions nous embarquer ensuite à ses yeux , avant qu'il se mît en chemin pour retourner en Flandres. On régla, que nous serions mariez le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être magnifiques dans un espace si court , les ordres qui furent donnez par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante , si le Ciel eût permis qu'ils se fussent exécutez. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie : mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par tout ce que j'ai raporté jusqu'à présent de mon Histoire , qu'il n'y avoit

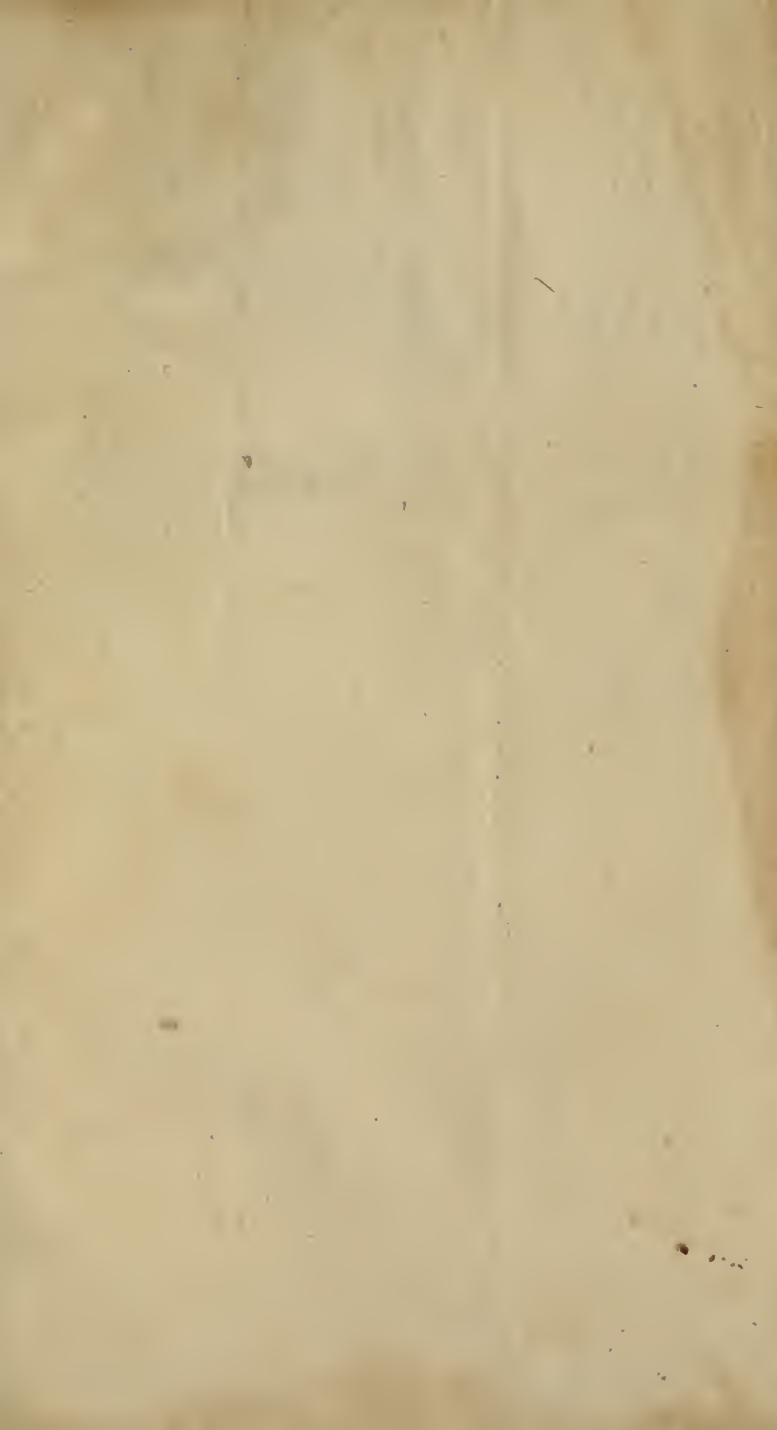
avoit rien eu d'absolument malheureux dans mes premières aventures. J'avois éprouvé dès ma naissance , les traits de la mauvaise fortune , mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espèce d'habitude , jusqu'au tems où je commencai à connoître Mylord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa Fille avoit fait beaucoup plus; elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé , & je ne trouvois dans ma situation présente que de justes sujets de joye. Quelque obscur que fût l'avenir , j'aurois eu tort de m'en défier , puisque mon bonheur étoit prêt à s'établir sur les fondemens les plus solides. Enfin, j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquile , ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuses émotions du plaisir.

Cependant , tout cet édifice de tranquillité & de bonheur étoit un vain fantôme , qui s'étoit formé par degrés , pour s'évanouïr en un moment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire & la plus funeste du Livre des Destinées : il y étoit accompagné d'une multitude d'Arrêts terribles , que j'étois condamné à subir successivement. Mon bon génie avoit luté inutilement pour m'en garantir ; il n'avoit pu réussir pendant près de dix-huit ans qu'à les suspendre. O Dieu , qui m'as donné la force de les supporter , donne m'en assez maintenant pour les rapeler à
ma

ma mémoire! Je me suis fait violence pour les en écarter pendant le récit de cette première Partie de mon Histoire; c'est une trêve que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les sens qui renaissent, & qui viennent se présenter en foule à ma plume.

Fin du Tome premier.





Je vous prie de me faire savoir
ce que vous en pensez et de
m'en dire un peu plus
à l'occasion de votre prochain
voyage en France.

208



